



Société des Gens de Lettres

Participe Passé, Sorte de microhistoire sans façon

Paulette Taieb

« Eh quoi ! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus ! »

ALPHONSE DE LAMARTINE
Méditations poétiques, Le Lac

Initialement j'avais choisi *Passé composé* pour titre du recueil, parce que rédiger réfracte époques et personnages qui le sont déjà dans la mémoire. Entre temps le titre a été pris. En cherchant alentour j'ai découvert qu'en terme de conjugaison *passé composé* avait anciennement pour synonyme *passé indéfini*. Mais l'idée sous-jacente n'était plus la même. Le passé dont il s'agit est limité et il est déterminé. Finalement, aux sens qu'il peut prendre, *Participe passé* m'est apparu mieux convenir.

J'ai conscience, et je l'ai eu tout de suite et tout au long, que l'on n'attend pas d'un récit qu'il s'infléchisse en citations, en notes, assorties ou complémentaires, avec ou sans références, comme s'il s'agissait d'un écrit doctoral, ni qu'il se finisse en annexe touffue concernant des procédures d'un autre âge. C'est la conséquence d'un versant historien et d'économiste traducteur qui incline à vérifier la concordance des réminiscences aux faits et finit par basculer l'individualité dans le champ à tout-va de l'histoire. Bannir ces décors ou même les tempérer aurait été comme priver une pièce de son théâtre. Et je ne suis pas assez écrivain pour les couler dans le texte à l'image des descriptions de *La Comédie humaine* pas plus que je ne le suis de faire d'une vie un roman.

12bre 2022

Généalogie sommaire.

Jacques TAIEB (1867-1938)
/ Sultane SMADJA (1873-1947)

Giovanni BORETTAZ (1871-1941)
/ Célestine JACQUIN (1869-1941)

Eugène Taieb
(1892-1916)

Marcel Taieb
(1895-1973)

Alfred Taieb
(1897-1979)

Camille Taieb
(1899-1946)

Maurice Taieb
(1901-1962)

Henriette Taieb
(1903-1950)

Fernand Taieb
(1906-1993)

Lucie Taieb
(1908-1992)

Edmond Taieb (1913-1964)

Emilie SALA
(1904-1962)

Yvette DANA
(1905-?)

Denise CATTAN
(1903-1981)

Hylde SMAJA
(1901-1984)

Robert
BRUNDSCHVIG
(1901-1990)

Anna Pierina
BORETTAZ
(1905-1996)

André
FLEMEING
(1907-1993)

Lucienne ...
(?-?)

Lola
(1926-2015)

Jacqueline
(1928-1992)

André
(1926-2006)

Annie
(1931-2020)

Jean
(1927-2017)

Paulette
(1938-)

Yvan
(1927-2015)

René
(1929-2010)

Guy
(1934-)

Liliane
(1932-2011)

Francis
(1940-1942)

Gilbert
(1930-1993)

Camille
(1946-2013)

Participe

Tunis,

Quartier de la Résidence ¹.



1. Plan de Tunis et ses environs. Vanney, J. / Tunis : C. Saliba aîné [entre 1910-1911?]. Source : Harvard Map Collection digital maps.

Passé

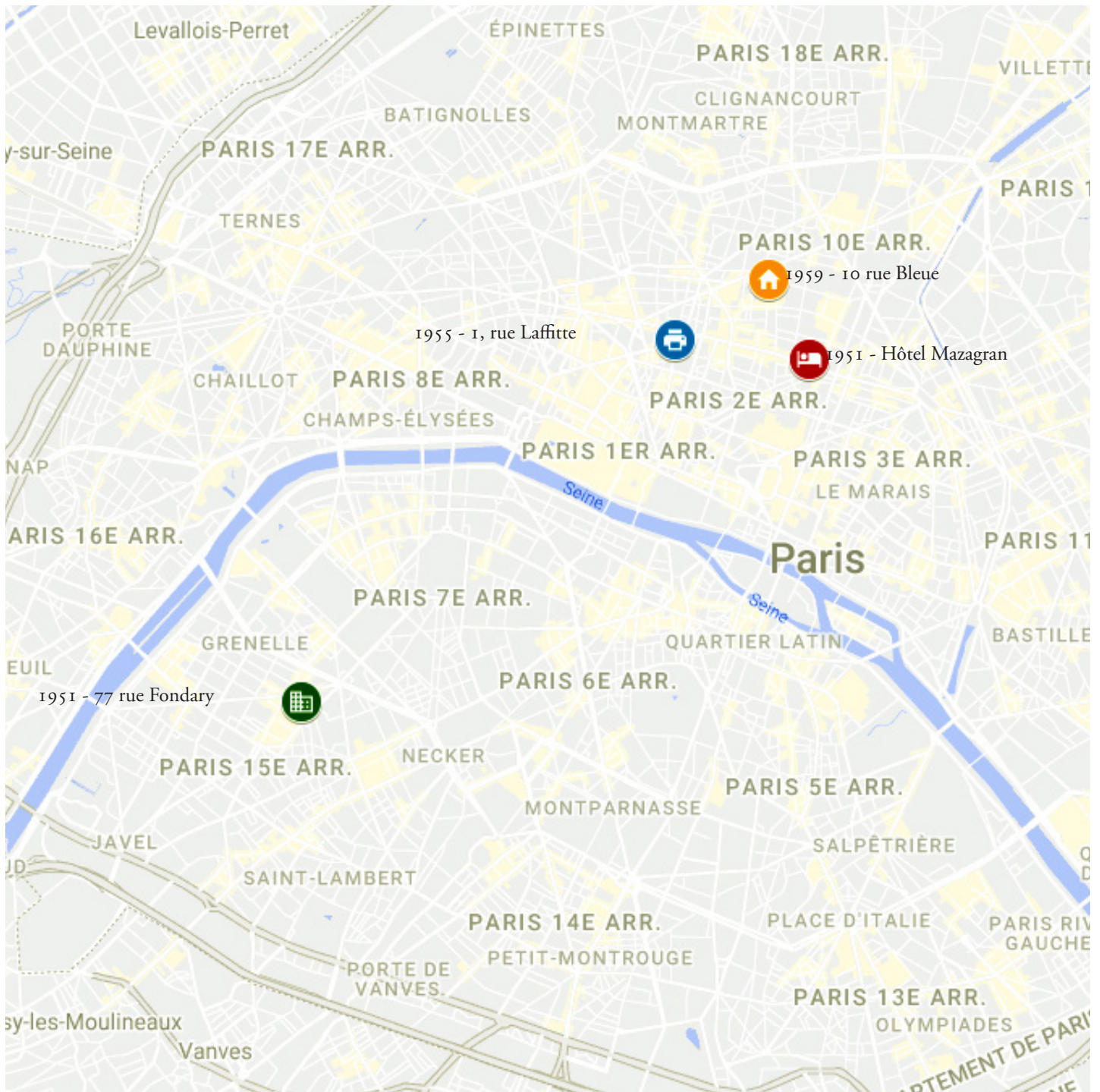
Tunis,
10, rue de Hollande¹.



1. Source : *Google Earth*.

Participe

Destinations parisiennes.



Participe

A mos Oz commence ainsi *Une histoire d'amour et de ténèbres*¹. « Je suis né et j'ai grandi dans un rez-de-chaussée exigu, bas de plafond, d'environ trente mètres carrés : mes parents dormaient sur un canapé qui, une fois ouvert pour la nuit, occupait presque entièrement l'espace, d'un mur à l'autre de la chambre ». Ce début a été un déclic. Il a libéré le récit du monde que j'ai connu qui attendait en moi. Après tant de mondes d'hier successifs, ce n'est pas très original, et même risqué. Alors ? Alors, surgit l'appétit de ma mère retrouvant dans *Façons de dire, façons de faire* d'Yvonne Verdier² toutes choses dans lesquelles elle avait été. Et aussi le ressouvenir de l'agrippement paternel, si agaçant par moments, à celles dont le présent n'avait même plus l'idée.

Je suis née à Tunis au sein de ma famille paternelle. Pour en représenter le tempérament et parce que les morts ne se réduisent pas à leurs tombes et que nous leur devons hommage, le mieux est de laisser mon père et ma tante Denise en parler d'abord. Ceci est rendu possible par les enregistrements réalisés par ma cousine Annie Goldmann. Annie avait dans l'idée de consacrer à la famille un livre similaire à un précédent qu'elle avait intitulé *Les Filles de Mardochée, histoire d'une émancipation*³. C'est pourquoi en l'espèce son entretien avec mon père débute sur le passé. « On va remonter vers le temps le plus loin auquel tu

1. Amos Oz, *Une histoire d'amour et de ténèbres*, traduit de l'Hébreu par Sylvie Cohen. Paris, Gallimard, 2013.

2. *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*. Paris, Gallimard, 1991.

3. Paris, Denoël/Gonthier, 1979. Annie n'a pas donné suite à son projet. Ma propre narration, qui commence après le recueil des souvenirs paternels et avunculaires, n'en est pas le succédané.

puisses aller en commençant par *les gens dont je n'ai jamais entendu parler* : ce sont les grands-parents Taieb, c'est-à-dire les parents de ton père». En fait si Annie *n'avait jamais entendu parler* de nos grands-parents Taieb et nous, tous les autres, pas plus qu'elle, c'était simplement parce que personne avant *n'en savait rien* ou très vaguement et que cette amnésie ne dérangeait personne. Côté Taieb nous étions des gens inconnus du passé mais, si près que remonte mon père, pleins d'entrain, qui voyaient loin et grand à chaque insuccès¹.

Ici commence le récit préalable de mon père Fernand Taieb.]

«Mon père, *Jacques Taieb*, a perdu très jeune ses deux parents. Je ne sais ni quand, ni comment. Je sais seulement qu'à quatorze ans il avait à charge un frère et quatre sœurs. L'une, Messaouda, est devenue Bismuth par mariage, une deuxième Sarfati, une troisième Fellous et la quatrième m'est inconnue.

Autodidacte, il est parvenu à une situation brillante. Pendant un temps il a été comptable au sein de la *Société de construction des Batignolles*² renommée pour ses réalisations en France et à l'étranger. Un de ses neveux, issu du mariage Sarfati, a aussi travaillé pour les Batignolles comme ingénieur-électricien. En tant que comptable mon père a eu à voyager et est souvent venu en France et à Paris.

Par la suite il s'est lancé dans les affaires. Il a été représentant d'une grosse

1 . Dans les deux cas le texte n'est pas la transcription littérale des enregistrements. Il s'agit d'une rédaction qui m'est propre en conservant l'ordre des propos tenus. En recherchant leur assise, je leur ai ajouté quelques notes et entre crochets quelques précisions.

2 . La Société de construction des Batignolles [SCB], 1871-1968, était une entreprise de construction ferroviaire et de travaux publics d'envergure nationale et internationale. L'usine fondée en 1848 et fermée en 1928 était située dans le XVII^e arrondissement. Elle produisait des locomotives à vapeur pour la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest et pour de nombreux réseaux, dont elle assurait la construction. En 1875, la SCB commença à travailler en Algérie, avec la liaison Bône-Guelma, puis en Tunisie.

affaire céréalière, l'entreprise *Bernard*¹, pour laquelle il faisait des achats en Tunisie à des fins d'exportation. C'est à cette époque qu'il a connu la prospérité et qu'il s'est marié, car il représentait alors un grand parti. Mon père était un homme ambitieux. Il voulait être à son compte. Mais à chaque fois qu'il l'a tenté, ça n'a pas marché. C'était un bon administrateur pour les autres. Ils avaient le nerf de la guerre, l'argent et les reins solides. Lui n'avait que ses capacités, ce qui est insuffisant. Il faut aussi la chance, les circonstances en sa faveur.

Il a fait le commerce de céréales pour son compte. Quand les récoltes étaient mauvaises en Tunisie, il achetait des céréales ailleurs, même à Tiflis dans le Caucase, qui était alors le grenier de l'Europe. Mais son frère, qu'il avait installé à Sfax pour s'occuper de ses affaires, jouait. Et il le trompait. Quand mon père venait en inspection, il trouvait tout en ordre sans se douter que son frère comblait les trous le temps de sa visite en empruntant. Et c'est ainsi que mon père a commencé à couler².

Quant à ma mère, c'était une *Smadja*. Son père était un teinturier [qu'il faut entendre au sens d'artisan assurant la teinture des textiles] installé à Alger. Il avait appris son métier à Lyon dans la maison *Gillet* spécialisée dans les teintures de soies noires³. Je ne sais pas où a eu lieu leur mariage, à Alger ou à Tunis. Mais ses frères, mes oncles, Abraham et Moïse vivaient à Tunis depuis vingt ans. Ils étaient fournisseurs militaires et très riches⁴. Unique fille elle avait aussi deux autres frères Isaac qui était interprète ju-

1. Il s'agit de l'entreprise semencière rachetée par Xavier Bernard (1873-1966), qui était située 19 rue de Viarmes à Paris, soit alentour de la Bourse du Commerce.

2. Le «Jacques Taieb négociant à Tunis» que j'ai découvert dans l'énumération des faillites et liquidations judiciaires déclarées en Algérie et en Tunisie pendant le mois de juillet 1897 devrait correspondre à cet avatar. *Journal général de l'Algérie et de la Tunisie: affiches algériennes et tunisiennes : organe de la propriété foncière et des intérêts économiques* en date du 15 août 1897.

3. JOIX, H. (2015). *Les Gillet de Lyon: Fortunes d'une grande dynastie industrielle (1838-2015)*. Genève, Librairie Droz. 2015.

4. Il semble que mon père attribue aux deux frères ce qui est l'apanage d'un seul. Abraham était négociant associé à G. Calò et Moïse géomètre du Service topographique comme il ressort de l'acte de naissance de sa fille dite «Idette». *Archives Nationales*, Oran, 2156 (vue 590).

diciaire¹ et Joseph, qui l'était aussi, mais interprète libre parce que son nanisme lui interdisait la fonction publique. L'un et l'autre connaissaient l'arabe littéraire, qu'ils parlaient et écrivaient. Ils étaient diplômés d'arabe.

Les Smadja étaient pratiquants. Ils étaient très observants sans être croyants. A Pâques mon oncle Moïse arrivait en calèche avec des galettes pour ma mère, sa sœur. Comme ses frères elle observait les fêtes et jeûnait. C'est son observance qui est à l'origine de la *bar-mitsvah* que j'ai faite¹. Je ne me souviens de rien en ce qui concerne mes frères. On m'a acheté un costume. Je suis allé à la synagogue située rue de la Loire, près du lycée Carnot, dans la continuation de la rue d'Alger. Là j'ai répété tout ce que le rabbin disait en hébreu. Et puis ç'a été fini. Il n'y a pas eu de fête. Mon père n'était pas pratiquant. La prière tout ça, *pfff* ! rien du tout. Quand je pense que j'ai porté pour la cérémonie tous ces trucs [les téfilines et le talit], alors que je ne crois en rien du tout ! Simplement mon père était tolérant et pour la circonstance il m'a donné de l'argent pour passer l'après-midi comme je le voulais avec quelques amis. Il m'a recommandé d'aller rendre visite à mes oncles. Mon oncle Abraham m'a offert un louis d'or. Avec les copains, il y avait Robert Bessis et d'autres, on a loué à la journée une calèche et on est allé jusqu'à l'Ariana. Oui, mon père était tolérant, un homme dans le bon sens du terme, c'est-à-dire tolérant, juste et honnête. En définitive c'est l'honnêteté qui l'a perdu. Quelles que soient les difficultés financières dans lesquelles il s'est trouvé, Il n'a jamais triché. Nous étions neuf enfants : Eugène, Marcel, Alfred, Camille, Maurice, Henriette, Lucie, Edmond et moi. Neuf enfants dans une maison souvent gênée, sans sécurité sociale, sans allocations familiales, sans rien de tout ce qui existe maintenant.

Ma naissance a coïncidé avec la fin de la prospérité. En 1906 la famille était encore bien, et même à huit ans j'ai encore connu certains restes :

1. Voir *infra* p. 135.

des meubles anciens, une desserte en vernis noir avec des filets or, une dormeuse, des tentures en damas, le service de table. Dispersé entre toute la famille, pour tout vestige il m'en est revenu uniquement la louche. Et encore, parce que ma mère l'a offerte à Pierrette [mon père nomme ici ma mère] en lui disant : « c'est tout ce que je peux te donner ». Dans les derniers feux de l'aisance une photographie famille a été prise, depuis l'aîné jusqu'à Maurice et Henriette. Je n'y ai pas figuré, en raison, dit-on, des hurlements que j'ai poussés. Autre témoignage de l'aisance subsistante, la nourrice dont j'ai bénéficié dans ma petite enfance. Il était de tradition dans les familles aisées de prendre une *balia*, une nourrice, pour s'occuper de l'enfant et l'allaiter. Il paraît que j'en ai épuisé plusieurs jusqu'à l'arrivée, dit-on, d'une Sarde maigrichonne qui s'est avérée dotée du pouvoir magique de calmer ma voracité.

Avec une situation obérée, les caractères s'aigrissent. Il y avait des disputes pratiquement continuelles entre mes parents. Une femme qui est à la maison, obligée de nourrir neuf enfants sans avoir souvent ce qu'il fallait, fait toujours des reproches. Dans ces circonstances les enfants prennent parti. En ce qui me concerne j'ai souvent pris le parti de mon père, alors qu'évidemment je les aimais tout autant. Dans mon esprit d'enfant, je trouvais qu'il y avait quelque chose d'injuste. Et puis il existait une affinité particulière, indéfinissable, entre lui et moi.

En pratique ma mère ne sortait pas. Dans la situation elle avait trop à faire. Aussi, l'avoir rencontrée un jour à l'angle de la rue d'Espagne et de la rue Es-Sadikia m'a frappé d'étonnement. Cela reste dans mon souvenir comme si c'était la première fois que je la voyais en tenue de ville. Elle portait un chapeau avec une voilette. Ma mère avait des cheveux blonds, très clairs. Ses yeux étaient bleus. Ses grands cheveux comme on en avait avant tombaient dans le dos en longues tresses. Je l'ai vue habillée pour sortir,

comme ça, accidentellement, peut-être encore deux ou trois fois, pour une visite ou d'autres circonstances. Pour les courses, c'était Papa qui les faisait, et également moi le Cendrillon de la famille, le corvéable et taillable sans merci, à merci, plutôt. On me chargeait des démarches déplaisantes de préférence à mes frères. Quand on était au bout du rouleau, mon père me disait d'aller voir ma tante et de lui demander de l'aide. La solidarité familiale existait alors, mais elle n'allait pas jusqu'à payer le loyer comme on a pu le croire. En tout cas, pas celui de l'appartement de la rue d'Angleterre. Peut-être mes oncles maternels l'ont-ils fait pour nos adresses antérieures : la rue Saint-Charles où je suis né, puis *la maison Schiano* à l'angle de la rue de Marseille et de la rue de Naples, l'endroit de ma prime enfance. Il m'est resté le souvenir que l'appartement était sombre. C'était un rez-de-chaussée, et il y avait une cour. Les fenêtres avaient des barreaux. De la rue on voyait cette petite cour. De la cour on montait trois ou quatre marches, parce que le rez-de-chaussée était surélevé. J'y jouais avec un voisin de mon âge, qui habitait au premier étage. Il s'appelait Attias, Henri Attias. A cette adresse est aussi lié un rêve. J'en attribue l'origine à ces lampes à suspension d'antan que l'on abaissait ou relevait au moyen d'un contrepoids. Les mouvements de va et vient de ces lampes avec un grincement devenaient dans ce rêve le vol d'un oiseau qui hululait.

Il n'y avait pas d'organisation instituée dans la famille. Les aînés aidaient les plus jeunes. Mes frères m'aidaient dans mes devoirs. Mais les trois quarts du temps, c'était mon père. J'allais le trouver pour les versions latines. Comment faisait-il ? C'est très simple. Il me disait : « Lis-moi ta phrase ». Je lui lisais ma traduction et il voyait tout de suite les erreurs d'après le sens. C'est par ma traduction qu'il repérait où je m'étais trompé. Et là il me donnait des conseils très utiles. Si c'était lui la plupart du temps qui m'aidait, c'était parce que mes frères les plus grands n'étaient pas là. Mon

frère aîné, Eugène, était à Paris. La première guerre mondiale a fait que Eugène, Marcel et Alfred sont partis. Il restait Camille qui secondait mon père, Maurice, mes deux sœurs, Henriette et Lucie. Le dernier, Edmond, est né en 1913 juste avant la guerre.

De nous tous, l'artiste était *Eugène*.

Au lycée il était le premier en dessin. Son professeur, Monsieur Picard¹, avait conservé ses dessins et les montraient encore par la suite à ses élèves. Nous l'avons su par mon neveu Yvan, lorsqu'il était en sixième au lycée Carnot. J'avais une admiration folle pour mon frère. Je n'ai pas eu réellement de lien avec lui, car il est parti à Paris, à l'école des Beaux-Arts. Il était contemporain d'Amedeo Modigliani. La correspondance que mon père et lui ont échangée, et que j'ai retrouvée bien après sa mort, a fixé certains épisodes. Dans ses lettres mon père avait tendance à l'inciter à revenir parce qu'il ne pouvait répondre à ses demandes de subsides que par de petites sommes. Finalement il lui a fait valoir qu'il lui louerait un atelier à Tunis. Et mon frère est revenu. Il est revenu en 1912. Avec Papa nous sommes allés tous les deux l'attendre au port. Il a débarqué du *Carthage*². Nous avons pris le tram et sommes descendus à l'arrêt sur l'avenue Jules Ferry devant le café *Chez Max*³.

Mon père avait un bureau rue Es-Sadikia, là où était située la *Banque de Tunisie*. Il y avait un grand jardin avec des mûriers et toute une galerie en étage où se trouvaient de petits bureaux. Mon père en a loué un au fond de

1. Maurice Picard. Cf. *Revue Tunisienne*, janv.-juin 1922, n° 149, p. 19. Confirmé par ailleurs : « Plusieurs autres années passèrent et au Grand Lycée Carnot, un professeur de dessin Mr Picard avait l'habitude de demander à ses élèves de 3^e de ramener un dessin, une aquarelle, de leurs vacances trimestrielles » [Dr Charles Perez](#).

2. Le paquebot *Carthage* appartenait à la Compagnie Générale Transatlantique. Lancé le 25 avril 1910 il a été mis en service en août sur les lignes d'Afrique du Nord au départ de Marseille. Transformé en septembre 1914 en croiseur auxiliaire, puis en transport des troupes du corps expéditionnaire aux Dardanelles à partir de mars 1915, il a été torpillé au mouillage en rade du Cap Hellès par le sous-marin allemand U 21 le 4 juillet 1915. Il a coulé en trois minutes, faisant 6 victimes. Source : [French Lines & Compagnies](#)

3. Du prénom de son propriétaire, Max Nataf.

la galerie pour qu'Eugène y installe son atelier. Je me souviens que c'était une pièce claire, qu'il y avait deux bancs très larges et détail tout à fait insignifiant qui me reste parce que je l'ai gardé longtemps, même à Bizerte, un cendrier arabe en cuivre. Au début il peignait la famille, mon père, Idette¹ et aussi un autoportrait qui a disparu dans notre déménagement de Tunis à Paris.

Il faisait partie de l'*Académie Pinchart*², qui était située avenue de Paris près du lycée Carnot. Mais il n'a pas pu tenir longtemps. Il est resté quelques mois, puis il est reparti à Paris. Il logeait dans un hôtel de la rue de Seine, qui était tenu par un certain Lallement. Il y avait une carte postale qui représentait l'hôtel avec tout le personnel, comme cela se faisait auparavant.

A la déclaration de guerre il ne faisait pas partie des appelés, il s'est engagé. Initialement, si ma mère, née en Algérie, était française, mon père, lui, était tunisien, et nous l'avons tous été jusqu'à la naturalisation intervenue en 1925. Eugène était à Paris et c'est à Paris qu'il s'est engagé. Il a d'abord été envoyé dans un régiment de chasseurs à cheval à Vendôme [Il s'agit du 20^e régiment de cavalerie dont le casernement était à Vendôme en 1914]. Et puis il s'est porté volontaire pour être instructeur en Afrique. Peintre, il voulait élargir ses horizons. Il a été affecté au 39^e bataillon de Tirailleurs Sénégalais avec le grade de caporal. De cette période il reste un dessin à la sépia d'un tirailleur sénégalais en faction. Il stationnait en Côte d'Ivoire, le pays d'Houphouët Boigny, à Abidjan. Comme il rentrait avec les troupes, à l'escale de Dakar, il a attrapé la fièvre jaune. Immédiatement. Pendant l'escale. Alors on l'a débarqué. Il y est mort le 27 juin 1916. Il avait 22 ans. Papa est rentré à la maison à une heure insolite, à quatre heu-

1. Surnom d'Aïda, une cousine, fille de Moïse Smadja.

2. Émile Auguste Pinchart, né le 10 août 1842 à Cambrai et mort en novembre 1920 à Tunis. Élève de Jean-Léon Gérôme, il s'est d'abord installé à Genève, puis à Tunis en 1901.

res de l'après-midi. Et il a annoncé la mort d'Eugène à ma mère. Il l'avait lui-même apprise du commissaire de police qui s'était déplacé au café de la Taverne [probablement la *taverne Guillaume Tell*], à l'angle de l'avenue de France et de la rue d'Italie, car on connaissait ses habitudes. Il y jouait au jacquet. C'est là qu'on lui a fait officiellement part du décès. Mon oncle Moïse, le père de mon cousin René, est venu à la maison. La tristesse des adultes s'exprimait par la colère contre l'élan qui avait poussé Eugène à partir et s'attisait de l'inquiétude née des deux autres départs. Comme Eugène, Marcel et Alfred n'étaient pas mobilisables, ils se sont engagés.

Alfred s'est engagé le 2 août 1914, le lendemain de l'ordre de mobilisation générale. Il avait 17 ans et demi et il a fait un chambard du diable pour que papa l'y autorise. Il l'a forcé. C'était un bagarreur. Il répétait les exaltations de l'époque : «que c'était une affaire de trois mois, que dans trois mois on serait à Berlin». Il a été engagé dans le 4^e régiment de chasseurs d'Afrique, au 6^e Hussards. Il est resté trois jours en caserne à *Forgemol* [caserne de la Kasbah]. Et le soir, la veille de son départ, il est venu à la maison en uniforme : le pantalon garance, le dolman bleu, le shako et un sabre immense, qu'il a pendu à une poignée de porte. J'avais huit ans, c'était à la rue de Marseille, et j'en garde toujours un souvenir éperdu.

Il est venu deux fois en permission. Malheureusement ce qui me reste de ces passages est essentiellement ma conduite piteuse au cours de l'une d'entre elles. Nous avions déménagé à la rue d'Angleterre. Il y avait la chambre, le grand balcon et la salle à manger. On avait arrangé la table, mis les couverts et on attendait, on attendait qu'il arrive. Je ne me souviens plus très bien si c'était par le bateau ou le train. Mes parents étaient partis à sa rencontre et je me suis retrouvé tout seul à la maison. Sur la table bien garnie il y avait des bouteilles de mousseux que notre oncle Joseph nous avait fait parvenir.

L'oncle Joseph et ses frères, Abraham et Moïse, affectionnaient beaucoup ma mère, qui était leur seule sœur. Cela ne les empêchait pas de se disputer souvent. Joseph surtout, auquel son état pesait et donnait de l'aigreur. Mais cela n'allait pas plus loin ni entre eux, ni non plus entre belles-sœurs, malgré la différence de train de vie. Ma tante Clara vivait bien. Ma tante Haydée aussi [Clara était l'épouse de Moïse Smadja et Haydée celle d'Isaac]. Ils habitaient à l'angle de la rue Hannon et de la rue d'Italie un immeuble de quatre étages qu'ils occupaient [Il n'est plus possible de savoir à ce sujet duquel des deux couples mon père entend parler ou s'il s'agit des deux]. En bas il y avait les bureaux. L'appartement proprement dit était immense. Quand j'allais la voir, ma tante Clara était toujours à la cuisine en train de préparer un repas, car ils recevaient énormément. Alors je la voyais goûter, elle arrachait une cuisse de poulet et la mangeait à la fois pour savoir si la viande était à point et aussi par gourmandise. J'ai connu tout ce monde parce que je servais en quelque sorte de coursier.

Donc sur cette table bien garnie il y avait ces bouteilles dont les bouchons étaient cerclés de fil de fer et enrobés de papier doré. J'étais enfant, j'étais curieux, j'étais curieux de savoir ce que c'était que du mousseux. Je voulais le goûter. *Poff!* le bouchon est parti, le vin a giclé arrosant la table, éclaboussant la tapisserie, partout. Affolé par le désastre, je me suis mis à astiquer comme un fou de tous les côtés avant le retour de la famille. Ma panique a effacé de ma mémoire l'essentiel de cette permission.

Un fait divers, qui a fait grand bruit à l'époque et qui rend bien le caractère bouillant d'Alfred, a été la bagarre qui l'a opposé aux élèves de l'*Ecole coloniale d'Agriculture de Tunis* (ECAT) lors de leur monôme. Comme ceux-ci défilaient en scandant « A bas les juifs », Alfred, qui se trouvait sur leur passage rue Saint-Charles, les a mis au défi de répéter leurs cris hostiles. Il s'en est suivi un pugilat général dans lequel il s'est battu littérale-

ment « seul contre tous ». Il était toute la journée en train de faire le coup de poing. Parce qu'il avait fait la guerre, il pensait avoir tout fait.

Marcel aussi s'est engagé, mais dans d'autres circonstances.

A cette époque il faisait ses études de médecine à Aix-en-Provence.

Il logeait au 50 rue du Coq à Marseille chez notre oncle Abraham Smadja, qui avait proposé de prendre en charge ses études. L'oncle Abraham s'était installé en France à l'incitation de sa femme et de ses enfants. A Tunis, il possédait avenue de Paris une villa magnifique avec un jardin de deux mille mètres. Cette villa a été fermée, parce que son épouse ne voulait pas que le mobilier s'abîme. Ma tante Irène était une fille *Calo*. Elle entretenait toujours un va-et-vient avec l'Italie. Chaque fois que quelqu'un y partait, elle le chargeait de paquets. Et quand quelqu'un en venait, venait de Livourne, il en amenait. La famille Calo était une grande famille, très fortunée. Mes oncles Smadja, qui l'étaient tout autant, pouvaient, comme on dit, prétendre à de beaux mariages.

Quand on est dans la position d'obligé, l'atmosphère finit toujours par être pesante. Confronté à des façons chiches et en butte aux remarques de ses cousines, Valentine et Germaine, Marcel a laissé tomber provisoirement ses études et s'est engagé dans l'armée d'Orient. Comme il avait deux ou trois années de médecine, il a d'abord servi comme médecin à bord du *Catherine II*. C'était un cargo russe, anciennement nommé *Empress-Ekaterina II*, réquisitionné par la France pour assurer le transport des troupes entre la France, la Tunisie et la Grèce [Ce cargo a été torpillé le 30 janvier 1918 au large de Bougie, Algérie par l'UB-52 lors d'un voyage de Bizerte en Grèce]. Par la suite Marcel a débarqué à Salonique. Il a été versé dans l'artillerie de montagne et a participé à l'offensive commandée par le général Franchet d'Esperey. C'était une campagne très dure, parce que le froid dans les montagnes était intense et qu'il ne fallait pas cesser d'avancer

à mesure qu'on enfonçait le front. Marcel pouvait parler toute une journée de ce qu'il avait vu et fait.

Il a fini la guerre comme médecin sous-lieutenant, est rentré à Tunis avant de repartir à Marseille terminer ses études. La circonstance de la guerre valait aux combattants des dispenses, qui consistaient à raccourcir les délais d'inscription aux examens. Grâce à cette disposition, Alfred, s'il n'avait pas été flemmard, aurait pu devenir avocat. Marcel, lui, a su la mettre à profit et achever ses études en quelques mois au lieu des années réglementaires. Il les a conclues par une thèse squelettique consacrée au sarcome des os longs dans laquelle la kyrielle des remerciements d'usage les faisait occuper une grande place.

Son installation est une autre histoire. Il voulait aller en Afrique noire. Le souvenir d'Eugène qui y était mort a fait que la famille s'y est opposé. Il s'est marié à Sousse et il a trouvé un poste à l'Institut Pasteur de Tanger. Il n'y est pas resté longtemps, deux ou trois ans. Il s'était rendu compte qu'il était un pion dans une guerre de rivaux. Il a préféré rentrer et demander à servir en Algérie comme médecin de colonisation. Il a été nommé à Philippeville. Pendant mes premières années de droit j'ai passé la plupart du temps chez lui. J'aurais suivi la voie de la médecine, pour laquelle Marcel était prêt à m'aider, s'il ne m'avait manqué quelque chose, l'éclairage de la lanterne, autrement dit le PCEM. J'avais potassé l'anatomie dans les bouquins de Marcel. Je connaissais la matière sur le bout des doigts. Cette obligation m'a rebuté et j'ai laissé tomber.

Marcel a envisagé de s'installer à Tunis où il aurait souhaité prendre la suite du docteur Cuénod ¹. Mais son beau-père Sala n'a rien voulu savoir.

1. Auguste Cuénod est né le 15 juin 1868 à Saint-Légier-sur-Vevey en Suisse et mort le 8 février 1954 à Hammamet. Ophtalmologue, il est renommé pour avoir consacré sa vie professionnelle à lutter en Tunisie contre le trachome et pour y avoir ouvert une clinique ophtalmologique réputée. Malgré une pratique à caractère privé, il n'hésitait pas à prodiguer gratuitement ses soins aux patients sans moyens.

Il avait satisfait à la dot de sa fille Emilie, il était dégagé de tout, il était quitte. Marcel a continué en Algérie et Duvivier a été son second poste. J'ai vécu aussi à Duvivier avec lui, parce que nous n'étions pas seulement deux frères, nous étions deux copains, deux amis.

Camille était avec Marcel le frère dont j'étais le plus proche. Camille était quelqu'un de charmant, très affectueux, avec un esprit de famille extrême. Il était d'autant plus choyé qu'il était malade. Il était asthmatique. C'était terrible de le voir dans une crise pomper l'air sans parvenir à respirer. Grâce à notre oncle Smadja, qui y envoyait ses enfants, il allait souvent à La Bourboule ou au Mont-Dore se faire soigner.

Camille était un homme d'affaires né. Seulement Tunis n'était pas une place. En France il aurait trouvé sa voie. Il travaillait avec Papa. Très entreprenant et audacieux, avec des rêves de grande vie. Il se serait bien vu épousé par une riche héritière du genre Barbara Hutton dont les mariages successifs défrayaient périodiquement la chronique. Ce n'est pas ce qui s'est passé, car il était en même temps très simple. Reste qu'il avait tendance à voir trop grand et qu'aussi la chance n'a pas été toujours là. Une fois il a signé un contrat de céréales pour l'exportation. Il s'est trouvé que l'exportation a été arrêtée. Ipso facto le contrat devenait nul. Mais le tribunal lui a donné tort et l'a condamné à payer la différence de cours. C'était en 1921 nous commençons à respirer, nous avons repris après le passage à vide de la guerre.

Mon père n'a jamais cherché, comme beaucoup, à profiter des circonstances. Il était d'une droiture extraordinaire. Sur les principes il était intransigeant, même de façon violente. Attaché à ses idées, il était patriote, voire cocardier au point de se disputer avec tout le monde sur le sujet de la guerre. Ce trait tranchait avec son ordinaire ponctuel, sobre et rangé. A table il ne buvait pas plus d'un verre de vin. Il mangeait toujours juste ce

qui était nécessaire. Il était réglé. Il arrivait toujours aux mêmes heures à la maison. Il ne traînait pas dans les cafés. Il allait seulement entre midi et deux heures après le repas faire une partie de jacquet et puis il gagnait son bureau. Je ne l'ai jamais connu malade. Sa maladie a été la dernière. Il est mort de vieillesse. A soixante et onze ans. La veille de sa mort j'ai vu qu'il avait changé, il ne trouvait pas ses mots, il se trompait souvent. Sa voix était altérée, il avait des difficultés à parler. Et puis dans la nuit, il est parti dans son sommeil, sans douleur.

C'était Camille qui travaillait avec lui. Il fallait les voir discuter dans l'embrasure d'une porte de la vente d'un bateau grec, qui devait rapporter la manne céleste à la famille, alors même que mon père n'avait pas le sou en poche. Tous deux faisaient entrer le merveilleux dans la pièce et dans les esprits. Pour cette fameuse affaire Papa est allé trois fois à Paris. Et, alors qu'elle semblait pratiquement faite, pour une raison que j'ignore elle est restée en rade.

La mine de plomb a pris la suite du bateau grec. Elle se trouvait à la frontière algérienne, du côté de *Sejenane*. Il était prévu de travailler avec un Anglais dénommé Pattin [Il existe une trace du personnage dans *Les entreprises coloniales françaises, Tunisie*]. Aussi Papa est-il allé à plusieurs reprises à Paris avec Camille pour mettre en place les conditions de l'entreprise. On devait exploiter une mine et lui envoyer le minerai. Les cours du plomb étaient à cette époque-là élevés. La maladie de Camille faisait que j'étais l'exécutant. Je me tapais trois cents kilomètres en torpédo et il m'arrivait de coucher à la mine. On a construit une galerie de cinquante mètres sur le roc au sommet d'une montagne. On avait trouvé un filon. Un ingénieur est venu pour calculer le pendage [Pente d'une strate, d'une couche, d'un filon, d'un plan de faille, qui se mesure, d'après l'angle formé par la ligne de plus grande pente et l'horizontale, en degrés ou en grades], si on trou-

vait des traces ici en haut, en bas. Suivant le pendage, on devait tomber juste dessus. Le petit filon était prometteur. Une fois je suis descendu dans le puits. Franchement c'était magnifique. Toute la paroi brillait, on aurait dit des diamants. Le brillant bleuté du plomb quand il est vif, quand il n'est pas terni, quand on tape sur l'arête, c'est un spectacle de toute beauté. On a aussi construit une petite laverie pour laver le plomb et envoyer des échantillons, et installé un filin pour descendre le minerai. Je faisais la navette et je couchais là-bas. Et puis on a d'abord été verbalisé parce qu'on avait utilisé le domaine public¹. C'était un dénommé Vargiolu² qui nous avait embarqué dans cette affaire. Les choses se sont arrangées, mais il fallait trouver le vrai filon exploitable. Les cours initialement favorables se sont effondrés. Et tout est tombé à l'eau. On s'était activé pour rien.

Ce n'a pas été le cas de tout le monde. Un ingénieur des mines, Willy Gittens, a réussi là où nous avons échoué. Il a trouvé à Bazina, un filon de plomb. Le plomb de *Bazina*, c'était connu. A la tête d'une société minière³ il a fait une fortune colossale. On parlait des Licari⁴ à Tunis, mais ce n'était rien à côté de Gittens, qui avait ses bureaux au 26 rue d'Angleterre près du lycée de jeunes filles Jules Ferry

Après la mine, il y a eu l'histoire de la propriété, celle de *Fondouk Jedid*, que l'on a très mal gérée. Le fait que nous n'étions pas agriculteurs n'y est pour rien. Mais c'était Camille. Il était un peu bizarre. Par exemple, on a

1. L'article premier du *décret du 10 mai 1893* disposait que «les mines étant propriétés domaniales, nul ne pouvait faire des recherches de mines sans autorisation du gouvernement tunisien par arrêté du directeur général des travaux publics».

2. Le personnage est mentionné dans des arrêtés publiés au *Journal général de l'Algérie et de la Tunisie...* : « Par arrêté du Directeur général des travaux publics de la Tunisie, du 13 juin 1907, M. *Vargiolu Vito*, demeurant à Ghardimaou, est autorisé à effectuer des travaux de recherches de minerais de plomb, zinc, cuivre au lieu-dit «Gaern-R'zal» (contrôle civil de Sôuk-él-Arba). » [1907/07/11](#) (Année 21, N°2372). Également, [1908/04/16](#) (Année 22, N°2452).

3. Le Journal officiel tunisien du [2 mars 1956](#) (p. CL1) mentionne encore l'activité de Willy Gittens au sein de la Société d'entreprises industrielles et minières, dont le siège social est au 26, rue d'Angleterre, à Tunis.

4. *La Grande Distillerie tunisienne* des frères Licari faisait partie des cinq grandes distilleries qui se partageaient le marché tunisien des années 1900.

acheté cette propriété. C'était une propriété magnifique. Il y avait de tout, des amandiers, du raisin muscat. Mais elle était à la montagne et éparse. C'étaient des kilomètres, des collines, la parcelle de la plaque donnait sur le *Khanguet el-Hadjaj*, c'était tout dire. Quand on montait à la limite du raidillon à l'entrée de la colline, il y avait cinq kilomètres à faire et nos parcelles étaient éparpillées partout. En plus on a eu des idées gigantesques. C'était idiot. On a construit une cave. Finalement en bas. C'était une erreur. Il ne fallait pas construire de cave à cause du transport. Il valait mieux vendre le raisin, ou alors faire une petite cave en haut, minuscule, pour avoir moins de transport. Cette cave a été un gouffre. C'est là la première erreur.

C'était moi qui m'occupais de la vigne. Evidemment gratis pro deo. Je restais sur la propriété aux vendanges. Elles duraient une vingtaine de jours, pendant lesquels je vivais de macaronis à l'eau que je me préparais. J'ai eu à batailler avec une trentaine de familles siciliennes, installées sur des lopins de terre, qu'elles tenaient de la société à qui nous l'avions achetée et qu'elles volaient tant et plus. Chaque fois que le contremaître de la société [Abitbol et Cie, 5 rue Léon-Loches] se présentait, les Siciliens le menaçaient de leurs fusils. C'est pourquoi nous avons eu le domaine à un bon prix. Nonobstant, l'affaire n'était pas mauvaise et aurait été rentable. Mais nous avons accumulé les erreurs.

Comme c'était en montagne, il fallait des chevaux. On a acheté une douzaine de mulets. Comme les parcelles étaient disséminées, seconde bêtise : on a nommé deux contremaîtres. Les mulets ont donc été partagés, six à l'un et six à l'autre. Mettre deux contremaîtres était une des idées fumeuses de Camille. On met un contremaître, pas deux. Deux, c'est la division, la suspicion, tout ce que l'on veut, même l'entente entre eux en douce sur le dos des patrons. Le système étant le métayage, la première récolte était pour eux. Ne donnant rien aux anciens patrons, ils voulaient faire de

même avec nous. Ils m'accueillèrent aussi en brandissant leurs armes pour m'intimider. Ils criaient : « *Ebreo, ebreo, le juif, le juif* ». Seulement ils sont tombés sur un bec. J'étais juste, sans me dégonfler. Et j'ai fini par me les gagner. A partir de là ils m'ont respecté, ils m'ont tous respecté, aussi bien les Tunisiens que les Italiens. Seulement je n'avais aucune liberté d'action. Je n'avais rien, je travaillais, c'est tout. Ce n'était pas moi qui tenais la caisse, les fonds. Et les fonds on en manquait la plupart du temps, parce qu'ils étaient mal utilisés. C'était surtout Camille qui prenait les décisions. Mais Papa aussi a commis des erreurs monumentales. Ils avaient un négoce de vin qui rapportait. Seulement ils ont voulu placer l'argent. Très bien ! Dans la terre. Bon ! Mais ils ont voulu mener l'affaire eux-mêmes. Constituer une propriété demande énormément de capitaux. On avait eu la propriété pour rien. La première année elle a rapporté. On a fait mille cinq cents hectos, ce qui n'était pas mal. On faisait le vin sur place. On l'a vendu, on avait des cuves en béton, et c'était très bien. Il fallait garder l'affaire initiale et la travailler.

Mais on a voulu acheter une autre propriété à *Takelsa*, au Cap Bon, la meilleure région pour la vigne. Il y avait tout ce qu'il lui faut : du soleil, du sable. Il fallait planter cent hectares de vigne. Cent hectares de vigne rapportaient à l'époque du cent à l'hectare, soit dix mille hectos de vin en plein rapport. Pour mettre les choses en train on a versé le premier acompte et on s'est constitué en société par le canal de Victor Sebag, car à l'époque je n'étais pas versé en droit des affaires. Sebag a fait la bêtise d'appliquer à une affaire foncière, affaire civile par définition, une forme juridique commerciale, la société à responsabilité limitée (SARL), développée en Allemagne depuis 1893 et légalisée en France en 1925.

C'a été le coup de masse.

Avec cette société à responsabilité de malheur, on a fait des frais, on a

acheté un tracteur, on a acheté ceci, on a acheté cela, on a planté, on a planté cent hectares de vigne. Il fallait faire vite avant la sortie d'un décret interdisant des transactions nouvelles. Au lieu de faire les choses petit à petit, on a tout planté en même temps. Tout de suite, dans l'urgence. Et bien entendu cela a exigé des sommes faramineuses. On a acheté à tempérament, en signant des traites, et avec des délais. Comme c'était une affaire commerciale, on était constamment menacé de faillite, au lieu de relever de la procédure immobilière, c'est-à-dire avec appel. Dans ces conditions il est impossible de gagner du temps. Là c'est immédiat : un défaut de paiement, *et toc !* on est déclaré en faillite. Et c'est arrivé. On a été déclaré en faillite. On n'a pas perdu la propriété. On a continué à gérer. Mais on a payé les créanciers à cent pour cent parce que mon père, homme intègre, ne voulait pas proposer de concordat...»

[Ici s'interrompt le récit de mon père.

Et commence celui de Denise.]

« Au départ je ne connaissais rien des Taieb. Pas même de nom. Rien.

Orpheline de mère depuis l'âge de quatre ans je vivais avec mon père, *Jules Cattan*, qui était rédacteur principal au Ministère de l'Intérieur¹. La rencontre avec les Taieb est le fruit du mélange de la petite histoire avec la grande.

Mon oncle Hector est mort lors de la Grande Guerre en janvier 1916. Il laissait trois enfants déjà orphelins de mère. Mon père et ma grand-mère, qui possédait une villa de quatorze pièces à l'angle de l'avenue de Madrid

1. CATTAN (Jules), 1872. Tunis, officier d'Académie, officier du Nichan-Iftikhar. Rédacteur au Gouvernement tunisien, attaché à la Direction de la Sûreté publique, commissaire de police au titre français. Entré dans l'Administration en octobre 1888. (Paul Lambert, *Dictionnaire illustré de la Tunisie*, 1912, p. 98.)

et de l'avenue de Lyon, juste avant *Bab El Khadra*¹, voulaient les recueillir. Mais ma tante Lydia s'y opposait. Lassé de leurs disputes mon père a loué un appartement 10 rue d'Angleterre. C'est de cette façon que j'ai fait la connaissance des Taieb et rencontré mon futur mari. Camille habitait le balcon d'en face, au 7, et moi, au 10. En plus j'étais en classe avec sa sœur Henriette. J'allais souvent faire les devoirs avec elle. Nous étions très amies.

Quand je les ai connus, la famille vivait, très aidée par les Smadja auxquels appartenait ma belle-mère. Née à Alger, elle était française et sœur du plus riche des Smadja à l'époque, l'oncle Abraham. Elle avait un teint éblouissant, des cheveux blonds comme l'or et était extrêmement bien élevée.

Initialement mon beau-père, qui était d'une famille humble, s'est trouvé très jeune orphelin de père et de mère, avec un seul frère et plusieurs sœurs, dont Madame Bismuth. Et tout jeune il a commencé à travailler pour faire vivre et, comme c'était la coutume, marier ses sœurs. Autodidacte, d'une grande intelligence, il est entré au service de *Louis-Dreyfus*, qui était le plus grand céréalier d'Europe et a dirigé le bureau de Gênes². Il gagnait bien sa vie. Mais avec le maudit esprit de famille juif il a mis son frère dans ses affaires, qui était chargé de lui envoyer du blé de Tunisie pour les entrepôts de Louis-Dreyfus. Son frère était joueur. Il jouait à la bourse et aux cartes. Chaque fois qu'il savait que mon beau-père venait inspecter, il demandait un crédit aux banques pour combler les trous qu'il avait fait dans la caisse, de façon à que tout paraisse en ordre. Tant et si bien que ses malversations ont coûté à mon beau-père sa situation. Les ponts ont

1. L'une des portes de la médina de Tunis. Édifiée vers 1320 sous la forme d'une simple arche, elle a été détruite et reconstruite en s'inspirant du modèle d'origine en 1881 par l'architecte français Raphaël Guy (1869-1918).

2. Le groupe LOUIS-DREYFUS est un groupe familial multinational de négoce (grains, transport maritime, énergie, immobilier ...) fondé par Léopold LOUIS-DREYFUS à la fin du XIX^e siècle. Le groupe existe plus que jamais, mais je n'ai pas trouvé qu'il ait eu un bureau à Gênes, ce qui tendrait pour le moment à accréditer plutôt les souvenirs de mon père du même épisode.

été coupés. Son frère est parti à Paris. On n'a plus jamais su ce qu'il était devenu. Quant à mon beau-père il est revenu à Tunis et a commencé à travailler comme courtier.

Quand la guerre de 14 a éclaté, avec un père francophile à mort, trois de ses fils sont partis au front : Eugène, Marcel et Alfred. Il restait encore six enfants à la maison (Camille, Maurice, Henriette, Fernand, Lucie et Edmond), puisque mes beaux-parents en avaient eu treize dont quatre morts en bas âge. Mon beau-père a alors demandé au quatrième, Camille, de l'aider. Et c'est ainsi que Camille, qui avait quinze ans et était en première, a abandonné ses études et s'est mis à travailler avec son père.

Notre mariage, qui est intervenu en 1925, a dépendu de celui de Henriette, dont les fiançailles avaient été rompues par deux fois, les prétendants jugeant la dot insuffisante et mon beau-père refusant que « *sa fille soit traitée comme un sac de farine* ». Le redressement de la famille a été concomitant à notre mariage, à tel point que mon beau-père considérait que je leur avais porté chance. C'est Camille associé à son père qui a été déterminant. Tous les deux ont d'abord eu dans leur clientèle l'une des plus importantes huileries de Sfax, celle de *Séraphin Glandut*¹, puis le plus gros négociant de vins d'Algérie, *Sénéclauze*². Mon mari a commencé à gagner des fortunes. Je crois qu'il gagnait cinq millions par an il y a environ cinquante-cinq ans. Il a commencé à acheter des terrains, qui ont fructifié. Seulement c'était un ambitieux, un ambitieux qui n'avait aucun sens des réalités. Il voulait toujours, selon son expression — quand j'entends cette phrase, je tire mon revolver, comme Goebbels —, « *monter d'un degré dans*

1. GLANDUT (Séraphin), 2 fév. 1863, Theys (Isère), officier du Nichan-Iftikhar. Fabricant d'huiles d'olives, Sfax. 16 oct. 1887. Ecole d'Arts et Métiers d'Aix. Ingénieur. Médaille d'or à l'Exposition Universelle de Paris 1900. Plusieurs autres récompenses. (Paul Lambert, *Dictionnaire illustré de la Tunisie*, 1912, p. 211.)

2. A Oran en 1890 Théodore SÉNÉCLAUZE, tout juste âgé de 20 ans, monte une affaire de négoce de vins originale : la vente de vin en barriques par correspondance. Il est sans doute le premier à avoir lancé ce système de distribution, qui connaît rapidement le succès. Bientôt la *Maison Sénéclauze* se spécialise dans la sélection de grands vins d'Algérie et particulièrement d'Oranie.

l'échelle sociale ». C'est-à-dire Quoi ? Devenir propriétaire terrien quand ses amis étaient les *Lavau*¹, les *Bessis*². Aussi n'a-t-il eu de cesse qu'il n'ait acheté la première propriété. Elle marchait à merveille. Tout allait très bien. Cela ne lui a pas suffi. Aux cent hectares de départ, il en a ajouté cent autres, au Cap Bon, la meilleure région. Nous nous y rendions tous les jours. Tandis que je restais assise dans la voiture à lire un bouquin, lui allait caresser chaque feuille de vigne.

Avec la crise de 1929 les banques lui ont coupé tous les crédits. Tous. Et il a été mis en difficulté pour une dette de sulfate de 7000 francs. Comme mon beau-père était d'une honnêteté scrupuleuse et qu'il avait de l'honneur, ils ont remboursé les dettes à 100%. Alors qu'en 1928 Camille avait encore une bonne situation, de 1929 à 1941-42 les Taieb ont littéralement crevé de faim. Ils n'avaient pas de quoi manger. Ce qui n'a pas été mon cas grâce à ma grand-mère, qui était très fortunée. Mais tous les bijoux que je tenais de ma famille y sont passés, TOUS pour la propriété, TOUT allait au Mont-de-Piété : le diamant de ma mère, le collier de perles, TOUT, TOUT a été absorbé, hypothéqué et vendu. Les bijoux je m'en fiche, parce que de toute façon je ne les portais pas. Ce sont les quinze ans de mauvais sang, d'angoisse, qu'il a payés de sa vie. Le malheur, c'est l'influence que Camille avait sur ses frères. Si, au moment de cette crise terrible, ils lui avaient dit : « *Va te faire foutre, toi et ta propriété. Vends tout* ». Mais non. Marcel, qui était un homme vraiment fantastique, l'a toujours soutenu. Même Fernand, le pauvre, qui avait réussi à être indépendant, qui était

1 . L'histoire de la famille Lavau et de la vigne a commencé à Saint-Émilion au XIX^e siècle. Elle s'est poursuivie en Tunisie. RENÉ LAVAU s'y est installé en 1870. Parti d'une petite propriété plantée de vignes et d'orangers, il a créé une affaire florissante. Sous l'impulsion de son fils Jean en particulier, le domaine familial est rapidement devenu le plus important producteur de vin du pays.

2 . Les propriétaires fonciers garants du prêt appartenaient tous à la haute bourgeoisie juive : ... Victor et Elie Bessis ; Eugène Bessis ; Auguste Bessis ; Alphonse Bessis ; Henri Bessis ; Robert Bessis ; Yvon Bessis ; Jules Bessis ; Victor d'Isaac Bessis ; Edmond Bessis ; Edouard Bessis ; Maurice Bessis ; Georges Bessis ; René Bessis... (Paul Ghez, *Six mois sous la botte*. Paris, Editions Le Manuscrit, 2009. p. 134-135). Yvon et Robert Bessis étaient des vieux amis de mon père Fernand.

avocat et s'était fait une réputation, a englouti tous ses honoraires dans cette maudite propriété. *Ah ! surtout ne pas me parler de LA PROPRIÉTÉ et ne pas me parler de PROPRIÉTÉ !*

Ma belle-mère a vécu une vie terrible. On leur a vendu les meubles trois fois. Quand, bien après, on a incité mon beau-père à faire opérer une saisie sur les biens d'armateurs de Sousse qui lui devaient de l'argent, il a refusé en considération de ce qu'il avait subi. Il avait un sens moral extraordinaire, qui allait avec un grand maintien. Même sans moyens il était toujours impeccable, avec la jaquette.

Être voisin des Bessis d'un côté, des Lavau de l'autre c'était monter d'un degré. Pour moi s'élever dans l'échelle sociale c'est un manque d'instruction. C'est tout. Trois jours avant sa mort, mon mari m'a appelée. J'ai pensé qu'il allait me parler de ce qu'il y avait dans le coffre, de la collection de timbres qu'il avait achetée, de toutes sortes de choses de ce genre... Il m'a dit : « *Denise, tu vas me faire un serment* ». Je l'ai pris à la rigolade pour cacher mon émotion : « *Qu'est-ce qui te prend, allez, arrête de casser les pieds...* ». Alors il m'a dit : « *Tu vas me jurer que nos enfants ne lâcheront pas leurs études.* » Je pense parfois : « *Comme maintenant il aurait été heureux.* »

[*Ici s'interrompt la relation de Denise.*]

C'est au sein de cette famille autodynastique que je suis née en 1938 à Tunis au 10 de la rue de Hollande. Comme le furent mes deux frères. A l'époque les naissances comme les morts se passaient à domicile. Ma mère conservait de ses accouchements l'aspect rigolo. Régulièrement, alors qu'elle souffrait mille morts, mon père et ma tante Denise accourue pour la circonstance se dispu-

taient en tapant la *chkouba*¹ dans l'attente de la sage-femme. Quant à l'enfant que j'étais c'était, c'est, l'audition de ses douleurs qui réveillait des images d'initiales en haut des tentures drapant les portails, de cortèges silencieux au passage desquels dans les rues les hommes se découvraient et des femmes se signaient.

J'ai vécu à Tunis jusqu'à l'âge de treize ans. Après quoi, j'ai eu de Paris, non pas ma deuxième naissance, mais ma véritable naissance. Ni ma deuxième, ni non plus ma troisième, car d'une certaine façon la toute première avait eu une précédente. Ma mère racontait qu'à La Tour de Peilz, petit bourg des bords du Léman entre Vevey et Montreux en allant vers l'embouchure du Rhône, il y avait un château appartenant à une petite jetée sur le lac. Ce château était, comme celui d'Issogne² qui avait marqué sa petite enfance, la résidence estivale de personnes de marque, le roi d'Italie pour la vallée d'Aoste, Sir Pinching Pacha³ «gouverneur d'Egypte» pour La Tour. Sir et Lady Pinching avaient deux filles prénommées l'aînée Paulette et la seconde Marion. A ce stade la narration devenait définitivement romanesque. A la suite d'une promenade à cheval dans les environs du Caire, Paulette Pinching qui, suivant la formule, «avait tout pour elle» était morte d'une insolation. A un élément près l'histoire est authentique. Il y a à cela une raison : ma mère a été temporairement femme de chambre au château à deux reprises en 1925 et 1926⁴. La seule différence est que, trompée par le titre de Pacha ou de Bey sous lequel Sir Horace apparaissait dans les échos de presse, il n'était pas gouverneur. Initialement et pendant une grande partie de sa carrière chirurgien militaire, il avait été finalement nommé au service de santé publique égyptien dont il était devenu Directeur en chef. Son épouse Edmée-Anna était la fille de l'architecte genevois Ernest Cramer. Et quant à Paulette

1. La *chkouba* est un jeu de cartes dérivé de la *scopa* jeu de cartes italien. J'ai transposé sur ce jeu la locution populaire «taper le carton».

2. *Issogne* est le village valdôtain de ma lignée maternelle. Son château est l'un des plus importants de la Vallée d'Aoste.

3. Sir Horace Henderson Pinching, KCMG, *i.e.* Knight Commander of St Michael and St George, (1857-1935)

4. Source : Archives du Contrôle des ressortissants étrangers du canton de Vaud.

Pinching, sa tombe, dont la photographie est visible dans *Billion Graves*, se trouve au cimetière militaire du Caire ¹ sous les dates 1904-1927. Eteinte et enterrée au Caire, dix ans après, son souvenir, lui, arrivé jusque dans une rue de Tunis, était toujours vivant et s'est réincarné en douce.

La rue de Hollande est une voie on ne peut plus centrale de la partie moderne de Tunis. Sa dénomination n'a pas été changée avec l'Indépendance. Quasiment face à la cathédrale elle partait de la place de la Résidence, maintenant place de l'Indépendance, longeait à droite les murs de la Résidence Générale devenue l'Ambassade de France, puis à gauche l'école Notre-Dame de Sion, qui a disparu pour laisser la place au Théâtre National, traversait la rue de Serbie renommée rue d'Allemagne et laissait sur les côtés les petites rues de Lorraine, rebaptisée rue du Mossoul, et de Suisse pour aboutir dans la rue de Portugal, désormais rue Farhat Hached, pratiquement à la gare. L'immeuble au numéro 10 comportait deux corps de bâtiment désignés par A et par B. Le A disons «noble» donnait sur la rue de Hollande, le B donnait sur une ruelle parallèle, la rue d'Alsace (rue El Koufa).

Nous habitons au deuxième étage de la partie B. Sur le palier il y avait trois appartements : le nôtre à droite en montant, au centre celui occupé par une personne seule, madame Vaschetti, et à gauche par un couple ni vieux ni jeune dont le cabot aboyait à chaque bruit qu'il entendait dans l'escalier. L'appartement n'était pas grand. On entrait dans un couloir ni long ni court avec à droite le bureau de mon père, qui sans être interdit avait figure de sanctuaire. Le «sanctuaire» contenait deux meubles intéressants : un meuble-classeur en bois dont mon frère Camille s'amusait à déclencher l'enroulement du rideau pour le fracas qu'il produisait. Sur le dessus étaient disposés les ouvrages de référence du juriste Henri Capitant. Le classeur contenait les dossiers d'avocat de Papa du temps de Bizerte. Il y avait aussi inutiles, les avocats juifs et étrangers ayant été évincés en

1 . Cairo War Cemetery, Misr Al Qadimah, Cairo Governorate.

1942 du Tableau de l'Ordre ¹, et qui le sont restées après guerre ², les chemises cartonnées rouge orangé destinées à l'ouverture des nouveaux dossiers. Le second meuble attractif était un coffre d'angle parce que ma mère en extrayait quand l'automne arrivait les tapis de Kairouan et le grand cachemire qu'elle y rangeait à l'arrivée du printemps. La somptuosité du cachemire de facture française faisait imaginer, quoiqu'il ne fût pas une parure, mais décoratif, qu'il provenait du célèbre magasin de châles parisien, *Le Persan* ³. Mon père l'avait reçu avec une longue et lourde massue en bois d'origine ancienne pour la façon dont il avait débrouillé une succession particulièrement complexe. L'évocation du voyage qui avait mené mes parents à Nancy et à Royan auprès des héritiers et leur avait fait prendre au retour à Palerme en pleine période des chemises noires un hydravion pour revenir à Tunis ajoutait son merveilleux. Les teintes des zinnias et des soucis assorties aux tapis recouvrant le carrelage et au châle suspendu au mur contribuaient avec un poêle à pétrole en tôle émaillée noire qu'on déplaçait de pièce en pièce à réchauffer les jours d'hiver. C'était la langueur de l'Orient sans l'accablement des jours d'été.

Passé le bureau, le couloir débouchait sur un atrium très commode pour pratiquer un ping-pong sans table ni filet jusqu'à ce que les rebonds de la balle en celluloïd sur le carrelage finissent par crispier l'entourage. Un temps, l'évidement au-dessus de la porte de la salle de bains a même permis d'improviser une petite balançoire dont le va-et-vient étriqué passait de justesse au-dessus du lavabo. A part la salle de bains l'atrium distribuait à droite la cuisine «riche» d'un plan de travail en marbre propice, selon mon père qui s'y livrait, à la préparation des *makrouds*, puis la chambre des parents et à gauche une pièce formant salle à manger et salon.

1 . Arrêt de la cour d'appel de Tunis daté du 1^{er} juin 1942.

2 . Mon père a démissionné le 28 février 1946.

3 . En 1844 76, rue de Richelieu. Immortalisé par Balzac dans La Comédie humaine, Scènes de la vie parisienne, Gaudissart II. Cf. *Œuvres illustrées de Balzac*, vol. 4, p. 78 *sqq.* Paris, Marescq et Cie, 1851.

La table de la salle à manger servait à mes devoirs. Quand c'était la saison je piochais de temps à autre dans les oranges disposées au centre dans une coupe. J'ai retrouvé le souvenir de cette manie un soir dans le récit qu'avec la malice qui lui était propre Arthur Rubinstein a fait à la télévision. Petit, il ponctuait ses astreintes pianistiques en alternant un exercice, un bonbon, et ainsi de suite. Les oranges ne permettaient pas cette régularité, mais le geste était le même.

La table pouvait être également une scène de théâtre. Lorsque le lustre avait besoin d'être dépoussiéré ou qu'une ampoule avait claqué, plutôt que la tête de loup dans un cas ou faute d'échelle dans l'autre, Maman y grimpait à partir d'une chaise, qu'elle hissait ensuite pour encore l'escalader de manière à atteindre le plafond. Naturellement cela n'allait pas comme dans les numéros de cirque jusqu'à mettre la chaise en équilibre sur deux ou un pied. Mais l'échafaudage me paraissait tout aussi audacieux et l'exercice tout aussi périlleux.

La circoncision de mon frère Camille a contribué de façon presque identique à faire de la table un tréteau exceptionnel sur lequel une chaise fut à nouveau juchée. Je n'ai fait qu'apercevoir cette transformation dans le remue-ménage de l'appartement envahi par une assemblée masculine coiffée de mouchoirs noués aux quatre coins¹.

Quant au salon, il consistait en un divan tenant lieu de canapé avec à un bout une table basse orientale en bois sombre et en face deux fauteuils en simili-cuir acquis d'occasion. Le soir cet ensemble devenait ma chambre. Le divan profitait d'un renforcement créé par une cheminée désœuvrée, dans laquelle se fourvoyaient parfois des rouges-gorges. Passée l'hébétude causée par la chute, la panique les prenait les cognant aux murs jusqu'à ce que par la fenêtre prestement ouverte l'air les happe et les dérobe à tire-d'aile. La nuit, dans l'entre-deux des volets, j'essayais d'apercevoir les constellations dont Pétrarque et Monteverdi restituent la course ... *notte il carro stellato in giro mena...*

1. Voir *infra* p. 138.

Le jour, les spectacles de la ruelle formaient le champ de mes observations. Rien de ce qui s'y déroulait ordinairement n'était lassant. Leurs scènes attendues rendaient plus réceptif à celles qui ne l'étaient pas. Sa partie de ciel était un théâtre d'hirondelles, qui se poursuivaient avec des pépiements aigus semblablement au brouhaha joyeux des récréations. Leurs rondes survolaient les toits bas de hangars, qui s'étendaient jusqu'à la rue de Grèce et au-delà desquels on apercevait les immeubles de l'avenue de Carthage. Je crois me souvenir que ceux juste en face de nos fenêtres servaient d'entrepôts pharmaceutiques. Tous les jours la secrétaire, Madame Nahmias, répétait le même dialogue avec le factotum que la chaleur poussait à somnoler dans les temps morts. Sur le pas de la porte des locaux, elle appelait d'une voix au son criard « *Ahmed !* ». Et Ahmed, tout du long sur le sol un pavé sous la tête, répondait invariablement par le même grognement las : « *han...* ».

Faisait suite aux hangars un enclos où les porteurs de Tunis rangeaient leurs charrettes à bras. Ils y partageaient leur ordinaire frugal au fond devant la cahute du gardien marocain, qui se prosternait à l'heure de la prière et dont l'observance était peut-être ce qui lui valait d'être appelé *Haj Miloud*. En continuant vers la rue de Portugal se tenait un atelier de réparations mécaniques. Du deuxième étage s'apercevaient des engins massifs levés ou déposés au moyen d'un palan dont le tintement aigret des chaînes sur les poulies mettait en musique les efforts des ouvriers. Enfin, terminant la ruelle, un bar d'angle, le Napoléon, évidemment corse. Les jours fastes on m'y envoyait munie d'un broc de faïence ramener de la bière que le patron tirait du fût. Le broc a fini son usage sur une plaisanterie : « Voilà une bière bien frappée ! ». En redoublant la parole le geste déclencha en même temps que le bris de l'ustensile l'hilarité et la déconvenue. Ce jour-là la bière est passée à l'as.

La rue d'Alsace, que croisait la rue de Lorraine, accueillait les petits métiers et parfois des musiciens ambulants. On appelait les uns, on jetait aux autres des

pièces enveloppées dans du papier. Un beau jour vient la conscience, soudainement abstraite du présent et du futur, que tous ces modes de vie ont disparu. Revient alors aux oreilles le refrain du rémouleur poussant sa carriole « *A l'aiguiser les ciseaux, à l'aiguiser les couteaux, rémouleur* », le cri du vitrier, portant son attirail sur le dos « *Vitrier ! Vitrier !* » ou celui du rétameur qui donnait un regain de vie aux récipients usés et à leurs anses branlantes. Et plus tard après encore les plaintes qui s'élevaient dans les cours pavées des immeubles parisiens ou que délivraient dans les rues les partitions de carton des orgues ambulants. Mais à Tunis l'attraction des fins de semaine, c'était l'accessoire des mariages dont on imaginait le principal sans vraiment le voir. Les Italiens de *la petite Sicile* les célébraient en grande pompe et venaient en procession de calèches immortaliser leurs protagonistes chez le Harcourt de l'immeuble, le photographe Perrin. Alors, une fois débarqués mariés et entourés côté rue de Hollande, les cochers venaient garer leur véhicule dans la rue d'Alsace dans un tintamarre de sabots de chevaux et de roues sur le macadam. Parfois on voyait même descendre la mariée à cause de la grande agitation que provoquaient la traîne de sa robe, les bouffées vaporeuses de tulle de son voile et le tralala des bouquets et des gerbes.

Je ne connais pas grand-chose de la Tunisie et du reste du Maghreb. L'unique voyage à Kairouan est typique de cette carence. Avec ma mère nous y sommes parties rejoindre mon père qui dès la libération de Tunis s'était engagé dans les Forces Françaises Libres et cantonnait dans cette ville avec son unité, le Bataillon de Marche n°4. Je crois me souvenir que ma mère s'était arrangée pour trouver un camion qui nous emmène à l'aller et le même ou un autre au retour. Nous sommes arrivées trop tard. Le bataillon avait quitté les lieux à destination de Zouara en Libye. Indépendamment du fait qu'à part les circonstances je ne me souviens de rien, je n'ai strictement rien vu de Kairouan. À l'arrivée il faisait nuit, nous avons dormi chez une connaissance (qui ?) et le lendemain au

petit matin nous étions déjà reparties. Le pire est que je ne connais guère plus de Tunis même. Cela tient à la période, la guerre, qui ne prédisposait ni aux déambulations ni aux déplacements, et l'après-guerre, qui n'a pas été l'Eden. Les façons de vivre d'alors, auxquelles s'ajoutaient le climat et notre habitat métropolitain, y étaient aussi pour quelque chose. Dans le halo de la nébuleuse Taieb, la maison et le lycée formaient donc les deux pôles de ma vie. Entre les deux, le centre de la ville était l'ordinaire, outrepassé parfois par quelques digressions : le parc du *Belvédère* aux allées de terre battue dure comme du béton, où les paysages et la *koubba* avaient cette fatigue que donnent les longs abandons ; l'*Ariana* où, à l'automne, la floraison des adonides tapissait des champs entiers de leurs gouttes de sang ; les jardins du *Bardo* ; les collines de *Montfleury* où nous allions en visite chez les Antoine. Antoine était un ami de mon père, de ces copains de régiment que le cours des vies ne parvient pas à séparer. De leur côté Madame Antoine, son épouse, Claudine et Christiane, ses deux filles, et Madame Gil, sa belle-mère qui occupait une petite maison attenante à la villa du couple, formaient une société affable dont l'accueil dispensait l'après-midi la quiétude des soirées aux bois du *Chasseur vert*¹. Aussi me reste-t-il de ces visites leur climat étale et son parangon matériel, la maison de Madame Gil préparée pour Claudine en vue de son mariage. Celui-ci la liait à l'entourage de la *Tunisienne industrielle* Schwich et Baizeau² comme par la suite celui de sa soeur la lia à la famille parente de Monseigneur Lemaître, archevêque de Carthage et primat d'Afrique en son temps. Aux antipodes de nos façons, tout dans la maison y avait été minutieusement pensé et déjà disposé pour le quotidien des futurs mariés. L'indépendance de la Tunisie a chamboulé ces développements inéluctables. Le changement était saisissant. A la place de la villa dans la lumière d'Afrique Antoine et son épouse logèrent seuls dans un petit appartement exigü de la rue de Lancry sombre dans la grisaille parisienne.

1 . Stendhal, *Lucien Leuwen* (1834-1835).

2 . L'industriel Lucien Baizeau (1774-1955) est à l'origine de la villa Baizeau à Carthage renommée parce qu'elle a été dessinée par Le Corbusier.

Quelquefois dans ma petite enfance le manège de l'Esplanade de l'avenue Gambetta avec ses chevaux sur deux étages qui montaient et descendaient au son du limonaire remplaçait les épaules de mon père. C'était là que se passait le défilé du 14 juillet, dont la fantasia du 4^e régiment de *Spahis* formait le clou dans une odeur de poudre et de poussière mêlée au fracas des salves sur le continuum précipité des sabots sur le sol. Quant aux plages, c'étaient des extras. Elles n'étaient d'ailleurs pas indispensables. Pour les rêves ultramarins il y avait le port à proximité, et encore plus proches, les livres, et plus encore la formidable faculté de mon père à changer le plomb en or, à nimer la réalité de tous les rêves passés, présents et à-venir.

Pour aller au lycée, il fallait tourner dans la rue de Portugal, suivre la rue de Belgique et traverser la place de la Gare pour gagner la rue de Russie où était situé le lycée. C'était mieux que de passer par la rue d'Italie, croiser la rue d'Angleterre épice de la famille avec ma grand-mère d'un côté et, strictement en face, mon oncle Camille et ma tante Denise de l'autre, pour retrouver la rue de Russie. Au fond tous les jours sans le savoir je parcourais l'Europe et sans le savoir l'Europe était déjà ma destination.

A cet endroit de la rue de Portugal j'ai vaguement en mémoire qu'il y avait quelques stands mobiles où des marchands débitaient des boissons et des sucreries, notamment tranché dans des mottes une sorte de nougat dur dont les couleurs orientales rose et vert auraient d'autant plus fait mon bonheur que je ne crois pas m'être jamais cassé les dents dessus. Et, dans cette rue qui allait de la gare au port, il me semble qu'il y passait, de temps à autre, un *araba* rempli de caroubes, à l'arrière duquel, comme à l'arrière des calèches, des gamins s'accrochaient en catimini et se faisaient transporter en riant.

La place de la Gare offrait le spectacle permanent et énigmatique des diseurs de bonne aventure. Je ne connais pas le terme pour les hommes mais pour les femmes, on les appelait *degueza*, qui pouvait aussi s'entendre au sens de *sorcière*.

Assis à même le sol ou accroupis, du sable étalé devant eux sur un morceau de jute, ils y traçaient du doigt des signes, dont je ne voyais pas le dessin et auxquels de toute façon je n'aurais rien compris. Ils les effaçaient en brouillant le sable de la main, et dans le sable redevenu sable ils recommençaient et effaçaient en empreintes éphémères ce que le sort disait. La survenue d'un *boussadia* faisait monter la température et troubler ses langueurs. Son accoutrement et sa danse en forme de transe réveillaient les effrois obscurs des sortilèges archaïques. Plus rarement on avait droit au charmeur de serpent, dont l'air lancinant de la clarinette aigre finissait par envoûter plutôt que les oscillations du serpent.

Le lycée était la part de ma vie qui n'appartenait pas à mes parents, bien que mes succès y fussent attendus. Je précise tout de suite que les rigueurs de cette attente, même si les principes en étaient alors comparables, n'avaient pas la rudesse de celles dont on ne savait pas très bien si la comtesse de Ségur en faisait l'article ou donnait à penser qu'on l'avait échappé belle. Il est vrai que, sans être à court de vitalité, il fallait être née Rostopchine pour avoir l'idée de découper une guêpe en rondelles et supporter d'être mise au pain sec et à l'eau avec le supplément sadique du port des rondelles enfilées en collier. Je précise aussi que ce n'était pas par opposition à ces rigueurs que la scolarité avait à mes yeux valeur de Cité interdite. Simplement en franchissant la porte du lycée je passais d'une forme d'existence à une autre. Il devait y avoir des écoles primaires à Tunis. Mais je n'ai connu, de la 12^e à la 4^e, que le lycée Jules Ferry, qui englobait en un seul établissement les enseignements primaire et secondaire suivant qu'on entraient par la rue d'Angleterre ou par la rue de Russie. Les filles étaient alors séparées des garçons, et, signe aussi des temps, l'emplacement du lycée était nettement moins étendu et aussi moins en vue que celui du très fameux lycée Carnot situé entre l'avenue Roustan et l'avenue de Paris. La réquisition de Carnot par la Kommandantur pendant l'Occupation, puis en 1943 par les Alliés a rompu momentanément ce confinement des sexes. Les petites classes de Carnot ont déboulé au petit

lycée. Du coup les récréations sont devenues nettement plus animées. Finies les parties de marelle, finies les entrées et sorties des rotations de la corde à sauter. Les garçons s’amusaient à former des chaînes et fonçaient, avec des râles destinés à susciter l’effroi, encercler les filles, qui, constat consternant, fuyaient de tous côtés avec les cris perçants adéquats. J’aimais mieux occuper ces moments à incarner des épisodes plus littéraires. Dans l’explosion ambiante l’idéal aurait été d’accoutrer les gendarmes et les voleurs en chevauchée des mousquetaires déjouant les traquenards que leur tendaient Milady et Rochefort, âmes damnées du cardinal. Mais les cours d’école pouvaient être cruelles aux mimes, privés alors de l’intronisation des Monty Python. Aussi se rabattait-on sur la destination de la chevauchée : la remise par d’Artagnan au duc de Buckingham de la missive d’Anne d’Autriche écrite à l’encre sympathique. Cette particularité établissait entre le lycée et la maison un autre pont que les devoirs et les leçons : résultat du jus de citron le message était écrit à l’aveugle avec une plume de poulet appointée, son contenu révélé ou calciné par l’exposition du pseudo parchemin à la flamme d’une bougie.

Avant et après ces jeux biquotidiens on entraît et on sortait de classe et du lycée en rang par deux. L’équipement des salles prolongeait ces défilés écoliers. Les pupitres n’étaient pas individuels, mais d’un seul tenant pour deux, comme le banc dont ils étaient solidaires, et se disposaient en trois ou quatre rangées jusqu’au fond de la salle. Leur dessus était mobile, de sorte qu’ils formaient aussi casier, et la partie fixe au-dessus des charnières logeait un encrier en porcelaine blanche et une rainure pour le porte-plume doté d’une plume Sergent Major, qui s’ajoutait au crayon Baignol et Farjon. A l’entrée des professeurs, quand toute la classe se levait et s’alignait de part et d’autre des bancs, nous étions comme une compagnie se figeant au commandement : « Garde à vous ! Fixe ! » avec le même seul bruit collectif qui n’était pas comme maintenant le raclement grinçant des chaises et des tables poussées sans ménagement sur le sol. A posteriori il y a eu

même « mieux » dans le genre militaire. A la maternelle, au matin, on assistait au lever des couleurs et l'on chantait : « Maréchal, nous voilà ! ». C'était en 1941 et je m'en souviens, parce qu'à ce rituel se lient les scénettes auxquelles on nous occupait la journée. Celles-ci devaient plus aux *Trois petits cochons* ou aux sept nains de *Blanche-Neige* qu'à l'endoctrinement et me paraient de l'admiration de mon petit frère Francis à qui je les rejouais en rentrant.

Francis est né le 30 octobre 1940 et mort d'une méningite, phase finale d'une granulie, le 18 juillet 1942, à deux ans quand j'en avais quatre. Le matin de sa mort et, autant que je m'en souviens, avant qu'une ponction lombaire ne lui soit pratiquée à ce que j'ai entendu chuchoter sans comprendre, on m'a envoyée jouer dans la rue. Je me rappellerai toujours du cri que je n'ai pas entendu, *Maman!*, mais que le déchirement de ma mère m'a transmis. De sa courte existence je conserve surtout, comme une photo estompée, toujours poignante, sa joie lors de nos retrouvailles à *Aïn Draham*, un village dans la montagne, proche de *Tabarka*, dont l'altitude était censée lui apporter un soulagement. Il était assis dans sa poussette, amaigri, coiffé d'un petit Bob. Le soleil était déjà haut quand je suis arrivée. Du plus loin qu'il m'a vue il a oublié la maladie qui l'exténuaient pour me tendre les bras. Bien plus tard, dans les années huppées de ma vie, l'enthousiasme manifesté par les enfants présents à l'issue d'un parcours équestre particulièrement vif que j'avais réalisé m'a rappelé cet élan d'affection. Après Francis, je suis redevenue jusqu'en 1946 la fille unique que j'étais avant lui, à une différence près qui préservait sans parler sa place parmi nous. Ma mère n'a simplement plus voulu que soit jamais fêté son anniversaire, à la date duquel, le 22 mai, le diagnostic funeste était tombé. C'est pourquoi mon obstination à l'observer, parce qu'il faisait partie des convenances rabâchées, a toujours fait un *flop*. Quel lieu, quelle pierre, quelle inscription auraient pu mieux que la date de son propre commencement rappeler indéfiniment le souvenir. Il se peut finalement que ma stupidité l'ait aussi servi.

En vérité je n'ai jamais été, même temporairement, fille unique. La vie simple qu'on menait à l'époque, le fait que les règles étaient les règles en privaient de sens l'idée. La rue aussi avec les enfants du voisinage formait le terrain immédiat et quotidien de jeux simples – Manique, billes, chifoumi, noyaux d'abricot – ou d'adresse comme le Tiro. Enfin, plus profondément, mon père y a été pour beaucoup. Reproduisant à mon intention les exploits des héros trépidants du cinéma muet, il dévalait les étages en glissant sur la rampe à la manière de *Douglas Fairbanks Sr*, sautait par-dessus sept chaises que j'alignais, me défiait dans les escaliers qu'il grimpait quatre à quatre et qu'avec cet atout il gagnait. Ce n'était ni contraignant, ni frustrant. C'était joyeux. Les épisodes relatant les aventures d'une petite fille du nom de *Pépé*, qu'il me paraissait inventer chaque soir, étaient en fait nourris des *Mystères de New York* dans les épisodes desquels Robert Desnos projetait le désir de fuite et d'évasion de l'époque : «Et, tandis qu'à travers les rues désertes d'un Paris en proie aux démences belliqueuses, nous quêtions le droit aux aventures ténébreuses de l'amour, sous un ciel déchiré par les projecteurs et les éclatements d'obus, savions-nous que notre désir de fuite et d'évasion, nous le retrouverions à la suite de Pearl White, dans les randonnées automobiles des Mystères de New-York et les luttes factices entre une police de pacotille et des bandits mirobolants. »¹. Pépé c'était *Pearl White*. Avec Papa les péripéties de Pépé-Pearl White devenaient anachroniquement soit des ferrailllements voulus féroces mimant les combats hollywoodiens dans des escaliers et des galeries surplombées par d'énormes lustres expédients, soit des simulacres de noble art au milieu d'un ring imaginaire. Je me rends compte maintenant que nos parodies prolongeaient inconsciemment une vie qui s'était éteinte² l'année de ma naissance et dont les rôles avaient marqué l'époque de

1 . Robert Desnos, « Fantômas, Les Vampires, Les Mystères de New York », *Le Soir*, 26 février 1927.

2 . Pearl White, née le 4 mars 1889, est morte le 4 août 1938.

Louis Delluc¹ à Louis Aragon². Et, alors que la *Semaine de Suzette*, *Bécassine* et *Bicot* étaient l'ordinaire des autres enfants, mon père ajoutait aux extravagances des films du cinéma muet les fumisteries des *Pieds nickelés* dont les noms, Ribouldingue, Filochard et Croquignol, suffisaient à camper les gaillards et à anticiper les épisodes. Ce passé faisait suite à celui de ma petite enfance où mon père jouant Dédale me donnait les ailes d'Icare sur ses jambes repliées, ou, saisissant mes mains bras croisés, me passait par-dessus sa tête pour atterrir sur ses épaules, ou encore, et ça c'était le fin du fin parce que j'y avais une part active, m'enjoignait : « *Serre les poings, tends les bras. Tu les gardes bien tendus, hein ?* ». Alors de toutes mes forces je raidissais mes bras, je posais mes poings sur la paume de ses mains et la petite fille que j'étais avait l'impression de réaliser un tour d'acrobate avec un père doué d'une force herculéenne.

Plus tard les films dominés par le fantastique abattage et la beauté à tomber d'Errol Flynn, dont on ne sait si c'était la sienne propre ou l'œuvre inégalée des chefs opérateurs d'alors, concentrèrent pour moi ce que le cinéma muet avait constitué

1. « Son allure et ses gestes, son minimum d'expression — et sa personnalité sportive — boxe, cheval, auto, etc... Tout cela est bel et bien qui n'est pas de l'impuissance — et sa personnalité sportive — boxe, cheval, auto, etc... Tout cela est bel et bien. Mais il y a mieux. Il y a la puissance morale de Pearl White. Moralement, la vue de Pearl White est une vraie cure. ... Au sortir des films de Pearl White, on a envie de conduire autos et avions, de rinker, de nager, de plonger, de tout, de tout, et l'envie n'est pas loin de l'exécution... » In « Pearl White » (1918), Louis Delluc, *Écrits de Cinéma*, tome II. Paris, Editions Pierre Lherminier, Cinémathèque Française, 1986. pp.78-79.

2. « Ce qui fait le théâtre aussi mort pour nous, disait Anicet, c'est sans doute que sa matière unique est la morale, règle de toute action : notre époque ne peut guère s'intéresser à la morale. Au cinéma, la vitesse apparaît dans la vie, et Pearl White n'agit pas pour obéir à sa conscience, mais par sport, par hygiène : elle agit pour agir. Somme toute, l'héroïne de cette aventure n'a aucun besoin de la poursuivre au milieu de tant de dangers. Elle ne sait pas trop au juste lequel des partis en présence a le bon droit pour lui. Cela ne l'empêche pas de se lancer à corps perdu dans la mêlée. Le traître a volé le diamant pour la centième fois. Pearl lui arrache le joyau sous la menace d'un revolver. Elle monte en cab. La voiture était truquée. On jette Pearl dans un souterrain. Pendant ce temps le voleur volé cherche à pénétrer chez elle ; surpris par le journaliste, il se sauve sur les toits ; le publiciste le poursuit, le perd et rencontre fortuitement dans le quartier chinois le borgne qui a joué un rôle louche au cours des incidents antérieurs. À sa suite, il arrive au souterrain où Pearl languit, il va la délivrer : mais, suivi à son tour par le malfaiteur qui vient de lui échapper, il met involontairement celui-ci sur la bonne piste, et quand, après avoir fait sauter l'immeuble avec un explosif récemment inventé, il retrouve la belle évanouie, elle est ligotée et délestée du diamant par le diligent adversaire.

Il n'y a eu de place ici que pour les gestes. L'action ne nous a passionnés qu'à titre de tour de force. Qui aurait songé à la discuter ? on n'en avait pas le temps. Voilà bien le spectacle qui convient à ce siècle. » Anicet ou Le panorama, roman. Paris, Gallimard, 1921.

pour mon père. Il me semble que c'est dans un des cinémas de la rue Thiers, peut-être l'ABC, que j'ai vu les plus légendaires d'entre eux, *Capitaine Blood*, *La Charge de la brigade légère*, *Les Aventures de Robin des Bois*, tous tournés avec Olivia de Havilland. Mais le film, qui me reste comme le plus enthousiasmant, est *Gentleman Jim* de Raoul Walsh inspiré de la vie du boxeur James J. Corbett. Et celui-là j'en suis sûre était projeté au Midi Minuit, à l'angle de l'avenue Jules Ferry et de la rue de Grèce, à proximité du salon de thé La Royale dont les tartelettes aux fraises dameraient le pion à celles des meilleures pâtisseries de Paris si toutefois la mode n'était pas à plus élaboré. Quand j'ai rapporté à mes parents la scène communicative du film, probablement une victoire de Jim Corbett, où la foule explosait en jetant en l'air casquettes et couvre-chefs, croyant qu'il s'agissait des spectateurs de la salle j'ai vu passer l'inquiétude en ombre sur leurs visages. Je me suis récriée : « Mais non ! C'était dans le film ! Vous savez bien que tout ce que font les gens au cinéma c'est de manger des glibettes ». Les glibettes sont des pépins de courge séchés et salés, dont on décortique la graine en entrouvrant la cosse avec les dents. On ne pensait guère à leurs vertus nutritionnelles. Elles étaient le pop-corn des cinémas tunisiens. On les vendait, à la manière des marrons ici en hiver, dans des cornets de papier journal roulés pour la circonstance. C'est dire que les projections se déroulaient devant un public de rongeurs dont l'éclatement des cosses et leur chute du balcon sur les spectateurs du parterre établissaient la présence.

On ne peut pas non plus être enfant unique, quand on a une ribambelle de cousins. Simplement l'écart d'âge me rendait essentiellement spectatrice de leurs actions ou auditrice de leurs discussions.

Sans égard pour la chronologie ni l'importance je commencerai par Yvan. Mes parents en ont eu temporairement la charge. Je ne sais pas trop quel changement pouvait être attendu de l'éloignement d'Yvan de Mondovi [actuellement appelé Drean en Algérie] et escompté de l'autorité bienveillante de mon père préféra-

blement à la fêrule du sien. Mon oncle Marcel ne concevait pas qu'Yvan se plaise à l'accordéon plutôt qu'au violon, et s'enrageait qu'il ne devienne pas un nouvel Jascha Heifetz ou Nathan Milstein du jour au lendemain. A Tunis Yvan a tout de suite remplacé les galopins de Mondovi par les fils du photographe Perrin avec lesquels il passait d'immeuble en immeuble par les terrasses. A les voir faire cela avait l'air sans danger. Je les ai imités à l'insu de tous, y compris du leur. Mais ce n'étaient pas les maisons de la ville arabe et le trottoir vu de cinq étages à l'aller et au retour ne m'a plus fait recommencer. Les quatre cents coups n'étaient pas la seule spécialité d'Yvan. Il était d'une grande habileté manuelle. Il avait annexé la buanderie sur la terrasse et y confectionnait des modèles réduits, essentiellement d'avions. Je ne sais pas trop ce qu'il en faisait, mais ceux qu'une fois finis il suspendait figuraient les combats aériens entre Messerschmitt et Spitfire. La fragilité du balsa et du papier japon pour l'entoilage des maquettes de grande envergure m'inspirait la révérence des matières précieuses. C'est de l'admiration du modélisme d'Yvan que j'ai tiré une préférence pour le bricolage sur les travaux d'aiguille, pour lesquels de toute façon l'attrait chatoyant des métrages de tissus déballés en boutique, des pelotes de laine Pingouin et Welcomme Moro, des échevettes de fil mouliné DMC et des boutons de sortes illimitées en mercerie ne faisait pas qu'il était possible d'égaler les dispositions maternelles développées par la confection domestique des vêtements ordinaires et «du dimanche» à l'aide des patrons *Modes & Travaux* ou retailés dans d'anciens habits.

Avec Gilbert la grande affaire a été la musique. En fait, en y repensant, la musique était partout. Rappelant le goût de son père pour l'opéra, le mien en venait à répliquer d'une voix de stentor les accents déchirants de Caruso dans *Paillasse*. De même, perchée sur une échelle, la femme de ménage de notre propriétaire, Maître Viviani, d'une bonne humeur inaltérable, donnait aux matinées l'éclat solaire des chansons napolitaines. Nous dînions même en musique, car, dans un des bâtiments bas de l'autre côté de la rue de Lorraine, un orphéon maltais

intitulé *Duke of Connaught* répétait tous les soirs le programme de son concert annuel ou animait les bals de la communauté. C'était l'occasion pour Camille, mon très précoce petit frère, de faire son numéro. Il lâchait un couvert sur le carrelage, qui tintait exactement au moment du triangle comme dans une séquence de *Fantasia*.

Au soir, suivant l'endroit, on entendait l'appel à la prière du muezzin. Sur l'avenue Jules Ferry, les vendeurs de jasmin et de kakis rameutaient les passants aux cris de « *Yassemine ! yassemine !* » (« Jasmin, jasmin ! ») et de « *kakis bien frais, frais kakis* »¹. Dans la journée, on pouvait entendre sortant des cafés maures des mélopées que j'ai retrouvées plus tard dans le *tarab* déclenché par Oum Kalsoum, ou évoquées dans la *Suite algérienne* de Camille Saint-Saëns. Il me semble me souvenir qu'on avait à la maison une *darboukah* en céramique tendue de peau de chèvre. Personne n'en a jamais joué, sauf à frapper dans des moments de rêverie quelques doums solitaires, rappels esseulés de cadences entêtantes.

De son côté, ma mère avait amené de ses périples européens un gramophone valise « La Voix de son Maître ». La rotation du plateau dépendait des tours d'une manivelle, toujours insuffisants en cours de route. Dans ces conditions la première symphonie de Brahms, dont les dix disques formaient à eux seuls toute la discothèque, connaissait des ralentissements pleurards suivis de regains accélérés. Mais même ainsi, même avec les craquements que provoquait l'aiguille au sein du sillon, même avec les manipulations interruptrices des disques et de leurs faces, l'œuvre a ouvert un espace imaginaire, différent de celui dans lequel je vivais. Le *Recueil de chants à l'usage des écoles primaires* [du canton de Vaud] ouvrage conservé par ma mère et les cantiques protestants l'ont enraciné.

Margaret O'Brien jouant du violon dans une scène nocturne d'un film que je ne retrouve pas a suscité mon désir interprète. Evidemment je voulais apprendre le violon. Je ne me souviens plus du tout comment le violon s'est transformé

1 . Sorte de gressins en forme de petits bretzels.

en piano. Je risque l'idée qu'à la source de cette substitution il n'y a pas eu toujours la même raison des moyens, c'est-à-dire la possibilité préférable de disposer dans la famille d'un piano. Je pense aussi que la personnalité de Micheline Ostermeyer, pianiste concertiste et championne olympique du lancer de poids et de disque, connue et célébrée à Tunis y a été pour quelque chose. Car, version Pearl White de David terrassant Goliath, mon père me voyait bien en femme petite envoyant d'une prise de judo valdinguer un malabar. La réalité de l'exploit n'étant pas nécessaire, il s'est plu jusqu'à la fin à me penser ainsi au point que sa fierté paternelle s'est traduite un jour par un « ma fille c'est un homme » qui m'a fait sortir de mes gonds. Moyens ou pas, évitant à tous les exercices répétés sur un violon de débutant, l'instrument retenu a finalement été un bon choix.

J'ai commencé l'apprentissage du solfège au Conservatoire situé rue Zarkoun et l'apprentissage du piano avec Madame Nemolovsky. Tant que j'ai disposé à domicile du piano droit de ma tante Denise, tout est allé sur les roulettes. Apogée de cette période, un jour que je répétais l'exécution d'une petite pièce de la Méthode Rose, *Les Plaintes d'une poupée*, Gilbert, arrivé sur ces entrefaites, s'est exclamé : « Mais c'est du César Franck ! ». Que d'emblée le compositeur et le morceau aient été reconnus était encourageant. Mais, patatras, au moment où les *Études* de Czerny me faisaient entrevoir à force de leurs exercices austères l'accès à des œuvres à possibilités moins novices, l'instrument a regagné son port d'attache, les progrès ont été des regrès et, pour tout arranger, le nerf de la guerre s'est fait rare. Quand j'entends aujourd'hui *L'Art de délier les doigts* joué par Jean-Frédéric Neuberger je me dis que là encore ce n'était pas plus mal ainsi. Les cours de danse de Debolska et Foutline ont suivi la même trajectoire. Les restrictions budgétaires ont eu raison des passe-pieds des *Fêtes d'Hébé*, et du passage brillant de la 6^e *Polonaise* sur lequel se faisait la sortie du cours. J'ai essayé pendant un temps de surmonter les ratages en tout cas musicaux grâce à un harmonica diatonique Hohner offert par un ami de mon père, le dentiste Emile

Nizard, qui m'emmenait parfois à La Goulette. C'était l'époque de l'harmoniciste Larry Adler. Comme je ne me débrouillais pas trop mal, j'ai pensé obtenir mieux avec un harmonica chromatique. Las, je n'ai jamais su utiliser ses deux octaves et demi.

Heureusement grâce à une certaine appétence dans la famille la musique a pu être présente de façon passive. Gilbert était doué. Il entendait un air, il revenait d'un concert, il se mettait au piano et le reproduisait d'oreille. Maman, qui n'en était pas dépourvue, détectait les approximations et, sans être sévère, trouvait qu'il jouait la facilité. Quoi qu'il en soit, les cousins ne rataient aucun concert au Théâtre municipal et Gilbert m'y amenait. Je n'ai pas tellement souvenir des solistes, quoique les noms de Raymond Trouard, Janine Micheau, Andrès Segovia, Jacques Thibaud soient toujours présents, mais plutôt des chefs. C'était l'époque de *La Grande Aurora* et de *Préludes à la gloire*, films exaltant la précocité musicale de Pierino Gamba et de Roberto Benzi. La scène finale, dans laquelle l'enfant Roberto Benzi dirigeait les *Préludes* de Liszt, était grâce à Liszt proprement grandiose. A Tunis deux chefs alternaient à la direction de l'orchestre : Louis Gava et Henri Milan. Je revois Henri Milan en pied, adossé à un platane de l'avenue Jules Ferry, écouter pensif la fanfare Duke of Connaught un 14 juillet. Je n'ai rien pu trouver qui le concerne dans la masse des compilations de Google et ranime mes souvenirs. Quant à Louis Gava ses fonctions de directeur du conservatoire de Tunis et de directeur musical du Théâtre municipal le sauvent de l'oubli. Finalement ce sont les remarques corrosives de mon cousin René les concernant qui les ont maintenus dans mon esprit. On ne savait pas toujours lequel assurerait la direction du concert du jour. René trouvait spirituel de les distinguer selon que l'un à la différence de l'autre enlevait ses lunettes à la fin d'une exécution donnant ainsi le signal des applaudissements. Le seul à échapper à ce genre de traits était le violoniste Devy Erlih. Sa fréquentation ajoutée à son talent faisait de ses interprétations quasiment une affaire de famille. Les

controverses se déplaçaient alors de l'interprète aux œuvres jouées. Lors d'une réunion peut-être d'anniversaire les deux pièces de Ravel, *Tzigane* et *Vocalise-étude en forme de habanera*, formèrent le fond d'une dispute entre mon cousin Guy et son ami Jean-Pierre Darmon. Je m'en souviens, car trouvant la Habanera plus plaisante, tout ce tapage m'était sans raison. J'avais tort.

Malmenant la chronologie je ne quitte pas le sujet sans avouer que le désir musical ne m'a jamais quittée. Périodiquement je lui trouvais des succédanés. Bien plus tard, loin de Tunis et de la Méditerranée, le veto parental a stoppé net la suite d'une audition chez un pianiste américain élève de Dinu Lipatti. Les menées désirantes d'un professeur ont stoppé tout aussi net, cette fois de mon chef, les leçons de guitare commencées dans une Académie située rue Descartes. De tous les essais disparates avortés que j'ai pu faire les plus délicieux ont été les sonates pour flûte à bec et clavier de Händel par la grâce d'une dame italienne, professeur de musique, séjournant dans le même hôtel et du piano droit logé dans le salon qui n'attendait qu'elle pour se réveiller. Les vacances ont pris fin. La dame épatante est repartie à Sienne. J'ai regagné Paris. Et, malgré quelques échanges épistolaires, nous ne nous sommes plus jamais retrouvées. Il reste, comme dans *Le petit bal perdu*, un peu mélancolique, le « *c'était bien, c'était bien* ».

Un peu mélancolique, mais sans plus. Rien qui ressemble aux personnages imaginaires ou réels de Thomas Bernhard devant les dispositions confondantes et du coup décourageantes de Glenn Gould¹ et qui vaudrait d'ailleurs pour beaucoup d'autres musiciens tout aussi invraisemblablement talentueux. Car au fond tout pouvait être partition, donc déchiffré, réfléchi et interprété.

Marx a été le troisième apport de mes cousins. Je l'attribue aux trois frères André le sentimental poète à ses heures, René l'idéologue et Gilbert l'italianiste tout ensemble, car je les vois encore dans l'appartement qu'ils avaient fini par

1 . Thomas Bernhard, *Le Naufragé* [Der Untergeher]. Paris, Gallimard, 1986.

occuper avenue de Madrid et j'entends encore leurs échanges aimantés par deux vocables, « Marx » et « le capital », qui les établissaient révérencieusement sur un Olympe. Mais la véritable responsable est en fait leur mère, ma tante Denise. Rien ne pourrait dépeindre mieux sa singularité que *la Magnani*. Elle n'en était pas ni une, ni la, réplique. Elle *était* Anna Magnani. Enfin la Magnani des rôles que la comédienne incarnait. Elle en avait tous les excès, la générosité sans borne et cette mobilité de l'âme qui la faisait passer dans le même instant du rire aux larmes et des larmes au rire à l'image des bourrasques traversant le printemps. Leur italianité et le tempérament qui va avec n'en étaient pas les seules causes. Elles partageaient la même faille. Ma tante ne pouvait égaler en beauté, du moins pour la galerie, le port altier de sa sœur. Elle rapportait, à propos de la façon dont se réalisaient anciennement les mariages, ces paroles de son père : « *J'ai deux filles : l'une belle et l'autre laide. Les cons qui les épouseront les épouseront pour leur belle gueule. Mais moi, un sou, je ne le leur donnerai pas* ». Ma tante, mon oncle Camille et leurs trois fils composaient une triade excentrique résumée un jour par cette exclamation rapportée du mari de ma tante Henriette, l'historien et orientaliste Robert Brunschvig : « *Quelle famille ! La mère est communiste. Et les enfants, aussi. Et le mari m'invite à déjeuner le jour de Kippour !* ». C'était là pointer ce qui représentait la quintessence Taieb, une indépendance tous azimuts. Ma mère, y reconnaissant mon père, et c'était ce qui lui avait plu, m'en faisait valoir le trait quand j'apprenais laborieusement la fable *Le loup et le chien*. Oui, ma tante Denise avait des convictions communistes au point même de déclarer avec une superlativité toute latine être « la première femme bolchevik de Tunis ». Elle aurait pu tout aussi bien dire « de Tunisie », car je ne vois vraiment pas quelle femme dans ce pays et en ce temps, aurait pu lui ravir cette palme. Son adhésion était sans sectarisme. Chaque anniversaire elle m'ouvrait les horizons de la littérature russe élargissant Tolstoï à Pouchkine, Gogol, Lermontov, Tourgueniev. Sa seconde passion littéraire était Stendhal. Pendant longtemps *Armance* est resté le seul ouvrage

dont elle ne m'ait pas pourvue. Elle a fini par le faire avec cette remarque mystérieuse : « *que ce n'était peut-être pas un livre de mon âge* ». Je l'ai lu et je n'ai vu que l'histoire d'un jeune homme dont les tourments me semblèrent aussi étranges que les souffrances du jeune Werther. J'ai aussi le souvenir d'avoir eu droit à *Mes prisons* de Silvio Pellico. Indépendamment du sort du poète arrêté pour conspiration et emprisonné à Milan, puis à Venise et en Moravie pendant dix ans et des circonstances qui le lui avaient valu, je me demande maintenant à la suite de l'article de Jean-Claude Vimont¹ comment ses convictions s'accommodaient d'accents et de vues qui auraient dû la révolter.

L'exubérance de ma tante Denise et la bonté discrète de mon oncle Camille se donnaient le mot pour théâtraliser mon obtention régulière du tableau d'honneur. Ils profitaient du déjeuner et de la timbale de macaronis, recette fétiche de ma tante que personne ne réussissait comme elle et après quoi, tout le monde vous le dira, l'obsession nourricière autochtone lui faisait proposer un « petit œuf » supplémentaire alors que les ingrédients l'appétit aidant laissaient les convives déjà morts. « Or donc », avant de passer à table, ma tante dissimulait sous l'assiette de mon oncle le bristol bleu ciel mensuel que je ramenaïs du lycée (acte I) ; au cours du repas en soulevant l'assiette mon oncle faisait mine de découvrir sa présence (acte II) ; après quoi venait son incrédulité feinte à la lecture du document, sorte de septième merveille (acte III). Je garde de ces épisodes l'affection qui les animait et la confusion, type Minnie sauvée par Mickey, dans laquelle elle me plongeait.

C'est de la relation à cette partie de la famille que je tiens une détermination qui m'a rattrapée à Paris, immédiatement en vertu du tropisme politique si particulier de la capitale, et ultérieurement avec les horizons ouverts par Michel Foucault d'un côté et Louis Althusser de l'autre dans le bouillonnement ambiant des années 68.

1 . « Silvio Pellico, Mes prisons : un “best-seller” de l'édification », *Criminocorpus*, Justice et détention politique, 25 juin 2012.

Décidément le tour d'esprit d'Amos Oz est une véritable mine. A la page 88 de son livre, il prétend dans un accès d'ironie qu'il aurait la matière de deux volumes avec tout ce dont son père et lui n'ont jamais parlé. Pour ma part c'est tout à fait différent. La matière est tout ce sur quoi dans les récits du mien je n'ai pas pensé lui en faire dire plus. Je pourrais d'ailleurs l'appliquer aussi aux récits de ma mère. A leur disparition la porte de leur mémoire est tombée. Le corollaire est le même : « *Mon père (nos parents) m'a (nous ont) laissé beaucoup de travail. Et j'ai (nous avons) encore du pain sur la planche* ».

Un autre objet du cours de ses pensées me frappe. Il a trait à un passage qu'il extrait d'un livre de Samuel-Joseph Agnon ¹. Le personnage du roman dit de la vie de sa mère : « *Ses jours, elle les avait passés recluse. De la maison, elle ne sortait pas* ». Pour Amos Oz l'expression répétée de cette claustration signale autre chose que la personne même de cette mère. « Derrière une façade harmonieuse et stable, écrit-il, se cache une réalité familiale et sociale dont l'équilibre est miné de l'intérieur ». Eh bien ! pour la réalité il a raison. La revoici tout entière incluse dans le souvenir paternel : « *En pratique ma mère ne sortait pas. Dans la situation elle avait trop à faire. Aussi, l'avoir rencontrée un jour à l'angle de la rue d'Espagne et de la rue Es-Sadikia m'a frappé d'étonnement. Cela reste dans mon souvenir comme si c'était la première fois que je la voyais en tenue de ville... Pour les courses, c'était Papa qui les faisait* ». La voici encore relatée par Elise à Annie dans *Les Filles de Mardochée* : « C'était maman qui nous racontait cela car nous ne sortions pas... Ma mère non plus ne sortait pas beaucoup, mais elle parlait avec ses amies... Ce n'étaient pas les femmes qui faisaient le marché, mais les hommes, les maris » ². A cette réalité je serais tentée, à tort ou à raison, d'ajouter la présence de son véhicule : le parler pléonastique dont le très courant « *il m'a donné cadeau* » faisait sourire ma mère.

1. Samuel-Joseph Agnon, *A la fleur de l'âge*, traduit de l'Hébreu par Laurent Schuman. Paris, Gallimard, 2014.

2. Annie Goldmann, *op.cit.* Paris, Denoël/Gonthier, 1979.

Aparté.

J'ai le chic pour les premières phrases de bouquins.

Comme j'ai la manie d'aller aux sources, je viens de recevoir *A la fleur de l'âge*. J'ouvre le livre et toc ! je tombe sur le début... Magnifique ! Il n'y avait pas à chercher. Il attendait Amos Oz comme le début du livre d'Amos Oz m'attendait. Je ne vais pas faire le catalogue des premières phrases qui m'ont séduites, même si dans le fond il n'y en a pas tellement. Je n'en reproduirai qu'une, celle qui ouvre *L'Ancêtre* de Juan José Saer : « *De ces rivages vides, il m'est surtout resté l'abondance de ciel* ». Voilà, tout est dit. Ce qui suit est superflu. Mais quand ça commence comme ça, la suite n'est pas mal non plus. Si je repense au livre de Saer, c'est que je l'avais passé à mon père. Et j'attendais, j'attendais, j'attendais sa réaction. Pendant des jours et des jours, nada. Et puis un matin il est arrivé avec ce seul adjectif, « formidable ! ». Et comme pour *Roman avec cocaïne* d'Aguéev l'extraordinaire que pouvait connaître notre communication n'avait pas besoin d'autre mot. Dans ces moments il me livrait des côtés inédits. En général il était plutôt puritain et conservateur et de mon côté je dois avouer que par moments sans être révolutionnaire ça m'énervait. La trouvaille d'Ariane Mnouchkine de faire courir sur place les comédiens transportant dans un escalier Molière mourant a été l'objet entre nous deux d'une engueulade de première. Je pourrais dire qu'au souvenir de sa mécompréhension la fureur m'étrangle encore. En revanche l'*Amarcord* de Fellini qui aurait du susciter son rejet a été la révélation d'une adhésion sans réserve. Il y avait à cela une raison. Les images, les dialogues du film rencontraient son propre passé, comme pour nous deux ensemble la trirème fantomatique du *Satyricon* a rejoint le lointain de nos humanités latines.



Quand j'y repense, dans un autre sens, l'allusion de ma tante Denise ne pouvait que m'échapper. A la maison la distinction des livres en fonction de l'âge n'existait pas. « Mes » livres ne faisaient pas un ensemble différent « des » livres dans lesquels je piochais à ma guise. Excepté ceux logés dans le coin salon de la salle à manger, ces ouvrages faisaient en général partie de collections bon marché, dont le classicisme n'empêchait pas les univers aussi intrigants que *Le Château des Carpathes* de Jules Verne. Le haut du pavé était tenu, en raison de leur reliure cartonnée, toilée, par des exemplaires de la collection Nelson rescapés de la rue d'Angleterre. En émergeaient les intrigues compliquées dans l'atmosphère ésotérique fumeuse du *Joseph Balsamo* ou courtisanes rocambolesques, quoique réelles, du *Collier de la Reine* d'Alexandre Dumas. Le « bas du pavé » était constitué par une série des « Meilleurs livres » disposée sur une étagère au-dessus du coffre d'angle dans le bureau de mon père. Les « Meilleurs livres », petits classiques aux titres hétéroclites, étaient édités par la maison *Arthème Fayard* et se présentaient à l'époque sous la forme de cahiers peu épais, de mauvais papier, avec une agrafe par le milieu pour tout brochage et pour toute couverture le papier des feuillets coloré de façon criarde. La diversité et la multiplicité des auteurs, — on pouvait s'y procurer Homère aussi bien que Eschyle, Pascal aussi bien que *Othon* et *Heraclius* de Corneille, Marivaux aussi bien que Musset... —, signalaient l'énorme effort de vulgarisation. Pour ma part, plus encline aux romans, je faisais mon miel des péripéties de *Bug-Jargal* et du terrifiant combat contre la pieuvre des *Travailleurs de la mer*.

Dans le salon, ce n'était pas grand-chose par le nombre et par le choix, et c'était en même temps tout autre chose. J'y lisais et relisais les *Contes philosophiques* de Voltaire, les épisodes terribles de la première guerre mondiale — les mutineries, les fusillés par erreur ou pour l'exemple — que relataient les numéros du *Crapouillot*, ou encore les récits autobiographiques de Henry de Monfreid, pour lequel ma mère avait comme ça le béguin. Mais surtout, surtout, dans la

vitrine centrale du buffet, il y avait la *Bible Segond* de ma grand-mère maternelle. C'était un livre massif dont la reliure en cuir usée, le papier robuste et la typographie rendaient tactile ce qu'avait pu être le passé. J'y recherchais le sens d'une recommandation qu'il me semble avoir trouvé bien après.

« *Lisez le livre de Tobie* » avait dit ma grand-mère Borettaz à mon père. Pour lui en recommander la lecture il fallait que d'un côté son catholicisme natif ait survécu à la proximité salutiste qu'elle tenait de son exode helvétique — le livre est absent des bibles protestantes. Mais de l'autre relier Taieb à Tobie n'était pas le fruit d'une exégèse biblique, mais celui de sa propre intelligence. Elle ne le devait qu'à elle.

C'était dans son petit appartement, à *La Tour de Peilz*, quand les brumes des chaleurs estivales approchent les confins du Léman aux horizons marins. Mais était-ce en 1937, avant le mariage de mes parents, ou, bien plus tôt, à l'orée bizertine de leur couple ? C'est ce que je ne pourrai plus demander, pas plus que la raison pour laquelle ma mère en avait gardé le souvenir et me l'avait raconté. Était-ce parce que la recommandation avait comme scellé la rencontre de deux mondes de la Bible, l'hébraïque et sa christianisation ; ou qu'en dépit de l'école du dimanche le sens lui en avait été barré par son rejet natif des articles de la foi ? Ou encore parce que, s'agissant de leur toute dernière rencontre, c'était une manière de la pérenniser, et, ou de revenir sur l'énigme ? Pourquoi le livre de Tobie et pourquoi mon père ? Pourquoi juste celui-là de livre, et pas un des autres, pour tout arranger apocryphe ou, au mieux, deutérocanonique ?

Dans la lumière verticale d'un jour de juin 2005, le rabbin a dit que *Simha* et *Roffé*, patronymes des disparus qui assemblaient l'assistance, voulaient dire en hébreu « joie » et « guérisseur ». Et à l'instant ces paroles m'ont reportée à 1993. J'ai pensé *taieb*, à *taieb*, le bien nommé, mort et mis en

terre sans tambour ni trompette ou, comme on dit, «dans la plus stricte intimité ». Nous étions, ombre d'un cortège, juste sa garde rapprochée, six en tout et pour tout, réunis à une semaine près pour ses quatre-vingt-sept ans comme pour rattraper l'effacement de tous ses anniversaires précédents. Tout était un peu irréel : les fossoyeurs à l'écart, facticement occupés ; dans le dénûment ambiant le maître de cérémonie en grand appareil, le même aperçu trois ans plus tard durant la diffusion des obsèques de François Mitterrand en Charente ; mon frère et sa famille, penchés en avant comme s'ils devaient lutter contre le souffle d'un blizzard absent ; maman assise dans la Renault, portière ouverte, semblant rechercher avec sa canne les trèfles à quatre feuilles qu'elle trouvait d'un coup d'œil dans l'herbe des prés pentus de *Champ-de-Ban* ; et moi qui différerais la mise en terre par une ultime mise en vie, en clergyman dérisoire façon Hollywood, un volume de *Morceaux choisis* de Victor Hugo en guise de bible. Après coup, ce bouquin à couverture de cuir bordeaux, vestige des larcins de mes cousins Cattan, a grossi les participants de plusieurs présents aussi inattendus qu'invisibles. Si l'on tient compte de l'étiquette collée, du cachet de bibliothèque, de l'adresse typographique, et d'une signature calligraphiée à l'ancienne, la *Librairie-Papeterie J. Danguin*, Fournisseur des Ecoles, 21, rue Al-Djazira à Tunis, les *Jeunesses Communistes de Tunisie du Cercle Guy Môquet*, la Librairie Charles Delagrave 15, rue Soufflot à Paris, l'*Imprimerie Paul Brodard* à Coulommiers et aussi une propriétaire inconnue au nom proustien, *Odette de Gentile*, se sont associés à l'hommage rendu par le poète à un homme qui, jusqu'à la fin de sa vie, était capable de réciter des pages entières de son œuvre. J'ai lu les premières strophes de *L'aurore s'allume*. J'avais préféré ce poème au *Djinns* qu'il affectionnait et dont l'essaim s'était sur moi abattu le soir de sa mort, rappel de son tourbillon déclamé jusqu'au silence de sa fin. J'ai un peu triché avec Victor Hugo. Au vers final, je

n'ai pas dit « Moi la vérité ». J'ai substitué « Lui l'honnêteté ». N'étaient le nombre des pieds ou la rime, j'aurais pu prononcer « Lui la bonté », ou mieux « Lui la vertu » au sens que le mot avait pour les Anciens. Oui, pour lui qui savait si bien le poids des mots, c'est « *Lui la uirtus* » que j'aurais dû proclamer à la face des présents.

Sim'ha et *rofe* signifient bien en hébreu « joie » et « guérisseur » et *taieb* en arabe « bon, bienfaisant ». J'ai regardé sur Internet, parce que j'aime les mots et leur histoire, et les histoires que leur histoire raconte. Je n'en fais pas savoir. Ni mystère, ni commerce. Je ne les retiens pas. C'est plutôt eux qui me prennent dans leurs rets étrangers, qui m'entraînent, m'attardent et me gardent captive dans leurs dédales. Au fond c'est une veine que la tour de Babel ait énervé Yahvé. Langues et hommes sur la terre n'auraient pas été divers. Et c'en est une plus grande que la passion égarant sa raison, Yahvé ait en partie raté pour les langues ce qu'il a complètement réussi pour les hommes. En secret les langues conservent des contacts, permettent des communications inespérées à ceux qui pénètrent leurs arcanes. Au *tayyib* arabe, à celui qui est bon, fait face l'hébreu *tôb*. Pas seulement celui de *mazel tov* (*mazzāl tōb*), mais celui de *tobhiyah*, *tobyyah* (*tōbīyāh*) du Βίβλος λόγων Τωβιτ, du livre des paroles de Tobit, ou תוביט רפא, si ce texte existait en hébreu.

Et voilà comment, pour moi et que je voudrais tellement que ma mère sache, que mes parents sachent, Tobie est devenu, sans égard pour les préséances, le palimpseste de Taieb. A l'instant de cette superposition d'écritures, mon patronyme, grâce au jeu des errances géographiques et aux confluences des racines sémitiques, a pris, en sous-main, et à Dieu et sa Providence près il est vrai, figure biblique. Mais en bout de course pas celle vers laquelle le titre du livre dans les bibles en français orientait mon ignorance.

Comme toujours avec la Bible, c'est un peu à dormir debout comme si

l'humanité avait à l'image des hommes ses propres rêves, que les interprètes rendent à travers les langues encore plus étranges sans atteindre la simplicité originelle que Jean Grosjean redonne à *La Genèse*¹ et qui laisse à la porte ce qui nous interroge ou nous dérange.

Dans la famille ce n'est pas à dormir debout, mais ce n'est pas simple pour autant. Je ne sais pas trop comment ma grand-mère entendait et écrivait le titre du livre, elle l'ital-i-e-n-n-e vivant dans un canton suisse protestant. N'y connaissant rien, j'ai acheté une bible et aux livres historiques j'ai simplement lu le titre *Tobie* et survolé le texte. J'ai quand même voulu voir une autre version. Dans la Bible du Roi Jacques le livre est dit d'emblée le livre des paroles de *Tobit*². Cette différence orthographique m'a intriguée. J'ai élargi la consultation aux *Septante*, puis à la *Vulgate*, allant jusqu'à la *Vetus latina* version européenne. Mais deux noms^{3 4} ou un même^{5 6}, reste que « dessous » il y a bien deux personnes : un père et son fils. Et dans la plupart des cas, depuis le second verset, c'est le père qui fait lui-même son histoire jusqu'à la fin du troisième chapitre⁷. L'histoire est ensuite en troisième personne. Alors, livre de Tobit ou de Tobie, ça n'a l'air de rien, mais ça change sensiblement la lecture. Selon Tobit ou Tobie, c'est le père ou le fils qui fait la une. Et même, nommer identiquement les deux personnes n'anéantit pas cette double lecture en confondant ses deux sujets. C'est au contraire rendre en quelque sorte possible le passage de l'un à l'autre ou le va-et-vient entre les deux.

1. *La Genèse* version de Jean Grosjean. Paris, Gallimard, 1987.

2. *1611 King James Version (KJV) Bible*, Apocrypha, Tobit, 1 : «The Booke of the wordes of Tobit... Furthermore when I was come to the age of a man, I married Anna of mine owne kinred, and of her I begate Tobias».

3. *La sainte Bible*, traduction de l'Ancien Testament d'après les Septante par Pierre Giguet. Paris, Librairie V^e Poussielgue et fils, 1865. tome 2.

4. *La Bible de Jerusalem*... Paris, Editions du Cerf, 1973.

5. *The Book of Tobit, a Chaldee text from a unique ms. in the Bodleian library with other rabbinical texts*, English translations and the Itala edited by Ad. Neubauer,... Oxford, Clarendon Press, 1878. p. lxvii.

6. *Biblia sacra vulgatae editionis Sixti 5. pont. max. iussu recognita atque edita*. Venetiis, apud Iuntas, 1625.

7. «Moi, Tobit, j'ai marché sur les chemins de vérité et dans les bonnes oeuvres tous les jours de ma vie.» *Op. cit.* [note 4] p. 702.

Considérer plutôt le père, quand l'attention avait été attirée par les tribulations extravagantes du fils, occasionne des rapprochements formels. Le plus drôle à mes yeux tient aux prénoms similaires qu'avaient les épouses paternelles, l'Anna que Tobit prit pour femme et l'Anna Pierina que mon père épousa. Au fil du récit, par imprégnation graduelle, en dépit d'avatars et de tourments dignes des mille et une nuits, la plus poignante est de reconnaître dans les recommandations adressées au fils les principes mêmes dont, hors la religion et ses pratiques, mon père nous instruisait dans l'exercice de sa vie.

Non, grand-mère Célestine Borettaz, née Jacquin, il n'était pas besoin, au seuil du foyer qu'il allait fonder, d'indiquer à mon père que son patronyme était synonyme d'homme de bien. Mon père n'était pas le fils. Il était avant. Il était Tobit.

La Bible ayant été perdue après le départ de Tunis, il me restait de ma grand-mère maternelle trois menus objets et deux vestiges de plus d'importance. En fait avec le petit canif en argent incrusté de nacre en forme de poisson je n'ai plus, pour une raison qui m'échappe, le crochet assorti qui servait à lacer les bottines d'antan. Mais heureusement j'ai toujours une bague modeste, archi-usée, qui tire sa singularité de la pierre noire piquetée de rouge enchâssée en son centre, dont ma mère s'est séparée à mon profit sur la fin. J'ai aussi le portrait photographique de ma grand-mère en uniforme salutiste dont le regard semble percer le temps et livre intacte la détermination qui faisait le fond de son caractère. J'ai enfin sa machine à coudre. Une séquence du film *Les Enfants du 209 rue Saint-Maur, Paris x^e* de Ruth Zylberman, rappelle opportunément la place centrale que cet outil avait dans les foyers, soit qu'on cousait pour « soi », soit qu'on cousait pour les autres. Celle qui de main en main est maintenant chez moi est une machine Singer. Son numéro de série gravé dans le métal est F 20706 64. Ce

numéro l'établit comme faisant partie des 175000 unités fabriquées de janvier à juin 1912 dans l'usine de la *Singer Manufacturing Company* à Clydebank en Ecosse. Même si l'arrivée de ma grand-mère en terre helvétique coïncide avec l'année de fabrication de la machine, on ne peut s'empresser d'y associer son acquisition. A la date du 10 février 1912, soit cette année-là, les registres du Bureau veveysan des étrangers consignent qu'elle remplissait un emploi d'ouvrière lithographe au sein de la Société Klausfelder¹.

Comment, bien après, de ma grand-mère à ma mère, et depuis quand, sa machine a-t-elle pu se retrouver à Tunis ? C'est ce que je ne sais plus, sauf qu'il me semble avoir toujours vu ma mère s'en servir. Qu'avec son poids de fonte augmenté du poids de la table à pédale elle ait pu voyager d'une contrée aussi lointaine que la Suisse, franchir des montagnes, suivre des vallées et traverser la Méditerranée la met pour moi au rang des éléphants d'Hannibal ou des canons du Premier Consul. D'un autre côté les deux sphinx trônant dans l'ensemble de ses ornements dorés sur fond noir peuvent faire hésiter l'épopée en faveur de la campagne d'Égypte. Je garde les trois idées, car elles me plaisent toutes. Par la suite, une fois à Paris, la vie au jour le jour, dépendant de la couture à domicile au profit des établissements de confection de la rue Réaumur, l'a délestée de sa pédale pour un moteur électrique. Pour poursuivre l'histoire, et je l'espère non la clore, le moteur a été installé par la *Maison Maurice*, dite fondée en 1916 / Machines à coudre / 30, rue de Cambonne, 30 / SEGUR 48.30 - PARIS XV^e. Hasard des combinaisons de chiffres, c'est presque notre numéro de téléphone, SEGUR 54.38.

Alors voilà, j'écris ici ce que je souhaiterais dire à mes petits neveux au sujet de cette machine : « *Débrouillez-vous, mais ne vous en débarrassez jamais. Son histoire est aussi celle des personnes dont vous descendez. Elle représente la liberté de votre arrière-arrière-grand-mère. Après elle, avec sa fille, votre arrière-grand-mère, elle a*

1 . Imprimerie et Lithographie Klausfelder à Vevey, connue notamment comme editrice du *Véritable Messager* boiteux de Berne et de Vevey de 1879 à 1974.

continué cet office, habillé et fait vivre une famille. Et, si maintenant après avoir tant travaillé elle est en grande partie au repos, elle marche encore et son cliquetis a le son argentin des métaux pleins dont on faisait les objets auparavant. Je l'ai enregistré de peur qu'il ne se perde, de peur que ne se taise le bruit de ses travaux, - allez ! parfois un peu d'emphase ne fait de mal à personne - de peur que ne se taise la voix des muets de l'histoire, de ceux dont l'histoire est faite et qu'indifférente elle ne retient pas. »

Au-delà des plus proches, finalement mes cousins n'étaient pas si « ribambelle » que cela. L'idée de cette abondance tirait sa source de la fratrie que formaient nos parents et sa prégnance de la force du lien qui les unissait. Pour ceux qui l'ont vécu directement ou par transmission, ni le temps ni la dispersion n'ont jamais pu l'effacer.

Guy et Annie, mes autres cousins germains, appartenaient par la chronologie des naissances parentales, par les alliances et aussi les affinités aux familles Smaja et Zerah, comme André, René et Gilbert appartenaient aux familles Cattan, Valensi, Rosa et Sebag, alors que Lola et Yvan participaient des familles Sala, Baranes. En ce qui nous concernait, mes frères et moi, nous n'appartenions qu'aux Taieb. J'ai bien entendu mon père parler de ses tantes, Clara et Haydée, des cousins René, Henry, Loulou avec lesquels il jouait dans son enfance, mais toute cette parenté et toutes ses amitiés, y compris celles de sa vie de jeune avocat à Bizerte, sont restées des noms qui avec quelques expressions locales constituent l'essentiel de ma mémoire tunisoise. Quant à la famille maternelle elle n'existait qu'à travers les récits de ma mère et ne prit réalité dans mes deux oncles maternels qu'à l'occasion d'un passage en France et d'un court séjour estival à Issogne dans la Vallée d'Aoste où l'un était *muratore* alors que l'autre était, ce qui revient au même, *maçon* à Lyon.

Seule la maladie de Francis, en me valant d'être confiée quelque temps aux

parents d'Annie et de Guy, mon oncle Maurice et ma tante Hylda, m'a fait brièvement entrer dans le quotidien de ces cousins. C'était à Mateur où mon oncle Maurice avait sa pharmacie et un laboratoire. Il y avait donné naissance à des spécialités, nous dirions maintenant « en vente libre » : l'antalgique *Migrex* ou le reconstituant *Biotonyl*. C'était l'époque de l'huile de foie de morue, du stérogyl 15, venus renforcer les effets fortifiants du lait de poule et les apports de la viande de cheval. Le *Biotonyl* était embouteillé dans de petits flacons de verre grenu brun et, du fait de sa recette, avait la saveur du Curaçao. L'étonnant est que certaines bribes de ce passage à Mateur me soient restées : le goût des boules de gomme qui n'ont pas pu à la tombée du premier jour me consoler de la séparation et surmonter le dépaysement, le nom fantasque, *Mironficusronron*, dont Guy affublait le chat siamois domestique, et surtout le bassin où les enfants alentour munis de gaules se livraient à des tapages aquatiques. Et voici que maintenant, en en l'écrivant, aux grenadiers de ce jardin mnésique se relie pour moi, comme deux bornes de mon existence, le grenadier de fer forgé par lequel la fontaine du château d'Issogne¹ maintient, inlassablement depuis des siècles, au même niveau l'eau de son bassin octogonal.

Bien après, à Tunis, il arrivait qu'on m'invitât à déjeuner rue de Besançon. Mais j'étais gamine quand Annie était jeune fille et Guy de quatre ans plus grand. Il ne pouvait y avoir les échanges que le très jeune âge avait pu permettre et que l'écoulement du temps favorisa par la suite. Ces fois-là, avant le repas, invariablement je louchais, posée sur une table basse, sur une bonbonnière Lalique qui était censée contenir des dattes farcies ou, plus « exotique » au pays des figues de Barbarie et des jujubes, des marrons glacés, mais qui tout aussi invariablement avait été vidée précédemment par des convives.

Pour la participation d'Annie à un bal, papa, sollicité quand, comment et pourquoi, a eu l'idée de peindre des vagues sur le bas de la jupe qu'elle comptait

1. La *fontana del melograno* est incluse dans ce qui devait être un court jardin de style Renaissance italienne.

porter. Froncée à la taille la jupe s'évasait en plis amples. Et à l'époque du *swing*, on pouvait imaginer l'effet qu'allaient lui imprimer les tourbillonnements de la cavalière. C'est resté dans les annales, pour Annie en raison du tabac qu'ajoutée à son charme propre la trouvaille a fait, et pour Papa, parce que ça l'a posé. Je n'ai eu qu'une fois l'occasion de participer aux sorties de filles de ma cousine. Je pense que c'est à l'instigation de ses parents, parce qu'ils sont venus me rechercher en auto vers le milieu de l'après-midi. Nous sommes parties en train pour un pique-nique à *Hammam Lif*. La plage était immense et nous y étions seules avec une sorte de cahute sans usage plantée là. Les bancs de sable permettaient à intervalles d'avoir pied et l'on pouvait ainsi aller assez loin dans une mer aussi limpide qu'elle l'était à *Amilcar*. J'ai retrouvé la vision que le paysage m'a laissée dans les tableaux qu'Albert Marquet a peints de *La Goulette*. La différence est qu'à La Goulette le *Bou Kornine* et son aspect caractéristique formaient l'horizon du golfe alors qu'à Hammam Lif le volcan éteint adossait le village.

La peinture a une place majeure dans la saga familiale. Comme l'a raconté mon père l'incarnation fondatrice en a été Eugène, né en 1893 et mort en 1916. Il est difficile de démêler si c'est à Eugène ou aux revers de fortune, ou aux deux, que les Taieb passaient pour avoir un tempérament artiste. Cette qualité convenait à mon père en même temps que l'offusquait son ambivalence dans l'esprit de ceux qui la claironnaient. En sous-main c'était une façon de réserver le *nec plus ultra* à l'intellect et donc de les en priver. Nonobstant, chacun dans la famille y est allé de cette prédisposition, l'une se prenant à la poésie par homonymie avec Lucie Delarue-Mardrus, l'autre à toutes les formes des beaux-arts par le report de tableaux, l'autre enfin à la fréquentation des peintres de l'Ecole de Tunis, dont Jules Lellouche et Moses Lévy étaient les représentants les plus en vue. Mais la personne dans notre génération, qui pouvait sans conteste prétendre aux aptitudes d'Eugène, était notre cousine Jacqueline. Malheureusement, les troubles de caractère dont elle a assez vite souffert, ont démoli sa vie et confi-

né la reconnaissance de ses dispositions. Là encore la différence d'âge a contrarié les relations, malgré le fait que pendant tout un temps j'allais déjeuner chez ses parents au bout de l'avenue Jules Ferry, ce qui était une façon pour eux d'aider les miens. D'Eugène, le bien né mythique, nous avions, à la maison, quatre de ses compositions bien réelles de facture classique : un autoportrait altier aux tons lointains où, sans le feutre qui le coiffait, on aurait pu penser à l'*Eugène Delacroix au gilet vert*, le portrait de mon grand-père dont le plus ressemblant des fils était l'oncle Edmond, enfin, huile sur carton, une petite ébauche sans prétention d'un bosquet du Belvédère et «le Sénégalais», c'est-à-dire une sanguine représentant un tiraillleur en faction. Comme la Bible et le reste laissé dans les entrepôts de la SNCF en attendant d'avoir un logement suffisant, le portrait d'Eugène et celui de mon grand-père ont été vendus, conséquence d'un avertissement que nous n'avons pas reçu. Nous n'avons jamais perdu l'espoir de les apercevoir miraculeusement un jour dans la devanture d'un des multiples antiquaires à proximité à la fois de notre domicile et de l'Hôtel Drouot. C'était idiot car il y avait peu de chances qu'atterrissent juste là, où et quand nous passions, ces vestiges du passé de nos vies. L'espoir m'habite toujours. Les bric-à-brac des petits antiquaires subsistants au hasard des rues parisiennes le raniment comme le chant des sirènes. L'esquisse du Belvédère a disparu dans le dernier déménagement de mes parents avec la boîte chevalet de papa, ses pinceaux et ses couleurs. J'ai toujours «le Sénégalais» et deux dessins représentant mon père enfant, étonnamment rescapés de tous ces bouleversements.

La marque distinctive imprimée par Eugène a persisté parmi les descendants, désir timide de prolonger une flamme écourtée. Les évolutions et les aptitudes l'ont fait se déplacer. L'écriture a supplanté les arts plastiques. Sans brio.

Qu'Amos Oz puisse remonter au grand-père de son grand-père et même, si je comprends bien, à l'arrière-arrière-grand-père de son grand-père, me laisse baba. Cette capacité régressive jusqu'à l'auteur de plusieurs « traités d'éthique »,

depuis le petit-fils riche négociant (le grand-père de son grand-père) en passant par le fils occupé à méditer la Torah, serait même un peu insultante. Car l'unique personne à laquelle s'arrime notre patronyme est le père de nos pères. Tout au plus il me semble qu'on se référait vaguement à un lointain exode de Hollande, lui-même suite d'un exode portugais encore plus lointain, ce qui assimilerait si c'était vrai, le trajet familial à celui de Spinoza. Tout au plus pouvait-on considérer un point d'arrivée supplémentaire dans le portrait altier d'un homme enturbanné à l'habillement local. Présent chez un oncle ce tableau pouvait figurer un aïeul ou n'importe qui d'autre, juif ou musulman. Pour épaissir le mystère il y avait l'anecdote d'une grand-mère sortie par mégarde que mon père avait été chargé, enfant, de rattraper à toute vitesse. Sur l'instant du récit je n'ai pensé qu'à la scène d'un petit garçon démarrant en trombe, dévalant l'escalier et courant affolé rattraper la vieille dame marchant vers sa mémoire. Comment la hélait-il ? Pas « Mamie » comme ici. Mais « Nonna » ? « Mémé » ?

Cette histoire me revient parce que je me demande : au fond, qui était cette grand-mère ? Si elle était du côté Smadja, comment aurait-elle pu séjourner chez sa fille dans un appartement que le nombre des enfants rendait exigu et où l'on tirait le diable par la queue ? Cela ne pouvait pas non plus être du côté Taieb, puisque d'après mon père le sien avait perdu ses parents à l'âge de quatorze ans¹. Ainsi, à l'âge même où David Ricardo commençait son apprentissage à la Bourse de Londres², mon grand-père s'était retrouvé, avec un frère plus jeune, en charge de quatre sœurs qu'il fallait doter pour qu'elles « trouvent un mari »³. Cette circonstance lestait d'une réalité personnelle la trame malheureuse de multiples romans du XIX^e siècle et signait du même coup une incapacité quasi radicale de remonter dans la chronologie. Même une démarche au-

1. Personne évidemment ne sait si c'est en même temps ou en décalé. Dans le premier cas peut-être ont-ils succombé à l'épidémie de fièvre typhoïde qui sévissait dans la Régence en 1881. « Sur les vingt mille hommes du corps expéditionnaire français ayant passé en Tunisie, quatre mille deux cents en ont été atteints avec un taux de létalité avoisinant les vingt-cinq pour cent ». Benoit Gaumer, « Regard d'observateurs médicaux sur l'état sanitaire de la Tunisie sous le Protectorat français (1881-1956) ». *Canadian Bulletin of Medical History*, Vol. 22, No. 1, Spring 2005, p. 91.

2. *The Annual Biography and Obituary* (etc.), vol. 8. London, Longman, Hurst, Rees, 1824, p. 366-377.

3. A cette époque le mariage n'allait pas sans dot de l'épousée. A l'exception de l'une d'entre elles, là encore personne n'a pu dire ce qu'elles sont devenues. Il en est de même du frère pour d'autres raisons.

près des Archives du Ministère des Affaires Etrangères s'est soldée par un échec, les archives diplomatiques conservant peu d'actes d'état civil consulaires dressés avant l'instauration du Protectorat en Tunisie. La généalogie paternelle s'en trouvait simplifiée. Elle se réduisait à sa propre famille documentée par le décret très officiel du 29 mai 1925 où, entre PARLADE (Joseph-François), électricien, né à Barcelone et PRIGODSKY (Nicolas), géomètre, né à Belopolie (Russie), étaient déclarés naturalisés français Jacques TAIEB, commissionnaire en grains, né à Tunis le 10 février 1867, et par contre-coup les enfants mineurs et majeurs dénommés¹. Parallèlement restait aussi le raccourci de ma tante Denise selon lequel c'était « une famille très populaire ». Devait-on entendre nécessairement le « très populaire » au seul sens immédiat de « très modeste », de « pauvre » ? Y contenait-il en sourdine la condescendance avec laquelle les juifs venus d'Italie, les *Grana*, considéraient les juifs « autochtones », les *Twânsa* ? Ou l'expression manifestait-elle aussi quelque chose de l'appartenance paradoxale de ces Taieb-là au gotha des familles judéo-tunisoises, dont la presse porte quelques traces en tant qu'alliés dans les faire-part² ou « en personne » dans des avis isolés par-ci par-là³ ?

1. *Journal Officiel du 8 juin 1925*, p. 5333-5336.

« Art. 1er. — Sont naturalisés Français par application de la loi du 20 décembre 1923 : ...

TAIEB (Jacques), commissionnaire en grains, né le 10 février 1867 à Tunis, y demeurant, ayant trois enfants mineurs : 1° Fernand-Jonas, né le 16 mars 1906 à Tunis ; 2° Rachel-Lucie, née le 14 octobre 1907 à Tunis ; 3° Joseph-Edmond, né le 7 août 1913 à Tunis.

TAIEB (Beya-Henriette), née le 16 avril 1903 à Tunis, y demeurant.

TAIEB (Elie-Maurice), étudiant en pharmacie, né le 19 mars 1901 à Tunis, y demeurant.

TAIEB (Abraham-Camille), courtier en vins, né le 18 octobre 1899 à Tunis, y demeurant.

TAIEB (Alfred-Nissim), courtier en céréales, décoré de la croix de guerre et de la médaille militaire, né le 5 juillet 1897 à Tunis, y demeurant.

L'acte ne mentionne ni Eugène décédé ni Marcel médecin de colonisation.

2. 27 avril 1902 : Décès de Samuel Smadja, 70 ans. De la part de M^{me} veuve Rachel Smadja ; M. M^{me} A. Smadja ... ; M^{me} M. Smadja... ; M. Isaac Smadja interprète judiciaire au Kef ; M. Joseph Smadja ; M. M^{me} Jacques Taieb ... ; M. Salomon Smadja ... ; M. Elie Smadja... ; M^{me} veuve Fellous... ; les familles Dana, Fellous, *Taieb*, Afriat et Calo.

25 avril 1917 : Décès à Paris, le 23 avril, de Georges Abraham Smadja, 18 ans. De la part M. M^{me} Moïse Smadja, ses parents et de ses frères et soeurs Idette, Henry médecin auxiliaire sur le front, Raymond, René, Yvonne, Lucien et Charles Smadja - M. Abraham Smadja - M. M^{me} Jacques Taieb - M^{me} M. I. Smadja, interprète judiciaire au Kef - M. Joseph Smadja - M. M^{me} Salomon Afriat, de Tanger. in *Présence juive en Tunisie à travers La Dépêche Tunisienne 1889 - 1950* Par Liliane Nedjar. Paris, Cercle de Généalogie Juive, 2023.

3. Il n'y a pas d'annonce autre que celle de la naissance d'Elie Maurice Taieb, Tunisien dans *La Dépêche Tunisienne* (23 mars 1901). *Ibid.*

A considérer les adresses mentionnées par mon père — rue Saint-Charles, rue de Marseille et rue d'Angleterre (que j'ai connue) —, toutes étaient situées au coeur de la « ville française » et n'avaient plus rien à voir avec le quartier juif proprement dit, la *Hara* enclavée dans la ville « arabe », ni même avec, limitrophe, l'ancien quartier *franc* ou chrétien. Cette topographie n'est pas insignifiante. Elle correspond au résultat d'une translation progressive des éléments aisés de la population juive, d'abord du ghetto aux anciens faubourgs de la ville, puis de ceux-ci aux zones urbaines nouvellement créées, qui en sont devenues le centre. Les adresses de la famille marquent alors son être hétéroclite, à la fois détachée de la *gens populaire* du ghetto et assimilée à la *gens aisée* de Tunis, coloniale et pa seulement, sans en avoir tout à fait les quartiers.

Quoi qu'il en soit, il est évident que le « passé » de ces Taieb-là, car c'est un patronyme courant, n'a évidemment rien à voir non plus avec celui de la société d'Odessa, ses cénacles et ses assauts judéo-érudits dont parle Amos Oz. Et même si, au contraire de son athéisme impénitent, il avait eu un quelconque lien, en remontant par l'intermédiaire de *Haïm Taieb* et d'*Abraham Taieb*, avec *Baba Sidi*, soit *Abraham Taieb l'ancien*, le rabbin de l'accord réglementant les rapports entre les communautés Twansa et Grana conclu en 1741 avec *Itshaq Lumbroso*, ou un quelconque lien avec le prolifique auteur *Isaac Taieb*, cela n'aurait rien eu à voir non plus. Les façons et les dispositions d'esprit sur ces rives de la Méditerranée ne sont pas les mêmes que sur les rives de la Mer Noire. Et il n'est pas forcément besoin d'être aussi averti que David Cazès pour pressentir que « les discussions sur les pointes d'aiguille... n'entr[ent] pas dans les conceptions des israélites de Tunisie », que « c'[est] l'idée surtout qui [est] discutée » et que « sauf de très rares exceptions, le juif tunisien n'écrit pas en vue de la publication. Pour lui, écrire est un devoir, presque égal à celui de lire et d'étudier »¹.

De ma grand-mère paternelle je pourrais dire que comme mon grand-père et même en l'ayant connue nous n'en savons pas tellement plus qu'elle était née Smadja

1. *Notes bibliographiques sur la littérature juive-tunisienne*. Tunis, Imprimerie internationale, 1893. p. 13 et 15.

et qu'elle avait des frères. A ce jour aucune trace de sa date et de son lieu naissance, ni de son mariage, ni même de son décès, ou de vestige de sépulture, sauf, sauf... minuscule témoignage, une indication dans un registre du Consulat de France à Tunis relatif aux passeports¹. Les observations associées à l'acte concernant Rachel bent Braham DANA notent : « 35 ans, épouse du sieur Samuel Smadja naturalisé français allant à Bône rejoindre son mari avec ses 5 enfants Braham 11 ans, Moïse 6 ans, Teïta 4 ans, Isaac 3 ans et Youssef en bas âge ». Derrière Teïta, qui est un diminutif, se tient Esther, épouse d'Assuérus, dont le rang de Reine prend en arabe la dénomination, puis de prénom, de Sultane. Et voilà comment un libellé administratif finit par laisser deviner, dans la petite Teïta, la Sultane Smadja, qui deviendra épouse Jacques Taïeb.

D'une certaine manière ce quasi-vide public réfléchit une destinée de retrait qu'aggrava le fil des années. Menue, vêtue d'une robe sans autre apprêt qu'un petit col de dentelle, elle semblait habiter fantomatiquement comme le chat Coquinos un appartement devenu trop grand par les départs successifs de ses neuf enfants, même s'ils n'étaient pas loin, et l'assoupissement éternisé de son époux une nuit de 1938. De temps à autre, voyant dans l'un de ses petits enfants l'un de ses fils, elle disait : « Je le connais celui-là ». Les derniers temps Papa allait passer la nuit chez elle et y retournait au déjeuner. Un midi en 1947 il l'a retrouvée sans vie.

Par comparaison, ses frères, Abraham, Moïse, Isaac, dont la profession et les alliances avaient assuré la notoriété, ont conservé une existence posthume. Plus encore, sépultures² et lois de l'Empire^{3 4} ont accordé aux parents une postérité qui ne subsiste

1. Passeports 1804-1876, Registre : 712 PO /01/874 - date passeport : 01/12/1873 - n° acte : 1678.

2. Au Cimetière juif du Borgel à Tunis où leurs tombes subsistent il est inscrit que Samuel Smadja est né le 7 février 1832 et décédé le 26 avril 1902, tandis que Rachel Dana son épouse est morte en 1913 à l'âge de 76 ans.

3. N°25.195. — Décret impérial (contresigné par le garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes) qui admet à jouir des droits de citoyen français, en conformité des articles 1er (S 3), 4 et 5 du sénatus-consulte du 14 juillet 1865 (Paris, 11 janvier 1868) : ... 14° Le sieur Smadja (Samuel), indigène israélite, teinturier, né à Alger en 1834 demeurant à Bône. in *Bulletin des lois de l'Empire français. X^e série, Règne de Napoléon III, Empereur des Français. premier semestre de 1869, contenant les décrets et arrêtés d'intérêt local ou particulier depuis le 1^{er} janvier 1869 jusqu'au 30 juin inclusivement*. Partie supplémentaire. Tome XXXIII. n°8 1465 à 1507. Paris, Imprimerie Impériale, 1869. p. 132

4. N° 75. — Décret du 11 Janvier 1868. ... 20. Smadja (Samuel), indigène israélite, présumé né en 1835 à Alger, teinturier à Bône (province de Constantine). in *Bulletin officiel du Gouvernement Général de l'Algérie (première partie). neuvième année, 1869*. Alger, Imprimerie typographique et lithographique Bouyer 1870. p. 217

pour la fille qu'en tant que veuve et à condition de la repérer ¹. On aurait pu penser que le mariage de Sultane Smadja avec Jacques Taieb allait concrétiser la reconnaissance de l'être sur l'avoir et conférer à la femme une place moins repliée. C'était sans compter avec les revers de fortune et la résistance des coutumes.

Au fond, pourquoi le regretter, le monde d'hier, le monde dans lequel on a vécu, devient, au fil de celui dans lequel on vit, un monde en plus. Le hasard de leurs conjonctions, lieux, objets, dates, lectures, réveille des moments engloutis ou dessine des relations inconçues.

L'historien S. D. Goitein observe dans son ouvrage, *Studies in Islamic History and Institutions*, que la Bible dans le livre de Jonas ² se fait l'écho de l'expédient coûteux du délestage auquel les marins au Moyen Age avaient recours lorsque leur navire affrontait une violente tempête. Eh bien ! parce que mon père tenait du prophète son prénom biblique, j'ai voulu avoir une idée précise des versets que S.D. Goitein relie aux réalités qu'il restitue. Et j'ai lu :

« 04 Mais le Seigneur lança sur la mer un vent violent, et il s'éleva une grande tempête, au point que le navire menaçait de se briser.

« 05 Les matelots prirent peur ; ils crièrent chacun vers son dieu et, pour s'alléger, lancèrent la cargaison à la mer. Or, Jonas était descendu dans la cale du navire, il s'était couché et dormait d'un sommeil mystérieux. »

Du délestage de la cargaison au délestage de Jonas, la suite du récit dissout la mémoire de l'historien dans la mienne. Il semble qu'en recevant le nom du prophète mon père ait hérité de sa place inconmode. Avons-nous assez ri entre nous d'un prénom d'un autre âge, d'un épisode extravagant et d'interprétations véristes qui l'étaient encore plus ! Jonas aurait été recueilli en mer par un bateau

1 . 16 mars 1940 : Décès de Joseph Smadja, interprète-expert. De la part de Mme Vve Jacques Taieb. in *Présence juive en Tunisie à travers La Dépêche Tunisienne 1889 - 1950* Par Liliane Nedjar. Paris, Cercle de Généalogie Juive, 2023.

2 . *A Mediterranean Society*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, vol. I, 1967. p. 323.

appelé « le gros poisson », ou alors il aurait passé trois nuits dans une auberge « à l'enseigne de la baleine », voire dans un établissement de bains appelé « la baleine » ! Dans la même veine, mais plus poétique, était l'idée selon laquelle toute l'histoire aurait été rêvée durant le mystérieux sommeil où Jonas tomba en pleine tempête.

Je risque à mon tour l'hypothèse que le rang de naissance aurait influé sur le choix du prénom. Mon père était le septième de neuf enfants et était né entre deux sœurs, Henriette et Lucie, quoique pour Lucie les choses ne fussent pas très claires. Aussi, même loin des tracasseries d'un Eternel omnipotent, les traditions le vouaient-elles à toujours « passer après » et la serviabilité était son tempérament. Dans une situation où il n'appartenait ni aux aînés, ni aux derniers, je pense qu'il tirait fierté d'être celui par lequel toute chose se résolvait. Mais Jonas, qui signifie, en hébreu comme en arabe, « colombe », désigne identiquement « pigeon » et j'ai vu aussi qu'à la longue, quand les accidents de la vie finissent par entamer le caractère, l'inconsidération de tous les effacements auxquels il s'était prêté teintait d'une légère amertume la satisfaction qu'il en avait auparavant retirée. Il avait été sans aucune malveillance, et même pourrait-on dire dans la bienveillance de tous, le sacrifié de la famille.

Dans ces conditions les tribulations du Jonas de la Bible n'ont fait que valoir ma sympathie au personnage et considérer les épreuves, sanctions, leçons et justifications dont le Seigneur l'abreuve comme un ramas au sens propre imbuvable.

Cette palpitation du passé dans le présent est là. Elle a pour moi l'avantage de placer les affres des peuples heureux d'aujourd'hui dans le cadre plus large que donne l'allongement de la vie. A l'heure où les restrictions en tout genre, pandémiques, économiques, font claironner la liberté¹, revient, non pas ce

1 . La première de la tragédie lyrique a eu lieu le 11 janvier 1675, soit 6 jours après la bataille qui se conclut par une victoire française..

que furent l'occupation et la libération à Tunis, mais ce qu'enfant j'en ai vécu. Et même si ce n'a été en l'espèce que bien moins que le moins du pire, c'était, suivant l'expression familière, « *quand même autre chose* ». Parallèlement je me demande ce qu'on pouvait avoir en tête à cet égard au XVII^e siècle. Par exemple, dans le *Thésée* de Quinault Lully, de quelle liberté s'agissait-il ? « des jeux et des amours » apanage de la paix (Prologue) ? ou de celle plus existentielle qui impose le « vaincre ou mourir » des combattants exposés aux fureurs de la bataille de Turckheim sous-jacente à l'acte I ?

Pendant longtemps les dates m'ont été vagues. Le fait de la guerre se détachait seul, indubitable, du flou temporel passé.

Si les bombardements y dominent, c'est qu'ils rappelaient quotidiennement les rigueurs de la guerre et le hasard avec lequel d'en bas ils étaient subis. Presque deux fois par jour les alertes retentissaient. Le jour, la nuit. Au début, nous descendions au rez-de-chaussée, dans le passage qui reliait le côté rue de Hollande de l'immeuble au côté rue de Lorraine. Dans ce supposé abri, des bancs encadrant l'entrée de la loge du concierge avaient été installés. Je garde le souvenir d'avoir demandé une fois qu'on se taise. Lubie d'enfant ou souci d'un repère, je voulais entendre le bourdonnement des avions.

Par la suite papa a décidé que nous n'allions pas à chaque alerte faire le va-et-vient et sacrifier aux salamalecs d'usage entre voisins et aux lamentations qui les accompagnaient. Aussi, le soir, nous nous couchions tout habillés. Dans le lit mes parents me plaçaient entre eux avec une mallette en cuir cylindrique, façon médicale des années 20, dans laquelle ma mère serrait l'essentiel, c'est-à-dire le livret de famille, les actes d'état civil et quelques menus objets qui complétaient notre histoire. C'était là le seul viatique. Généralement, malgré le couvre-feu et quand il n'y avait pas de coupure d'électricité, papa lisait, comme si rien alentour ne se passait, à la lumière d'une lampe de chevet recouverte d'une serviette qu'il plaçait dans la niche de la table de nuit de son côté. Mais si les vagues aériennes

qui se succédaient et les tirs traçants de la DCA laissaient penser que les choses pouvaient se voir du côté de l'avenue de Carthage, il allait se poster dans la salle à manger pour les observer à travers les jours des persiennes. Un après-midi, en visite chez les Antoine, mon père et son ami, montés sur la terrasse, ont assisté de la colline de Montfleury au bombardement du port de Tunis. Je n'étais évidemment pas avec eux, mais leurs exclamations qu'on entendait me restent comme s'il s'agissait d'un feu d'artifice, bien que les incendies et les colonnes de fumée nous eussent fait craindre de ne trouver au retour que des décombres.

Quand, de jour, les sirènes annonçaient l'arrivée des bombardiers « Forteresse volante », maman allait se tenir dans un coin du couloir, à gauche de la porte d'entrée en sortant. Je pense que le fait d'être proche d'une issue la rassurait. Peut-être aussi l'histoire de cet habitant retrouvé sain et sauf en étage dans l'angle de deux murs resté seul intact parmi les ruines lui dictait-elle ce choix. En fait son refuge était hasardeux. Placé juste en dessous du compteur à gaz, il n'était pas sûr que les secousses provoquées par le pilonnage ne finissent par le faire chuter et dans sa chute l'assommer. Je la vois encore dans la pénombre du recoin silhouette vêtue d'un manteau marron foncé, qu'elle avait taillé dans une couverture et que je vois dans les quelques photos prises à la Libération.

Deux bombardements ont été marquants, parce que l'un a atteint collatéralement le petit lycée de jeunes filles, et l'autre a au contraire frappé précisément sa cible.

J'ai échappé au premier, car le bruit a couru qu'il y avait eu des victimes parmi les enfants. C'était à midi. Je venais de terminer la classe, non pas au lycée où je n'allais pas, mais au domicile de Madame Chauvineau¹, et d'arriver chez la

1 . On trouve tout sur Google comme à la Samaritaine d'antan. Il existe un texte *Mémoire d'une chechia* daté du 27 août 2020 qui évoque cette institutrice : « Et je me souviens du petit lit bleu à barreaux, de la couleur du ciel de Tunisie, dans le coin de la chambre de mes parents, peint de Pierrots blancs à boutons noirs, coincé entre l'armoire à glace et le mur, je ne devais pas être bien vieille, je ne savais pas encore lire, et j'ai su lire à cinq ans, et j'avais la varicelle. Et la congestion pulmonaire au Noël 1947, j'étais en première année d'école primaire, en « douzième » avec Mme Chauvineau... »

Nonna au 7 de la rue d'Angleterre, non loin de la porte par laquelle les élèves sortaient du petit-lycée. On nous a fait descendre toutes les deux à la cave et ménagé à ma grand-mère une place sur une chaise. Elle était toute frêle, muette, sans frayeur, à côté du monde dans lequel nous étions.

Pour l'autre bombardement je n'étais pas à la maison, qui s'est avérée proche de son épicentre. Mais l'alerte passée, alors que je rentrais, la rencontre de mon oncle Alfred blanc de poussière et la vue de ce qui restait de *La Maison dorée* suffisaient à donner l'idée de son intensité. *La Maison dorée* formait avec le *Majestic* et le *Tunisia Palace* la trilogie des établissements de classe de Tunis et était situé à deux immeubles du nôtre. L'hôtel avait été réquisitionné et hébergeait les officiers italiens. La frappe en l'atteignant a été vécue comme un coup majeur porté à l'ennemi, devenu sous l'effet de l'hyperbole méridionale comme l'anéantissement de son quartier général et signe que sa fin se profilait. La précision du largage, due à la maîtrise de l'aviation anglaise, a épargné tous les immeubles voisins. Finalement, dans notre appartement, l'ébranlement s'est traduit par le déscellement en vague cliquetante du carrelage et l'apparition d'une procession de cafards s'étirant toutes les nuits d'un endroit mystérieux à un autre qui ne l'était pas moins. Le carrelage a continué à faire de nos pas des xylophonistes virtuoses. Et ni la sagacité pugnace de ma mère ni les insecticides ne parvinrent à supprimer les cafards. Je tire de là ma terreur des insectes, amorcée par la frayeur dans laquelle me jetait, enfant, un gros scarabée dessiné qui « ornait » (quelle idée !) la marge d'un récit.

A chaque 14 juillet le défilé aérien, la stridence du passage de la patrouille de France et des chasseurs, la vibration sourde des gros porteurs et la saturation sonore créée par l'essaim des hélicoptères remémorent l'approche bourdonnante des escadres, l'assourdissement de leur survol enveloppant le crescendo des chasseurs en piqué, avant le sifflement hurlant des bombes et le fracas de leurs explosions. Le grand feu d'artifice, tiré dans le parc de Saint-Cloud à la fin de l'été,

me met les nerfs en pelote. Et les orages aussi.

L'occupation n'a pas duré en Tunisie et mes parents ont su me préserver de son atmosphère lourde. Je n'ai eu que plus tard le récit d'au moins deux situations auxquelles ils ont eu à faire face. L'une a eu trait au questionnaire concernant mon frère Francis né en 1940. Pressentant l'intention du questionnaire autant par expérience du contrôle helvétique des étrangers que par réminiscence des massacres bibliques, ma mère a tenté de le faire baptiser. Mais il y avait une condition : l'assistance de mon père à la cérémonie. Devant son refus le baptême n'a pas eu lieu. Francis est mort en 1942. Les horreurs de la période ont déterminé ma mère à nous prémunir mon frère Camille et moi pour la suite des temps en nous faisant baptiser. Un séjour en France dans les années 1947-1948 en a été l'occasion. Mon frère a été baptisé à Sully-sur-Loire où résidaient des amis et moi à Thollon au-dessus d'Evian où une famille hôtelière a bien voulu faire office de sana à mon endroit moyennant une pension. Maman m'avait confectionné pour l'hiver un pantalon genre golf et le cordonnier du village une paire de socques qui me donnait l'impression d'être en sabots. Les hôteliers, le couple Dupont, n'avaient évidemment rien à voir avec les Thénardier, ce qui n'empêchait pas leur deux fils, l'aîné qui faisait son service militaire dans les chasseurs alpins et courtisait une jeune fille de Lugrin, le second qui la ramenait parce qu'il venait d'obtenir le certificat d'études et jouait de la clarinette dans la fanfare, d'être assez désagréables. Dans l'immédiat après-guerre, à la mauvaise saison, les activités hôtelières laissaient la place aux activités rurales ambiantes. Suivant les mois, penchés sur les sillons on récoltait ou on plantait les pommes de terre, on tuait le cochon, qui comprenant ce qui allait lui arriver poussait des cris affreux et qu'une fois saigné on ébouillantait dans la maie. Toute la journée se passait ensuite à ne laisser aucune partie de l'animal sans conservation pour les mois à venir. Plus plaisant était d'aller aux pissenlits ou aux mousserons, voire aux morilles dont la découverte exceptionnelle et le petit nombre m'a

privée de l'omelette avec lesquelles elles ont été accommodées un jour et m'aurait changée des côtes de blettes à la béchamel que je détestais autant que le museau de porc gélatineux et les poils qui restaient. Avec les enfants du village, chaussés de skis en bois fixés par des lanières, on s'échinait l'hiver à monter en chasse-neige ou perpendiculairement à la pente une petite butte appelée le château pour le plaisir fugace de la descendre en un clin d'oeil. On était heureux comme ça. D'autres fois on allait aux pervenches et quand c'était aux violettes je m'attendais à voir sous la feuillée le sous-préfet assis dans la mousse au pied d'un jeune chêne. D'autres fois encore on prenait occasion du petit monument d'une station pour jouer à la chapelle avec vin de messe et hostie imaginaires. A mon retour à Tunis l'ambiance lugubre d'un vendredi saint dans l'obscurité de la cathédrale où m'avait emmenée Josette la fille des concierges a mis un terme à ces velléités catholiques. Définitivement.

L'autre situation rapportée est liée à l'impulsivité de ma mère qui lui a fait arracher à *Aïn Draham* une affiche antisémite qui avait affecté mon père : « *C'est ça qui te gêne ? Voilà !* ». Dénoncée et convoquée au commissariat elle n'a pas voulu revenir sur son geste, ni présenter les excuses qu'on lui demandait. La maladie de Francis, sa propre naissance italienne, son enfance et sa jeunesse passées en Suisse, alléguées dans le désordre ont réussi à la préserver. Il est resté au fond d'elle-même une détestation née de la personne qui l'avait dénoncée étendue à l'ensemble des Tchécoslovaques.

Cachés chez nous – ce qui peut paraître bizarre, mais où ailleurs que chez des connaissances aurait-on pu aller à l'époque à Tunis ? – Léon Cattani et Fernand Bessis, deux amis de mon père, ont contribué à détendre pour moi une atmosphère qui pouvait à tout moment basculer. D'une certaine façon tous les deux ont anticipé le comportement que Roberto Benigni prête au père de l'enfant dans son film *La Vita è bella*. Ils transformaient l'ordinaire en jeu. *Mi ricordo* surtout des moments des repas : la nappe lancée par leurs soins se déployait en l'air et retom-

bait sur la table avec les ondulations d'un parachute au contact de l'herbe, assiettes et verres volaient de main en main entre les deux lurons comme autant d'ustensiles de jongleurs scandés par des *Et hop ! hop !* Clou du spectacle, quelquefois un simulacre de prestidigitation commandait l'apparition merveilleuse d'une orange sur une étagère hors de ma vision et évidemment de ma portée.

Néanmoins, un jour, à l'heure de la sieste, inusitée, la sonnette de l'entrée a retenti. Chacun s'est figé sur place retenant son souffle. C'était dingue, il n'y avait absolument aucun endroit où se volatiliser dans un appartement de dimensions modestes et de disposition simple. Maman est allée ouvrir. Nous avons tous su qu'il s'agissait d'un Allemand, après coup d'un officier allemand. Durant leur échange personne ne respirait. En fin de compte, la porte refermée, il s'agissait d'une erreur. C'est ce que j'ai compris des chuchotements qui ont suivi.

Le temps a semblé aussi s'arrêter le jour où maman, toujours elle, a lancé « *Schwein !* » au soldat qui bousculait la queue du rationnement. Interloqué, cette invective jaillie dans sa langue l'a cloué net. Inversement, il est arrivé qu'un détail, mes deux nattes remontées et nouées sur la tête, façon petite *Heidi*, déclenche chez les occupants un spleen fugace.

Avec papa c'était presque l'école de guerre. Sur une carte du monde occupant tout un mur de son bureau il suivait l'évolution des différents fronts au moyen d'épingles à tête colorée puisées dans les affaires de couture maternelles. L'enseignement de l'histoire, qui a longtemps fait la part belle aux guerres et au déroulement des batailles, a renforcé mon intérêt pour la stratégie, né dans et de cette période. J'ai eu des soldats de plomb, avec tout à fait reconnaissable, le général Montgomery en *battle dress*, sans aller toutefois à modéliser aussi le « *Renard du désert* », le Feldmarschall Rommel. Cela correspondait à une époque où les panoplies ordinaires étaient pour les garçons le tambour et la trompette et pour les filles les baigneurs en celluloïd rose qu'il s'agissait d'habiller. J'en ai eu un qui malgré les vêtements que lui confectionnait ma mère ne parvenait pas à m'in-

téresser. Ce qui n'a évidemment pas été le cas d'une trompette en fer-blanc récupéré de boîtes de conserve, dont le résultat le plus clair a été de m'ouvrir un genou.

Les nouvelles de la guerre du Pacifique, la tactique de Douglas MacArthur, les combats atroces dans la nature épouvantable au climat implacable des îles Gilbert ou de la Birmanie rythmaient avec les messages à sens caché diffusés à la radio des jours et des peines qui heureusement ont été supportables. La providence a même voulu qu'en majorité préservés des atrocités humaines et des rigueurs climatiques des contrées outremer, les disettes et les filouteries des temps de guerre n'aient pas eu à se prendre au tragique. Etre vivant rendait sans importance qu'au final payés d'avance la mesure de café s'avère de la terre et le petit rectangle cranté de l'échantillon le coupon de tissu.

Mais il y a eu une rencontre que l'histoire semble m'avoir réservée, car je n'en ai trouvé trace nulle part. J'ai vraiment assisté à l'entrée du premier char anglais au centre de Tunis. Ce jour-là une partie de la famille s'était réunie chez la Nonna. Je ne sais franchement pas pourquoi. La poste, à deux pas, rue d'Italie, était entourée de soldats allemands et allait, disait-on, être dynamitée. Dans le courant de l'après-midi mon cousin André est arrivé et a chuchoté « *les Anglais sont au Passage* ». Le Passage est le point de rencontre des avenues de Paris [avenue de la Liberté] et de Londres.

L'exaltation qui a saisi ma mère a effacé la mémoire de cette annonce sur les présents. Nous sommes toutes les deux parties. Dans quelle intention ? Peut-être pour aller au-devant. La Poste n'était plus gardée. Chemin faisant nous avons croisé mon oncle Maurice, qui s'est exclamé : « *Mais qu'est-ce que vous faites dehors !* » et nous a dit de rentrer sur le champ. Dans la rue de Portugal, avant d'arriver rue de Hollande, nous nous sommes trouvées « nez à nez » avec un char anglais. Sans aucune autre présence. Massif, il avançait lentement. On entendait seulement le cliquetis métallique des chenilles sur la chaussée. Le volet de la tourelle s'est levé laissant passer la tête, puis le buste d'un homme aux cheveux roux, criant dans

notre direction avec de grands gestes de bras qui voulaient dire «*Partez, partez !*». Contrairement à ce que montre la vidéo figurant sur le site de l'INA¹ il n'y avait alentour ni combat, ni bruits de combat. Il n'y avait que le char, cet homme apparu et nous dans une ville que la vie n'irriguait plus.

Au début du *18 Brumaire de Louis Bonaparte* Marx emprunte à Hegel la remarque que l'histoire se répète deux fois, en lui ajoutant, *cum grano salis*, la deuxième fois en mascarade. Cette entrée en matière et les exemples pénétrants dont Marx l'appuie m'ont toujours fascinée. Si j'y pense maintenant, c'est que les impressions ont aussi leurs répliques. Mais en quel sens ? Les avenues et les rues pétrifiées, vides, des quartiers ouest de la capitale au soir de l'élection de François Mitterrand, le 10 mai 1981 ont exhumé la vision des rues apeurées et dépeuplées de Tunis ce jour de mai 1943. A l'opposé, la multitude des banlieues déferlant vers l'Etoile, portée par la victoire footballistique française le 12 juillet 1998 a réanimé les images de la foule saisie d'allégresse accourant place de la Résidence à Tunis. Si j'y pense maintenant, c'est aussi que nous vivons maintenant un contre-exemple : une farce qui tourne à la tragédie.

Pour l'enfant que j'étais la libération a été un méli-mélo excitant de soldats, de familles, de films et de bals. Les bals étaient partout, improvisés, emplissant les salles, comme la *Duke of Connaught*, des airs vifs du jazz, façon cuivres éclatants des Big bands qui finissaient toujours par entamer l'irrésistible *In the mood* du compositeur Glenn Miller. Même chauffés à blanc les bals restaient bon enfant, n'annonçant en rien les transes collectives des « fêtes », « raves » ou même des « boîtes » aujourd'hui. On ne s'agitait pas. On dansait, même si la danse n'est jamais qu'un mouvement des corps, même si cela n'avait plus rien à voir avec les quadrilles dont les figures bienséantes venaient dans les westerns détendre la vie précaire de l'Ouest américain, ni avec les musettes de barrières ou les valse

1. La notice est d'ailleurs dubitative à ce sujet. Je cite strictement : «Débarquement de fantassins alliés (en Tunisie?), combat de rue (à Tunis?)».

du Congrès de Vienne. Habitants et soldats se recevaient. Les quartiers militaires étaient ouverts aux enfants. A deux pas de chez nous il y avait un local où cantonnaient des soldats anglais. J'y passais des journées avec Joseph le fils de la concierge d'en face, parce qu'ils étaient comme autant de papas, avec, en ce qui me concernait, l'avantage sur le mien, qu'ils me laissaient les raser, appliquer le savon à barbe et l'éliminer avec leur *Gillette*.

Personne, à l'époque, ne pouvait se douter que ce que leur bonhomie m'avait laissée faire me permettrait de pallier au moins à cet égard le manque de soins dans lequel l'hôpital laissait mon père aux derniers mois de sa vie.

On ne sait jamais si les coïncidences en sont ou n'en sont pas. Au moment où je trouvais que les narrations d'Amos Oz faisaient un peu trop la part belle à la pensée de mon père, voilà que l'auteur se met à parler des histoires sans queue ni tête que lui racontait sa mère. Les histoires de la mienne avaient au contraire queue et tête. Elles étaient puisées dans la littérature. Ce n'est toutefois pas leur qualité d'écriture qui m'a marquée, quoiqu'elle y ait part. Elles correspondaient aux traits libertophiles et partisans de son caractère qui, quand il en était besoin, ne se défilait pas.

La chèvre de monsieur Seguin a rendu mon enfance plus familière aux alpages qu'aux paysages tunisiens et accessible aux odeurs de leurs herbacées autant qu'à celles du kamoun et de la karouia. La propre enfance de ma mère conférait à la montagne de Blanquette, qu'elle appelait Blanchette, une vivacité, qui m'a fait batifoler parmi les campanules et les digitales bien avant de dévaler en vrai les prés sans digitales ni campanules des chèvres de Novel au-dessus de Saint-Gingolph. Avec ma mère, la relation «chèvre de monsieur Seguin» a duré jusqu'à sa mort. Dans les derniers temps, dans un simulacre de combat spontané de chèvres, nous nous mettions encore front contre front. En moi-même montait alors «*Reviens !... Reviens !*» que criait la trompe, dont le lointain se confond maintenant avec l'ap-

pel, «*Les enfants ! Où sont les enfants ?*», qui lui plaisait tant ¹.

Aux vers sombres du *Petit roi de Galice*, marqués par le rire du fier Pacheco faisant s'envoler un vautour ² qui avaient servi d'entraînement paternel aux plaidoiries en prétoire, peut-être parce qu'il y était fugacement question des monts de Tunis, ma mère préférait *Après la bataille*, opposant sobrement l'humanité d'un général d'Empire à Roland, parangon de la chevalerie, et *Les pauvres gens*, qui saluait la générosité sans atours des plus humbles.

«Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.

Le logis est plein d'ombre et l'on sent quelque chose

Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur...» ³

Ma mère était vadôtaine. Pour elle vadôtain cela sonnait indifféremment piémontais et italien. Des trois elle était fière et des trois elle en avait la fierté.

D'ailleurs de son frère aîné, mon oncle Dario Costantino, elle avait fait *Darius*. Quand elle prononçait «*Darius*» c'était immédiatement le roi des Perses qui s'avavançait. Evidemment pas, malgré son imposante armée, le Darius qu'Alexandre avait ratatiné à la bataille du Granique, mais l'autre, le premier du nom dans la lignée des Achéménides, Darayavoush, Δαρειός, Darius le Grand, quoi ! Elle avait d'ailleurs le choix : *Constantin 1^{er} le Grand* perçait sous Costantino.

Elle aurait pu en vouloir à Costantino de l'avoir traitée dans leur enfance de «*sale cafard*» aussi souvent que, naïve, elle répondait à son père, au devant duquel elle se portait le soir en sautillant et qui la questionnait sur la journée passée, qu'elle avait été avec maman au château, que maman avait bu le café avec la tante, et *patati patatras*, tous éléments bien rodés des scènes du ménage. A posteriori et d'un seul coup, la place que tenait le café dans la famille me

1 . Colette, *La Maison de Claudine* (1922).

2 . Victor Hugo, *La Légende des siècles* (1859).

3 . *Ibid.*

paraît se relier à celle qu'il avait dans les conflits de ces grands-parents que je n'ai connus qu'en écho. Et peut-être aussi est-ce la raison pour laquelle je m'y tiens comme un dernier bastion, comme la dernière des choses à laquelle les caprices de l'âge me feront renoncer. Comme si spontanément nous entendions tous soutenir et entretenir la satisfaction majeure qu'avait retirée ma grand-mère de sa fuite du domicile conjugal : pouvoir enfin céder à ce plaisir mineur sans servir d'occasion à des mésententes plus profondes.

Mais ma mère, sa fille, avait pour disposition, y compris quand il s'agissait d'elle-même, de garder plutôt le bon. Et le bon, à ce stade des remémorations, c'était la geste valeureuse de son aîné : ses traversées du Grand Saint-Bernard à pied en hiver pour les rejoindre sur les rives du Léman. Bien que les récits maternels n'eussent pas la vibration que mon père imprimait aux siens, les apparitions inopinées de Darius dans l'embrasure de la porte, auquel la pénombre conférait un caractère sombre, sauvage et surnaturel, devenaient d'autant plus impressionnantes qu'elles se nourrissaient de mon imaginaire après s'être alimentées du sien. Et pour l'intrépide rêveuse que j'étais, en ces temps où les « rêves de gloire » militaire de Victor Hugo hantaient mon esprit autant que « son âme inquiète avant qu'il ne devienne poète », les prouesses à rebours de Darius (parce qu'au fond il n'était toujours question que de l'arrivée, et pas du départ) se nimbaient des exploits légendaires d'Hannibal et de ceux de Bonaparte, satisfaisant à la fois la descendante des Barca que j'aurais aimée être et la patriote que forgeaient l'histoire de France au lycée et sa sacralisation à la maison. L'épisode d'un sauvetage par les moines et les chiens fameux de l'hospice, dans des rigueurs dignes du Grand Nord de James Olivier Curwood, élargissait encore le cercle des représentations. Par la suite, ma fibre italienne et les dimensions épiques des courses alpines en solitaire d'après-guerre ont doté cet oncle qui chassait le chamois comme le roi d'Italie, et ça je l'ai vu (pas la chasse ni le roi d'Italie bien sûr, mais les piolets, les fusils, les jumelles, les chiens courants) de l'aura supplémentaire de l'alpiniste Walter Bonatti.

Hasard ou non, les Taieb avaient aussi en Alfred, l'un des aînés, un personnage de la même trempe. Quand Papa en parlait, et il en parlait souvent, ce que la transcription de son récit ne fait pas paraître c'est la fierté véhémente qui le faisait confondre la date réelle de l'engagement de son frère, le 22 août, avec celle du décret de la mobilisation, le 2 août 1914. « *Le 2 août 14* » répétait-il rettrapé à chaque fois par les transports passés sur lesquels le temps, d'une façon qui lui était toute personnelle, n'avait aucune prise, « *le 2 août 14, tu te rends compte !* ». Et il parachevait sa tirade avec une description du jeune homme de 17 ans en uniforme, dont on ne savait plus très bien si elle correspondait à la réalité du moment ou aux charges cavalières des hussards de l'Empire. Par la suite le passage de l'oncle Alfred dans l'aviation comme mitrailleur aérien lui a valu de participer aux actions des nouveaux Icare qui défiaient désormais l'ennemi au lieu du soleil. Cette incursion dans son passé m'incite à rester un temps sur le « trésor » humain que renferment les archives militaires.

J'ai découvert la fiche d'Alfred Taieb, mon oncle, au sein de toutes celles, 74000, que le Ministère des Armées a mises en ligne sur son site¹.

Au recto, a priori, une suite laconique de sigles, commencée par les identifiables *6e, 1er et 10e Hussards* et continuée à partir du 3 juin 1916 par les moins connus « *Cazaux _ RGAe _ GB⁴, F29, FI23 _ GB2, FI30, CAP130* ».

Au dos, la fiche se clôt par les mentions « *passé à Ecole Chartres 14.12.1918* » puis par retour à *Tunis le 19.10.1919*.

Ces abréviations indiquent un stage à l'Ecole de Tir Aérien de Cazaux, puis un passage à la Réserve Générale de l'Aéronautique, ses arrivées successives aux escadrilles 29, 123, 130 des Groupes de Bombardement 4 et 2, et enfin l'Ecole d'aviation de Chartres, école de pilotage militaire créée en janvier 1915. A bien y regarder cet itinéraire sans prétention expose l'utilisation et l'organisation de

1 . *Mémoire des hommes de l'aéronautique militaire pendant la Grande Guerre*.

l'aviation française au départ et au cours de la Grande Guerre.

Créée dans le département de la Gironde à proximité de la ville de ce nom la base de Cazaux avait pour objet à partir d'octobre 1915 l'instruction des navigants au tir aérien et le perfectionnement des pilotes au combat aérien. La Réserve Générale de l'Aéronautique, créée dès février 1915 au Bourget, centralisait et redistribuait matériels et personnels en transit vers le front. Par leurs lettres initiales, ici F et CAP, les matricules des escadrilles renseignaient sur le modèle d'appareil qui les équipaient. Quand les appareils d'une escadrille faisaient l'objet d'un rééquipement la dénomination évoluait, de sorte que les notations F130 et CAP130 sur la fiche de l'oncle Alfred ne signifiaient pas deux affectations différentes, mais que l'escadrille nommée F130 en fonction des avions Farman¹ dont elle était dotée était devenue CAP130 avec l'utilisation des appareils du constructeur italien Caproni². Dans les deux cas, il s'agissait de bombardiers pourvus outre le pilote d'un mitrailleur à l'avant et debout, éventuellement de deux, le deuxième à l'arrière. Les trois escadrilles considérées stationnaient pour simplifier à l'Est de la France, Belfort et alentour (Luxeuil) et Nancy (Malzéville, Oche).

Comme il est rapporté sur le site du Ministère des Armées, les escadrilles tenaient le compte de leurs dotations en hommes, en chevaux, en matériel et également en subsistance. Les éléments consignés dans ces *Carnets de comptabilité en campagne* permettent d'avoir une idée du fonctionnement des unités, des mouvements de leurs membres comme de leur situation militaire, et de repérer pour ce qui intéresse par exemple ma famille que le caporal Alfred Taieb, mitrailleur aérien, de l'escadrille F123³, qu'il avait

1. Propulsé par un moteur arrière entraînant une hélice bipale, le Farman MF-11 était un biplan biplace bi-poutre. Doté d'un cockpit à ciel ouvert, le pilote prenait place derrière l'observateur installé à l'avant avec une mitrailleuse mobile de façon à défendre l'avion contre les chasseurs ennemis. Il a fait office de bombardier de jour, puis de nuit

2. Caproni modèle 2.B.2

3. Créée le 5 février 1916 en Alsace.

quittée le 12 mars 1917, avait été versé dans l'escadrille F130 nouvellement créée¹ et où il était arrivé le 19.

Des renseignements concernant les activités des individus considérés au sein de leurs unités peuvent compléter ceux administratifs des *Carnets*. Ils sont renfermés dans les *Journaux des marches et opérations* (JMO)² où était quotidiennement consigné l'état des moyens mis en oeuvre, les opérations menées, leurs résultats externes et leurs conséquences internes, ainsi que les distinctions conférées. Quoique ce ne soit pas l'extrait le plus intéressant, et qu'il faudrait en assembler plusieurs pour rendre les réalités de la guerre, des hommes dans la guerre, des missions, du commandement et des machines utilisées, le *Journal des marches et opérations (5 décembre 1915-9 mai 1917) du Groupe de Bombardement n°4* liste le 16 octobre 1916 les officiers, sous-officiers et soldats de certaines escadrilles proposés pour citations (à l'ordre de l'Armée, du G.B.4., de l'Aéronautique), dont le caporal Alfred Taieb de l'escadrille 29. La proposition le concernant parmi d'autres a été approuvée le 27. Les motifs justifiant l'approbation³ circonscrivent la croix de guerre avec citation à l'ordre du régiment (27.10.1916), et à l'ordre de l'armée (12.10.1917) portée sur sa fiche.

Que l'oncle Alfred et l'oncle Darius, inconnus l'un de l'autre, se représentent associés après tant d'années discrètes à sa raison d'être dans des objets dont l'âme s'est attachée à la mienne accomplissant l'apostrophe nostalgique de Lamartine. Le cheval à bascule offert par l'oncle Alfred dans ma petite enfance est resté comme le symbole de sa bravoure et les images du livre sur l'empereur dont il l'avait ac-

1. Le 9 mars.

2. Compris dans les *Inventaires des Journaux des unités ayant participé à la Première Guerre mondiale*.

3. Le général Franchet d'Espèrey, commandant le groupe d'Armées de l'Est, approuve la citation à l'ordre du G.B.4. (Groupe de Bombardement 4) des Officiers, du Sous-officier, du Brigadier et des Soldats dont les noms suivent... Brigadier Taieb, de l'escadrille 29, « A pris part comme mitrailleur, à un bombardement à longue distance en territoire ennemi. Lors d'un précédent bombardement avait usé de son autorité de brigadier pour partir à la place d'un camarade souffrant. »

compagné à retraverser inlassablement les Alpes à la suite de Bonaparte. Comme l'oncle Alfred, Darius/Hannibal/Bonaparte/Bonatti n'a pas fait que m'enorgueillir des exploits dont on faisait le récit. Il m'a offert deux objets capitaux.

Il y a d'abord eu la règle à calcul. C'était à Lyon dans l'immeuble populaire où il logeait et qui me reste aussi tortueusement bizarre que ses homologues turinois. Il a fourragé un moment dans ses affaires dont il a tiré un objet qu'il a brandi comme s'il s'agissait d'un bâton de maréchal. D'après mes souvenirs et les recherches que j'ai faites, ce devait être une version vulgarisée et réduite, partiellement en matière plastique de l'époque, du cylindre de calcul élaboré par Ernst Billeter à Zürich en 1881. Les résultats y étaient obtenus en faisant coulisser les impressions de la partie mobile sur les impressions figurant sur le tambour. Mais, sur le moment et à jamais, ce sont les paroles dont il l'a accompagnée qui sont restées gravées : « *Voilà, c'est une règle à calculer qu'on m'a donnée. Je ne sais pas m'en servir. Alors je voudrais que toi qui vas à l'école, quand tu sauras, tu me l'apprennes* ». Au fil du temps et des changements, la règle s'est perdue. Darius a succombé dans la rue d'une crise cardiaque. Je n'ai rien pu lui montrer. Mais ç'a été le point de départ d'une kyrielle de règles à calcul ultérieures, comme si la fascination qu'elles exerçaient sur moi était une manière de fixer l'instant fulgurant de ce passage de témoin, où m'était transmise l'éminence que l'anarchiste maçon qu'il était accordait aux connaissances, à leur élévation et à leur élévation par les études dont les chantiers paternels l'avaient privé dès qu'il avait été en âge de *mehqué la sabbia, l'éve é lo tchimèn* et de porter le mélange sur l'échafaudage.

Et, presque coup sur coup, au retour à Tunis, il y a eu le second, moins brillant et énigmatique que le cylindre hiéroglyphique en plastoc vert, mais massif, ancrant dans la latinité plus sûrement que *Salammbô* et *Quo Vadis* : le *dictionnaire illustré latin-français* de Félix Gaffiot. Et pas le petit Gaffiot par lequel, après l'examen d'entrée en sixième, on faisait normalement sa véritable entrée dans l'antiquité. Mais bien entendu le Grand Gaffiot. Comme Darius le Grand.

C'était dans les années d'après-guerre. La famille continuait avec constance à tirer le diable par la queue. Papa s'escrimait à conclure des courtages, qui réussissaient une fois sur cinquante et permettaient, toutes dettes alimentaires empilées réglées, de faire bombance pendant une journée. Après quoi la noria du crédit recommençait, jusqu'à ce que la décision de partir à Paris, que nous assimilions à une Nouvelle York, nous propulse dans une autre forme de dèche, cette fois sans plus de recours, ni de retour. Dans la lettre à son frère, Maman a plutôt raconté qu'on ne trouvait pas le dictionnaire dans les librairies de Tunis, en fait essentiellement la librairie Saliba. Ce qui était faux, mais que Darius a cru ou fait semblant de croire. Et personne ne saura jamais comment, lui le resté rital par fierté dans son pays d'émigration, a pu pécuniairement faire. Mais le Gaffiot est arrivé, diligemment et tout gonflé de son importance. En ce temps le papier était encore épais et la typographie aérée. C'était donc un gros dictionnaire, qui faisait un gros paquet. Je n'en jurerais pas, mais dans mon souvenir je l'ai eu pour la rentrée, comme si, sentant l'importance de la chose, la poste, de Tunis à Lyon, puis de Lyon à Tunis avait mis spécialement la gomme. Maman s'est mise à la machine à coudre pour lui faire une housse en tissu qui le préserve définitivement des manipulations et des accidents. Ça n'a pas mal réussi, puisqu'il est, nonobstant le jaunissement du papier et un peu d'usure, toujours là, en l'état dans la même housse avec tous les autres dictionnaires de ma bibliothèque, instrument irremplaçable pour revenir, avec le *Bailly*, aux sources de notre langue, j'ai presque envie de dire du langage.

Au fond, avec la règle à calcul, au royaume des lettres qui m'était espéré, c'était plus qu'un coup de pouce que Darius me donnait. C'était un peu le globe et le sceptre dont il me confiait le dépôt.

J'ai écrit précédemment que ma mère, y compris pour elle-même, gardait plutôt le bon. Cela lui venait de la façon d'envisager les choses que sa propre

mère lui avait signifiée un jour où les enfants du collège l'avaient à nouveau traitée d'italienne. L'apprenant ma grand-mère lui avait simplement dit : « *Mais c'est bien d'être italienne* ». Sa nature s'y prêtait aussi. Je ne l'ai jamais entendu regretter ni l'éloignement d'un père dont elle avait été la préférée, ni que sa mère l'ait mise en pension pour les besoins de ses emplois, ni des règles austères du pensionnat. Au contraire. Du premier, elle gardait de la brève visite qu'elle lui avait faite à sa majorité l'orgueil qu'il était bel homme et, bien que ce fût aux antipodes de ses convictions, communiste, membre du Bureau exécutif de la cellule communiste de la région ou peut-être même Secrétaire. De la deuxième la conscience que la décision tenait aux circonstances. Des troisièmes enfin le souvenir que « les grandes » en avaient atténué les rigueurs en prenant la petite qu'elle était sous leur protection. La relativité des points de vue était sa marque, s'encombrant rarement des tracasseries subies, à commencer par un épisode particulièrement blessant que j'ai découvert.

Dans les récits qu'elle me faisait il disparaissait dans le cours naturel des emplois qui l'avaient transportée de lieu en lieu et, fait majeur, d'un lac à un autre, du Léman au lac du Bourget. Il y avait séparés deux récits, d'un côté ses déplacements divers de jeune fille au pair et de l'autre une légèreté de jeunesse qui lui avait valu l'avertissement sans appel de sa mère. Désormais majeure, c'était la dernière fois qu'elle pouvait compter sur son aide. En fait les deux trames n'en formaient qu'une où la mise en demeure maternelle masquait les institutions et « les voyages forment la jeunesse » effaçaient le rôle qu'elles avaient eu dans les tribulations.

Tout est parti bêtement, un jour, en passant devant l'Office de la Population, Grand-Rue 50 à La Tour-de-Peilz. J'ai pensé subitement que l'on pourrait peut-être me renseigner sur l'endroit exact où ma grand-mère Borettaz avait habité. Je suis entrée. Il existait encore une fiche à son nom, dont les renseignements pouvaient être complétés à Vevey. A Vevey, avec la fiche de ma grand-mère existait

évidemment aussi celle de ma mère. Et là une surprise m'attendait. Une des notes qu'elle contenait signalait qu'elle avait été expulsée du canton. Intriguée j'ai essayé d'en savoir plus auprès des Archives cantonales vaudoises. A l'instant d'envoyer ma demande, l'image du cabinet fermé de *Barbe Bleue* s'est imposée. C'était un legs de conte moral. Les éléments communiqués ont simplement mis de l'ordre dans l'histoire.

Elle commence par un compte ouvert par ma mère à sa majorité dans une boutique en vue de Montreux qui d'ailleurs existe toujours : Knitting. Ce compte consigne qu'elle s'y était fournie de neuf paires de bas et d'un casaquin. De là j'ai, selon la version maternelle qu'elle avait au fond fait comme tout le monde et, selon la version pénale, qu'elle avait reconnu « être l'auteur d'une escroquerie commise au préjudice » du magasin considéré. Pour justifier l'expulsion prononcée sous ce chef, l'article 21 de la loi vaudoise du 12 mai 1900 sur les étrangers stipule la condition de « plaintes justifiées, graves et réitérées ». Deux autres « escroqueries » dans des confiseries — Est-ce de là que provenait le peu de goût pour les sucreries qu'elle affichait à part les dattes *Deglet Nour* ? — satisfaisaient la condition de réitération. Quant à la gravité des faits elle semble essentiellement tenir au montant des achats de Montreux, soit au total 180 fr. A raison des 5 fr par jour que ma mère gagnait à ce moment à la fabrique de pierres de Villeneuve¹, il est clair que ce total était difficile à honorer. Il me semble toutefois, oserais-je croire sans partialité, que les faits ont été exagérés, que plutôt que délits il s'agissait d'achats contractés par une personne dont on s'est aperçu après coup qu'elle ne pouvait *a priori* pas en avoir les moyens. D'un côté, l'interrogatoire porte, non sur les faits reprochés, mais sur la suite de ses domiciliations et activités, avant et après son arrivée dans le canton, de l'âge de

1. Il doit s'agir de l'exploitation du calcaire des Monts d'Arvel, qui surplombent Villeneuve, localité vaudoise au bord du Léman, à proximité de l'embouchure du Rhône. L'exploitation est attestée dès le XIV^e s., sous forme de gypse ou de pierre à plâtre en Valleyres et, dès le XV^e s., comme pierre de construction extraite des carrières d'Arvel.

sept ans (1912) au 4 mai 1927, son gain dans son emploi actuel, ses relations et son intégrité judiciaire jusque là. De l'autre, le paiement des achats a été transformé en engagement de « rembourser dans un délai de 8 jours la somme réclamée à titre d'indemnité par le magasin plus les frais d'enquête ». Et si je peux convenir que ce remboursement-indemnité, effectivement acquitté dans le délai prescrit, n'effaçait pas l'imprudence sous-jacente, l'expulsion du territoire cantonal devait-elle être prononcée *pour une durée indéterminée* ? Remontant au 24 mai 1927 elle était encore maintenue en 1945 et ne fut rapportée que le 6 décembre 1954. Entre temps ma mère avait voyagé, rencontré mon père à Tunis, l'avait épousé, acquis la nationalité française, j'étais née, mon grand-père Taieb décédé, le monde était entré en guerre, Francis était né en 1940 et ma grand-mère Borettaz morte sans ressources ni personne en 1941, son mari aussi, suivis tous les deux par Francis en 1942, la guerre avait pris fin, mon oncle Camille mort d'un cancer, Camille mon frère né en 1946 avait pris en quelque sorte sa suite, ma grand-mère Taieb, Nonna, décédée en 1947 et nous avions fini par quitter Tunis pour Paris en 1951. Même s'il ne s'agissait que de paires de bas et d'un casaquin, soit selon les dictionnaires d'« un corsage ajusté porté sur la jupe par les femmes du peuple ou de la campagne (sic) », la boutique choisie et la conduite mimétique de ma mère reflétaient des « goûts au-dessus de sa condition » seul défaut qui pouvait lui être reproché selon un de ses certificats de travail. Elle me l'avait rapporté car, au contraire de l'employeur et à l'identique de sa propre mère, elle y voyait une qualité. Je suis convaincue que la mesure dont elle a été frappée n'avait en vue que cette tendance.

Chambéry a donc été le premier point de chute d'une série qui allait s'arrêter aux rivages de la Méditerranée. La géographie obligeait la destination. Pour une presque même histoire de bas, la Savoie se présentait à ma mère comme elle le fût à Madame de Warens, sans qu'elle eût à se jeter au pied de l'évêque de Genève et encore moins à se convertir. Pour une valdôtaine, Chambéry était un

quasi retour au bercail. De façon comme parallèle à l'émancipatrice de Rousseau le secours lui vint de l'épouse du consul d'Italie, alors le marquis Paternò di Sessa¹, au service de laquelle elle entra provisoirement pour s'occuper de *piccolo fiore di loto*, comme la marquise aimait à appeler son enfant, tandis que Françoise-Louise de la Tour de Pil² devenue Louise-Eléonore de Warens le tint de Victor-Amédée II de Savoie qui prenait les eaux à Evian. Ce départ contraint n'a pas entamé le souvenir que, tous les printemps, ma mère avait des champs de narcisses de Chamby dans les hauts de Montreux, ni son habitude d'énoncer la succession des jours d'après le lever du soleil derrière [la Dent de] Jaman³.

Moi, si. La découverte de l'épisode m'a si fort atteinte pour elle que mes villégiatures ont désormais délaissé leur cadre helvétique pour la vallée d'Aoste et Turin, vers lesquelles m'avaient déjà ramenée grâce à la famille Passerin d'Entrèves les bibliothèques successives des comtes de Challant.

A l'époque des périple tous azimuts, l'alternance de transports ferroviaires et routiers, juste bi-quotidiens et campant chacun sur leur singularité nationale, conférait déjà au passage de Suisse en Italie un caractère suranné.

Mais la veille du départ l'implication latente du voyage l'a carrément repoussé d'un siècle. Dans l'imminence, le nom de Bourg Saint-Pierre a fini par raviver une bribe isolée affaiblie des récits de ma mère, enfouie dans ces nulles parts, terres inconnues des labyrinthes mnésiques. En fait j'allais exactement rebrousser le chemin qu'avait suivi ma grand-mère quittant son époux. Et, si le départ de Laura Brown dans le roman de Michael

1. *Annuario ufficiale della Regia Aeronautica, janv. 1927 - Anno v.* Roma, Provveditorato Gen. Dello Stato, Libreria, 1927. p. 249.

2. Probablement La Tour-de-Peilz (voyez p. 31, 56, 87). Les Notes additionnelles sur *Le Léman ou Voyage pittoresque, historique et littéraire à Genève & dans le canton de Vaud (Suisse)*, par M. Bailly de Lalonde, t.2, Paris, G.-A. Dentu, 1842, p.645-646, vont dans ce sens.

3. La Dent de Jaman est une montagne des Préalpes vaudoises, à l'est rapport à Vevey, de sorte que l'expression «encore un jour derrière Jaman» marque une nouvelle journée.

Cunningham¹ m'est apparu en mimer la démarche, je vois dans le sien un caractère plus universel à l'image de l'arbre de la liberté de Goethe. A quarante-deux ans, en février 1912, abandonnant ses biens, son mari et ses fils, Dario 15 ans et Dino 4 ans qui jusqu'à sa propre fin n'a cessé de lui en vouloir, elle a fui le foyer et franchi la frontière avec ses filles, Anna ma mère sept ans et Maria deux ans morte de la diphtérie le 22 mai 1912, peu de temps après l'arrivée. Plus que par préférence elle entendait les préserver de la situation qui attendait les femmes dans la vallée.

A Martigny, on n'était déjà plus dans la joliesse des villages helvétiques, qui semblaient même avoir tellement influencé leur alentour qu'il en perdait la rugosité des altitudes. Mais à Martigny, à quatre heures de l'après-midi, malgré le soleil de plomb qui muait le cours bordé de platanes en bourgade provençale, il flottait quelque chose de la rudesse de la haute montagne, dont le versant valdôtain allait donner la pleine mesure.

C'était saisissant. Le jour et la nuit. Lors de deux voyages bien antérieurs, le tourisme n'étant pas généralisé, les différences pour une même géographie n'étaient pas perceptibles d'un pays à l'autre. Tandis que là, au sortir du tunnel du Grand Saint-Bernard, l'urbanisation pimpante côté suisse s'est effacée au profit d'un habitat accordé à l'austérité des paysages côté italien : des maçonneries ramassées de pierres grises appareillées à l'ancienne, aux fenêtres parcimonieuses, sous les toits lourds des lauzes, et dont les seuls ornements se résumaient aux ferrures des vantaux, ou à des balcons tristes et sommaires. Dans un transport intime né de ce contraste j'ai été envahie des exaltations romantiques. Le spectacle, quoiqu'il se présentât plus de deux siècles après, éveillait les mânes de Stendhal et une émotion comparable : « *D'ailleurs j'étais si heureux en contemplant ces beaux paysages et l'Arc de triomphe d'Aost que je n'avais qu'un vœu à former c'était*

1. *The Hours* (1998)

que cette vie durât toujours ». Jusqu'où peuvent aller les affinités... Pour des motifs homologues, j'aurais même presque pu dire après coup du tunnel ce qu'il avait exprimé du col : « *Le Saint-Bernard, n'est-ce que ça ?* »

A la gare routière d'Aoste la petite silhouette solitaire de Claudia Passerin d'Entrèves était bien là qui m'attendait, effaçant jusqu'à la grille d'entrée la retrouvaille de la vallée. Ensuite, la montée sous les arbres du parc, le portail du château, la traversée du salon, puis de la salle à manger, sorte de passage de la mer Rouge, presque aussi grandiose à l'aune de notre histoire que la scène dans *Les Dix Commandements* de Cecil B. DeMille, avec, en papiers peints panoramiques, d'un côté la bataille d'Héliopolis et de l'autre la bataille d'Austerlitz, et enfin la lumière déjà pâle filtrée par l'appareil frais des rideaux blancs de la chambre. Puis plus rien jusqu'au coucher, peut-être parce que j'allais devoir affronter l'enfermement obscur des nuits sans l'éclairage des villes et de toute façon créé par les persiennes closes.

Au matin, dans cette chambre rappelant les reconstitutions viscontiennes et dans l'intimité d'un ciel de lit patricien, à l'heure où le jet d'eau du bassin bruit dans l'assoupissement finissant du jardin et où les voix des terrassiers voisins s'élèvent sans éclats au-dessus de la rumeur montante de la vallée, j'ai senti que quelque chose s'était accompli.

La continuation du passé dans le présent, mon installation existentielle dans ce passé présent me rétablissaient dans cet autre château qui avait dominé la vie de mes ancêtres maternels et m'instituaient, moi vivante à cet instant, indubitablement et définitivement parmi eux. L'exclamation contrariée de Julien Sorel, « *Grand Dieu ! Pourquoi suis-je moi ?* », prenait ici la signification contraire de pourquoi j'étais moi. J'ai scellé plus tard cette identité en posant à Issogne sur le guichet de l'état-civil la chevalière usée ornée d'une pierre de lave appartenant à ma grand-mère, puis portée par ma mère, comme pour dire : « *Vous voilà toutes les deux de nouveau*

chez vous, de nouveau dans cette rudesse dont vous recherchiez le semblant aux Rochers de Naye ou aux Cornettes de Bise¹. Je vous y ai ramenées comme vous en êtes parties, libres. Et vous repartirez avec moi, toujours libres ».

Il y a un élément de la vallée qui rythme les journées aussi régulièrement qu'une horloge. C'est le vent. Chaque jour, de Saint-Vincent à Pré Saint-Didier, omniprésent, le vent se lève entre dix et onze heures. Et de midi il dure jusqu'au soir. C'est le vent de fond. Avec les orages il atteint le jour, à l'identique du dessin de Léonard de Vinci², un paroxysme. Et la pluie désordonnée s'abat si violemment et drue qu'elle déjoue murs, portes et fenêtres et ravage les intérieurs. La nuit, le vent des cimes qui le relaie réveille des terreurs d'enfant ou d'antan, tournoyant autour des demeures, les encerclant d'un souffle infernal, bacchanale effrayante substrat réel du sabbat des sorcières la nuit sur le Mont-Chauve ou de l'essaim des djinns qui à cet endroit aussi m'ont rattrapée :

« Cris de l'enfer! voix qui hurle et qui pleure,
L'horrible essaim, poussé par l'aiglon,
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon ! »³

Wuthering Heights, les Hauts de Hurlevent ! Et, là, dans la pluie crépi-

1 . Les Rochers de Naye appartiennent aux Préalpes vaudoises et les Cornettes de Bise sont situées dans le massif du Chablais à la limite de la Haute-Savoie et du Valais.

2 . *Orage sur une vallée alpine*, vers 1506.

3 . Victor Hugo, *Les Orientales*, Les Djinns (1829).

tante, le harcèlement des éclairs et les tréfonds ébranlés du tonnerre, c'est le moment où l'âme des enfants Brontë tressaille et erre sans leurs landes propices.

Dénuée de ressentiment, ma mère n'était pas sans révolte. C'est, je m'en rends compte à l'instant, une tendance qui passe de mère en fille. Elle s'indignait du carnet où était consigné le moindre déplacement de sa mère au sein du canton à l'identique des livrets ouvriers d'antan. J'ai longtemps regretté que de colère elle l'ait détruit. Par sentiment d'abord et aussi comme document indubitable. Dans cet ordre les registres du contrôle des étrangers, comme toutes archives, ont tempéré ce regret. Leurs rubriques méthodiques alignent des colonnes de *coeurs simples*¹ avec leur pays de provenance, leur destination d'activité, leurs autorisations et leurs interdictions. La littérature regorge de ces vies ardues, aux gages modiques et aux places passagères². Mais dans les trames romanesques, autobiographiques et en même temps sociales qu'elle élabore elle les cantonne souvent en réalités d'arrière-plan. La jeune servante sur laquelle Rousseau se défait en est le type. Son existence est éclipsée par le remords de l'écrivain, remords vite évincé par l'entreprise inimitable des confessions *urbi et orbi* d'un être sans pareil³.

Que leur restait-il de leurs périple à toutes ces vies peu rémunérées recensées ? Quelles images mes parents conservaient-ils de leurs lieux natifs et, ou, de leurs lieux de jeunesse, eux que j'ai vus sans réaction des années plus

1. «Pendant un demi-siècle, les bourgeoises de Pont-l'Évêque envient à Mme Aubain sa servante Félicité.

«Pour cent francs par an, elle faisait la cuisine et le ménage, cousait, lavait, repassait, savait brider un cheval, engraisser les volailles, battre le beurre, et resta fidèle à sa maîtresse qui n'était pas cependant une personne agréable». Gustave Flaubert, *Trois Contes*, 1877, p. 3.

2. «Aujourd'hui, 14 septembre, à trois heures de l'après-midi, par un temps doux, gris et pluvieux, je suis entrée dans ma nouvelle place. C'est la douzième en deux ans. Bien entendu, je ne parle pas des places que j'ai faites les années précédentes. Il me serait impossible de les compter». Octave Mirbeau, *Le Journal d'une femme de chambre*. Paris, Le Livre de poche, 2012. p.65.

3. «Ce souvenir cruel me trouble quelquefois... Cependant je n'ai jamais pu prendre sur moi de décharger mon coeur de cet aveu dans le sein d'un ami... Ce poids est donc resté jusqu'à ce jour sans allègement sur ma conscience, et je puis dire que le désir de m'en délivrer en quelque sorte a beaucoup contribué à la résolution que j'ai eu d'écrire mes confessions.» (Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, Livre II. Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1961. p. 165-166.

tard devant une photo du 10 rue de Hollande inchangé ? Ce n'était pas que tout cela était loin, ni même devenu étranger. Mais vidé. Vide. Et d'ailleurs que pouvaient leurs souvenirs à force de rétrogradations dans le temps et de chamboulements accumulés ? Avec la surenchère des constructions, malgré les vignobles de Lavaux, le bâtiment immuable du collège et le grand velentonia, le séquoia géant, que les yeux d'une enfant rentrant seule de l'école peuplaient d'hôtes inquiétants à la nuit tombée, n'étaient plus discernables sur les cartes postales des coteaux descendant leurs vignes vers le lac. A soixante-dix ans d'intervalle, quels fantômes d'images subsistent d'une enfance passée à Tunis ? Un seul : le Bou Kornine, gravé sans que je ne sache pas très bien pourquoi, sauf peut-être que, volcan éteint, il mime dans le golfe de Tunis le Vésuve surplombant la baie de Naples. Et des situations. Les départs pour Bône où nous allions rejoindre papa. Nous nous levions avec maman au petit matin. Les affaires tenaient dans une petite valise de carton bouilli. Nous sortions par la rue d'Alsace pour rejoindre les cars de la T.A.T. [Tunisienne Automobile Transports] quasiment en face dans la rue de Portugal. A ces heures il faisait encore frais et le ronronnement saccadé des cars dont le moteur chauffait nous accueillait. J'aimais ces départs. Ils me restent, malgré les deux traversées en bateau vers Marseille et plus anciennement un vol en petit avion vers l'Algérie, comme *le voyage*. Les bagages, les couffins et les ballots se tenaient compagnie sur le toit des véhicules, assurés de ne pas tomber par une galerie, voire arrimés par des cordages. Pour les descendre comme pour les monter ou les ranger le chauffeur accédait au toit par une petite échelle plaquée à l'arrière de l'autocar. Je n'ai aucun souvenir de la manière dont se réglait le transport, ni des passagers, ni des paysages traversés, mais j'ai très précises leurs étapes principales. Après tout le remue-ménage des préliminaires du départ, le véhicule s'ébranlait enfin dans le grincement des passages des vitesses pour gagner la plaine de la Medjerda. Celle-ci tient son nom de l'oued qui la traverse et qui

est sujet à des crues soudaines sous l'effet de pluies brutalement diluviennes. Dans mon for intérieur voir une crue m'aurait bien plu, car à sec le lit évoquait «le chemin montant, sablonneux, malaisé, et de tous les côtés au soleil exposé» qui fait le cadre de la fable *Le Coche et la mouche*. Cahotant à grand renfort de grognements caverneux le car traçait sa route vers Béja, puis de part et d'autre de la frontière Tabarka et La Calle, enfin Bône, où nous logions dans une partie du cabinet médical de mon oncle Marcel, cours Bertagna. Quand seuls survivent des noms, l'histoire vient heureusement offrir sa mémoire. Arrêt sur un trajet d'autocar, Tabarka redevient l'antique Thabraca où transitaient les bois de la forêt de Khroumirie, le marbre polychrome de Simitthu [Chimtou] aux périodes phénicienne, romaine et arabe. Mieux encore, supplantant la cité dont elle était autrefois séparée¹, l'île dont les péripéties des peuples ont projeté le nom sur une autre, au large d'Alicante, l'Isla de Sant Pau changée en *Nova Tabarca*. Plus que l'odeur de *ftayers*² que j'ai cru humer un jour dans la rue des Rosiers, ce qui déroule mon *Ifriqiya* interne, c'est le pouvoir mnémophore des mots. Traces des vies devenues Atlantides³, ils errent à la surface des mers dans lesquelles elles reposent.

En fait mon tout premier voyage aurait pu être aérien avant les quelques-uns qui l'ont effectivement été. La montée à 4000 mètres d'altitude, la stabilisation du vol pendant un quart d'heure, et une redescente rapide en observant toutefois un palier, étaient alors considérées comme un possible traitement de la coqueluche. Finalement selon les dires il n'y a pas eu besoin d'y recourir. A mon

1. *Insula de Tabaria* / Jan (1624-1678). Dessinateur ; Vostermans, Lucas (16..-16..). Graveur. Anvers, 1665.

2. Les *ftayers* sont de grands beignets ronds dont le marchand, assis en tailleur sur une maçonnerie revêtue de carreaux en faïence bleue qui masque le four, façonne en l'air la pâte quasi liquide avant de la jeter dans l'huile d'une immense bassine.

3. dont on pourrait dire ce que Marcel Proust a écrit des sens de façon définitivement anthologique : «Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.» *A la recherche du temps perdu. I. Du côté de chez Swann* *. Paris, Gallimard, 1969. p. 68.

grand dam je n'ai donc pas fait partie des nourrissons aéronautes des années 1938-1939, devanciers ignorés de Felix Baumgartner même si à l'époque on ne franchissait pas comme ça le mur du son au cours d'une chute libre commencée dans la stratosphère.

Heureusement je dois à ma cousine Lola d'avoir annulé ce loupé en m'offrant mon premier vrai voyage en avion. Quand Lola venait à Tunis, elle logeait généralement chez l'oncle Fernand, c'est-à-dire chez nous. Sa jeunesse amenait la finesse de sa personne, le charme volubile de ses intérêts et une bonté simple qui n'appartenait qu'à elle et sur laquelle le temps ne pouvait et n'a pu rien. L'année scolaire avait comme toujours pris fin le 31 mai à l'abord des grosses chaleurs. Lola a proposé un séjour en terre proche, mais «étrangère», c'est-à-dire à Mondovi. Au sortir de la guerre et à l'âge de huit ans la nouveauté était considérable. Jusque là les évasions de «*Vive les vacances, voyez comme on danse...*» étaient d'ordinaire claustrées et livresques du fait de l'accablement solaire ou du dessèchement du sirocco. De Tunis à Bône, le voyage fut pareillement inusité, en avion, en avion à hélices et quasiment militaire. C'était l'un des tous premiers avions de la *Compagnie Aigle Azur*¹, qui faisait l'essentiel du trafic d'El-Aouina, l'aérodrome de Tunis. Et il me semble bien que nous avons été les seules passagères dans une carlingue sommaire avec le pilote de dos sur fond de tableau de bord comme dans les films. Ces bribes correspondent assez bien aux quelques *Junkers Ju 52*², dont la compagnie était équipée à ses débuts ainsi qu'à la rusticité des transports de parachutistes, l'espace en moins, que montrent les films de guerre. Peut-être d'ailleurs ces impressions d'enfance se sont-elles fondues dans les cadrages cinématographiques.

De Mondovi la première chose qui me vient à l'esprit est l'abricotier du jardin de Madame Mathieu. Il m'est resté dans l'immédiat pour la découverte du goût

1. *Aigle Azur*, qui n'existe plus aujourd'hui, était la deuxième compagnie aérienne française. Fondée en 1946, ses premières destinations étaient la Tunisie et le Liban.

2. Le Junkers Ju 52 est un avion de transport civil conçu par Ernst Zindel, ingénieur en chef de Junkers. Son vol inaugural a eu lieu en septembre 1930.

des fruits tombés à terre qui surpassait celui des fruits locaux, pourtant bien mûrs, du marché de Tunis. Mais plus instamment il s'est accolé à l'émerveillement maternel rencontrant avec les vignes de muscat, les figuiers, les amandiers, les palmiers dattiers, les oliviers, les grenadiers de Tunisie, et plus encore les orangers qui n'y sont pas nommés, la terre où la Bible à l'Ecole du dimanche contait la fertilité et l'abondance par le lait et le miel qui y coulent. Madame Mathieu et son abricotier furent pour moi le pays de Canaan.

C'est à croire que le goût est le sens premier. Car un cran au-dessous de l'abricotier il y a eu les fougasses de ma tante Emilie. A Tunis les trois impressions boulangères notables étaient les quelques viennoiseries tenues par l'épicerie Chaisaz, les gressins de la maison Bonomo et les ropstabouns (transcription fantaisiste de *khobz tabouna*)¹ que vendaient des marchands ambulants. Ces trois variétés de pain correspondaient à des situations différentes. Les jours difficiles, dans les limites du crédit que Madame Chaisaz consentait, le peuple que nous étions n'avait pas besoin de la solution princière rapportée par Rousseau². A défaut de pain il y avait les *schnecks*. De leur côté les gressins étaient avec un bouillon clair de légumes l'entrée dans la fin des diètes imposées par mes «crises de foie». Enfin les ropstabouns, avaient, seuls ou associés à de l'huile d'olive et une pincée de gros sel, les délices des aliments populaires. Même de prix modique, encore fallait-il parfois en avoir les moyens. Mondovi leur a adjoint les fougasses de ma tante Emilie. Dans mon esprit elles détrônent avec les *khobz* de Tunis la dyade littéraire formée par la brioche de Rousseau et la madeleine de Proust. Ma tante Emilie en confectionnait de grandes dans des plaques rectangulaires de métal noir à petits bords. Elle les agrémentait comme des pizzas et me chargeait de les

1 . pains ronds, peu levés, cuits dans un four en pierres.

2 . «Malheureusement je n'ai jamais pu boire sans manger. Comment faire pour avoir du pain ? Il m'étoit impossible d'en mettre en réserve. En faire acheter par les laquais, c'étoit me déceler, et presque insulter le maître de la maison. En acheter moi-même, je n'osai jamais. Un beau monsieur l'épée au côté, aller chez un boulanger acheter un morceau de pain, cela se pouvoit-il ? Enfin je me rappelai le pis-aller d'une grande princesse à qui l'on disoit que les paysans n'avoient pas de pain, et qui répondit : Qu'ils mangent de la brioche. J'achetai de la brioche. » (Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, Livre VI. Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1961. t. I, p. 403.

apporter au fournil du village, seul capable de contenir des plateaux qui auraient pu nourrir un régiment. Le foyer, le boulanger les enfournant et les défournant, le long manche du pellon étaient des spectacles dont on n'a pas beaucoup idée en ville sauf par les narrations des livres que ranime l'odeur du pain filtrant des soupiraux des boulangeries.

La troisième merveille de Mondovi était à l'antipode des découvertes alimentaires. Il s'agit du cabinet des curiosités de mon oncle Marcel. Je pénétrais brièvement dans cette pièce immense, haute de plafond, le temps de prendre un bouquin dans la bibliothèque, dont mes yeux de lynx d'enfant avaient repéré le titre et que j'allais lire sur le toit de la villa, à la fois accessible aux bruits alentour et inaccessible à ses intrusions. J'entrais et je sortais, car je sentais que tout autre geste lui aurait déplu, même lui poser une question. Il n'était ni maniaque, ni revêche. C'était son refuge comme je le faisais du toit.

Les curiosités de mon oncle Marcel étaient d'esprit et diverses. Cette disposition était familiale. Ses frères l'avaient. Mon père l'avait. Mon grand-père l'avait. On peut penser, comme ma tante Denise de son époux Camille, qu'elle émanait d'un désir d'ascension. Ce n'était pas faux, mais laissait pour compte un tempérament imaginatif et fonceur rappelant l'émotion et la décision de Bernard Palissy ¹, à la différence près que les essais familiaux soit en période de vaches maigres, soit dans l'euphorie de vaches grasses n'étaient pas dans une seule direction.

Le plus légendaire d'entre eux est sans conteste le dernier. J'ai nommé LA PROPRIÉTÉ. Quoique pour nous les enfants elle ne fût qu'un récit, nous l'avons tous vécue, là, présente, éternellement subsistante dans l'idée de ce qu'elle avait

1 . «... il y a vingt et cinq ans passez qu'il ne me fut montré une coupe de terre, tournée et esmaillée d'une telle beauté, que deslors j'entray en dispute avec ma propre pensée, en me remémorant plusieurs propos, qu'aucuns m'avoient tenus en se moquant de moy, lors que je peindois les images. Or voyant que l'on commençoit à les délaisser au pays de mon habitation, aussi que la vitrerie n'avoit pas grande requeste, je vay penser que si j'avois trouvé l'invention de faire des esmaux je pourrois faire des vaisseaux de terre et autre chose de belle ordonnance, parce que Dieu m'avoit donné d'entendre quelque chose de la pourtraiture; et deslors, sans avoir esgard que je n'avois nulle connoissance des terres argileuses, je me mis à chercher les esmaux, comme un homme qui taste en tenebres». *De l'art de terre, de son utilité, des esmaux et du feu / par Me Bernard Palissy. Ouvrier de terre.* A Paris. Chez Jacques Haumont, 1941. p. 16-17.

été, de ce qu'elle aurait pu être et de ce qu'elle était devenue. Il suffisait de dire ces deux mots LA PROPRIÉTÉ pour que chacun, qu'il y ait mis les pieds ou non, voit immédiatement les lourdes grappes de muscat sucré auxquelles se mêlaient anachroniquement les images d'amandiers en fleurs avec la mer en arrière-fond. Pour ma part elle était d'autant plus vivace que mon père en avait assuré physiquement l'exploitation, partageant la vie et les tâches mêmes des métayers et des journaliers. Il en rappelait les macaronis simplement à l'eau, sa tambouille d'*ebreo* solitaire, là-bas, et en conservait une fierté terrienne qui le poussait à revenir sur l'expérience. Le nom du village proche de *Fondouk Jedid* servait à désigner le domaine. D'après ses indications et la référence aux collines de *Khanguet el Hojjej* l'emplacement du vignoble ferait face au domaine *Neferis* existant actuellement. Le fiasco est venu, comme lui et ma tante Denise l'ont dit de l'acquisition de terres encore plus propices à la vigne dans les collines de *Takelsa*. Ignorante et à l'époque sans curiosité, j'ai cru pendant longtemps que l'endroit était le même sous deux appellations, alors qu'il s'agissait de deux surfaces distinctes dans la région du Cap Bon. A ma décharge la façon dont on en parlait, que ce soient mon père, ma mère même, normalement moins encline à l'idéalisation, et tout le reste de la famille, avait les chatolements d'un conte des mille et une nuits, dont au moins la vérité me fut un jour attestée par la visite de la cave et ses cuves en béton à l'état d'abandon intéressant un acquéreur et un autre par une bassine remplie de petites poires qu'un tunisien vint apporter à domicile avec une bouteille de miel en guise d'un loyer qu'on ne lui avait jamais demandé. Somme toute, j'ai eu à l'adolescence l'expérience de ce qu'était le produit net versé à la classe des propriétaires par la classe productive. Mais, réel, au lieu qu'en numéraires, nous l'avons entièrement consommé sans rien remettre dans le circuit et donc sans revenu possible à la période suivante, ce qui était le dépérissement même annoncé par l'arithmétique de François Quesnay.

Mon père n'était pas avare du passé, mais au fil du temps son étendue s'était

amenuisée à des épisodes que mon frère et moi connaissions par cœur et qui, ignares que nous étions alors de ce que réserve la vie, nous faisaient lever les yeux au ciel en catimini. A chaque grand prix automobile nous pouvions être sûrs que le fantôme de Tazio Nuvolari [1892-1953] ferait son grand retour laissant loin derrière les prouesses présentes d'Ascari [1918-1955], puis de Fangio [1911-1995], puis des frères Pedro et Ricardo Rodríguez de la Vega [respectivement 1940-1971, 1942-1962], puis de Jim Clark (1936 - 1968) et ainsi de suite tous favoris de mon frère qui tapissait sa chambre de leurs posters.

Différemment toutefois, les vicissitudes de la récolte de fraises restaient dans les annales vivantes et neuves comme si elles avaient fait partie des romans de John Fante. Achetée sur pied, la fugacité de sa maturité profuse les avait littéralement pris de court, véritable tonneau des Danaïdes que n'arrivait pas à étancher un détail improvisé ni par dessus le marché la confection en hâte de confiture à domicile. Le répit n'est venu que du terme naturel Au sud d'Eden les fiascos sont plus burlesques qu'à l'Est.

Il a donc fallu l'obstination de ma cousine Annie Goldmann pour débusquer, plus vite avortées que la propriété et moins vite que la récolte de fraises, deux péripéties qui nous étaient totalement inédites, dont nous n'avions pas plus entendu parler que de nos ascendants paternels. Quand j'ai découvert la mine de plomb et le bateau grec tels que mon père les lui a rapportées, j'ai revécu la lucidité et la bonhomie qui le caractérisaient et retrouvé dans l'aptitude familiale à transformer les mésaventures en une suite de rétablissements courageux et de rebondissements audacieux l'inventivité qu'il avait lui-même déployée pour pourvoir à la précarité de la guerre et d'un après qui n'a pas rétabli l'avant.

Le bateau grec a pris l'aspect de cargaisons de métaux non ferreux sillonnant les mers, dont les courtages devaient rapporter, non pas «la manne céleste», mais la remise à zéro, jusqu'à la prochaine, des crédits sur lesquels nous vivions. Aux métaux non ferreux a succédé l'anticipation de l'emploi de l'Onduline, puis

celle du succès des Vespa, puis des vertus du thé vert dont les échantillons reçus du Japon dans de petites boîtes rondes et plates ont fini dans nos tasses... Tous coups d'essai sans suite parce que les licences soumissionnées imposées par le contingentement ne lui étaient jamais accordées et passaient à d'autres prétendants. Les espoirs qui avaient été attachés aux bateaux de métaux non ferreux ont pris à nouveau la mer avec cette fois les navires qui faisaient la navette entre Marseille et Tunis. Et voici comment.

J'ai fait cette traversée deux fois.

Pour la première, Maman, mon frère et moi nous avons embarqué sur le *Djebel-Dira* qui était un bateau de la *Compagnie de Navigation Mixte*. La ligne était aussi assurée par la *Compagnie Générale Transatlantique*. Mais d'après ce que j'ai pu lire maintenant dans quelques documents les tarifs de la première était moins onéreux que ceux de la seconde. C'était en 1948 et le voyage vers la France était pour ma santé et non de villégiature, ni d'aventure. Nous avons voyagé en 3^e classe, c'est-à-dire dans la cale. Dans ces conditions et malgré son caractère extraordinaire la traversée ne m'a pas laissé un grand souvenir, sauf de m'être tellement penchée à la poupe pour apercevoir l'hélice qui produisait le sillage qu'un passager s'en est ému et m'en a éloignée. En revanche l'hôtel Terminus où nous avons fait halte m'a fait un effet bœuf, au point d'y voir le Grand Hôtel Terminus de Paris¹ situé à... Marseille. Ce n'était pas Céleste Albaret arrivant au Grand Hôtel de Cabourg dans les bagages de Proust, mais presque. Je pense que les récits maternels des palaces de Saint-Moritz aux Olympiades de 1928 y furent pour quelque chose. Aucune des photos d'un album sans fioriture ne les montrait. Je n'en avais que l'idée. Mais l'idée était inspirée de Davos et des sanatoriums de *La Montagne magique*. A la place, dans les paysages évidemment neigeux au public rare des photos, il y avait le *Stadium* pris de loin avec de tout

1. Inauguré sous ce nom en 1889 pour accueillir les voyageurs britanniques arrivant par la gare Saint-Lazare pour visiter l'Exposition Universelle, il devient en 1972 le Concorde Saint-Lazare puis le Concorde Opéra Paris et est renommé Hilton Paris Opéra en janvier 2015.

petits personnages, le défilé de la délégation italienne faisant le salut fasciste devant quelques rangs de gradins, l'impressionnante *Schanze* suivie du vol à son faite d'un sauteur anonyme, et un instantané de Sonja Henie qui a déterminé très longtemps après, c'est-à-dire à la quarantaine, un stakhanovisme patinesque destiné à approcher ce que j'avais admiré.

La décision des parents d'aller tenter la chance à Paris est à l'origine de la seconde et dernière traversée. En quittant un jour de novembre 1951 (je crois bien que c'était le 7) la désolation d'un appartement vidé de tout, sans Papa qui avait pris les devants, Maman, mon frère et moi avons eu la consolation d'un départ en beauté. Cela ne tenait pas à ce que l'on voyageait cette fois en classe touriste, logés en cabine avec dîner à la salle à manger que sentant le mal de mer venir j'ai quittée sous le regard goguenard des passagers, mais au bateau lui-même, le *Kairouan*. Déjà peu avant à Tunis une réception à bord organisée à l'occasion de sa mise en service avait permis d'admirer ses aménagements intérieurs qui n'avaient plus rien à voir avec le *Djebel-Dira*. Un article paru dans *Le Monde* du 23 mars 1951 rapporte avec l'emphase de mise l'impression de modernité et d'élégance que laissait sa ligne vue du port, donnant à penser qu'on tenait avec lui un descendant du légendaire *Normandie* et accréditant l'idée que le bâtiment était neuf alors qu'au terme d'une histoire mouvementée commencée en 1939 il était en fait remis à neuf.

«Une nouvelle unité de la Compagnie de Navigation Mixte, le *Kairouan* vient d'effectuer sa première traversée et celle-ci s'est faite sur le trajet Marseille-Tunis... Ce paquebot, il faut le dire, est vraiment un des modèles du genre et peut rivaliser avantageusement avec les plus beaux navires étrangers par son allure générale, son confort, ses installations, son luxe et sa vitesse... Tout est fait sur ce paquebot ultra-moderne, pour le confort et le contentement du passager. Comment d'ailleurs, ne serait-il pas satisfait puisque la première traversée (et toutes seront pareilles) a été effectuée en

22 heures à la vitesse moyenne de 23 nœuds. »¹

Et c'est dans cette idée d'un bateau neuf et de ce bateau même que j'ai vu s'éloigner les dunes de Gammarth. A l'époque sauvages, sans âme qui vive elles donnaient au septentrion un avant-goût du désert austral.

Que Gammarth ait condensé tout ce que je laissais n'a rien d'étrange. Sa découverte avait été le clou de deux jours passés à La Marsa à l'invitation de la famille de ma «meilleure amie» qui villégiaturait dans la villa du consul d'Angleterre. La Marsa était alors le terminus de la succession des plages de la banlieue nord de Tunis commençant à La Goulette et aussi une des résidences du bey, Sidi Lamine Pacha. En fait ma «meilleure amie» ne l'était déjà plus, ou plutôt c'est moi qui, malgré l'attention de ses parents, n'était plus la sienne. Télescopage des temps, mon départ précédent avait préparé le définitif. Les absences ont raison des attachements. Il faut que du Bellay ait été sacrément déprimé pour idéaliser les périples d'Ulysse et de Jason et qu'il soit, helléniste comme peu le sont encore, tombé sur la tête pour représenter heureux ce que furent leurs retours. La nostalgie envahissante du petit Liré depuis le mont Palatin lui masquait que l'absence transforme en étranger le revenant et repousse l'antérieur dans les limbes. Au rancart ! le véhicule de fortune, char des pseudo-triomphe consulaires de la Rome antique. Remisée ! la *Fiat 500 Topolino*, emblème de l'Italie des Vittorio de Sica, Rossellini et Giuseppe de Santis. Aux oubliettes ! le temps technicolor des américaines décapotables, du golf de la Soukra [Golf de Carthage]² où l'on tapait dans les fourrés de mauvaises balles avec des clubs au rebut, et la découverte des milk-shakes au domaine de Bir Kassa³. Evaporé ! le couchage à la belle étoile dans un moucharabieh. Au fond, ce délestage affectif était bien tombé.

1. « Le Kairouan a illuminé le port d'Alger », *Le Monde*, 23 mars 1951.

2. Intitulé actuellement Golf de Carthage.

3. Sur la route du Bardo, le domaine de Bir Kassa était jadis la demeure d'été du caïd Alfaouin, un des seigneurs de la cour d'Ahmed- Bey (1837-1855). La laiterie du même nom dans le centre de Tunis était le point de vente de ses produits laitiers.

Je pouvais du Kairouan regarder sans émotion s'éloigner la ville où j'avais vécu. Tout simplement aussi parce que j'en conservais définitivement l'empreinte.

A peu près vingt heures après, dans l'éclat débutant du jour méditerranéen, le château d'If a rempli le hublot de la cabine. C'était si extraordinaire de voir la forteresse en vrai qu'Edmond Dantès et l'abbé Faria ont été repoussés aussi sec dans l'obscurité de leurs geôles et l'épaisseur de leurs murs. Du même coup l'arrivée à Marseille a sonné comme une prise de la Bastille, la prise de la littérature qui m'avait enchantée.

La suite immédiate n'a pas été aussi ronflante. Il n'y a pas eu de halte à Marseille et d'hôtel Terminus. Mais à Paris il y a eu l'hôtel Mazagran. C'est un petit hôtel situé au 4 de la rue Mazagran, entre le métro Bonne Nouvelle et la porte Saint-Denis. Ses fenêtres donnent sur une poste d'angle imposante. Autant dire que nous logions au coeur des grands boulevards allant des portes Saint-Denis et Saint-Martin à Richelieu-Drouot, exactement comme Yves Montand les chantait¹ quand la chanson française affectionnait Paris². L'atmosphère a changé. «Les baraques et les bazars, les étalages, les loteries et les camelots bavadards qui vous débitent leurs bobards» les occupaient. Tous et toutes étaient autant de petits théâtres agglutinant les badauds pour une raison ou pour une autre, pour le produit ou l'ustensile aux propriétés merveilleuses que le bagout du vendeur couronnait par une kyrielle de petits articles pour enfoncer définitivement le clou de l'affaire à ne pas rater. Rue ou scène, c'était le temps où le théâtre était roi. Sur les boulevards, enclavé dans l'habitat, il était un roi débonnaire. Son sillage est toujours là. Il commence où nous étions au *Théâtre de la Porte Saint-Martin*, anciennement une des salles successives de l'Opéra, suivi du *Théâtre de la Renaissance* dont j'essayais d'apercevoir la façade des fenêtres de ma tante Denise, qui nous avait devancés et logeait dans un immeuble vétuste de la

1 . « J'aime flâner sur les grands boulevards » , paroles de Jacques Plante et musique de Norbert Glanzberg, 1952,

2 . *Pigalle* (Georges Ulmer, 1946, *A Paris...* Francis Lemarque, 1946), *Sous le ciel de Paris*, 1950...

rue du Faubourg Saint-Martin au-dessus d'un restaurant à l'enseigne du Chien vert. Il se poursuit au boulevard de Bonne Nouvelle avec le *Gymnase* devenu à partir de 1962 le fief de Marie Bell et resté du coup dans les mémoires comme l'Athènes de *Phèdre*. *Les Nouveautés* se présentent au boulevard Poissonnière et, au boulevard Montmartre, *Les Variétés* dressent toujours, quoique resserée, leur façade élégante qu'elles doivent à l'architecte Cellerier et vers laquelle convergent les passages intemporels des Panoramas et Jouffroy. C'était aussi le temps où le cinéma avait dans les quartiers ses salles, sur les Champs-Élysées son avenue et sur les boulevards ses palais comme le *Rex*, avec plus loin, à proximité de l'Opéra, tout aussi monumentaux le *Paramount* et le *Berlitz*, où l'on passait des films-fresques géants, du genre *Autant en emporte le vent* et *Sous le plus grand chapiteau du monde*. Le *Rex* était l'un des rares cinémas, où l'on pouvait fumer. Quand il m'est arrivé d'y aller, ce n'était pas sans crainte de l'incendie. Mais il faut dire que sous la coupole étoilée les séances paraissaient se dérouler en plein air par une nuit d'été et la fumée flottante dans une pénombre bleue entretenait l'idée qu'une lune onirique allait apparaître entre le lent déplacement des nuages. Dehors les boulevards étaient une suite de grands cafés d'où se détachait, au 14 boulevard Montmartre, en toile de fond de la rue Vivienne, la *Maxéville*, une brasserie dont le nom faisait écho à celles de Tunisie.

J'ai gardé pour la fin le plus important de *J'aime flâner sur les grands boulevards*. La chanson abandonne le descriptif pour évoquer «les grands jours d'espoir, les jours de colère, qui font sortir le populaire», la vibration du «cœur de Paris, toujours ardent, parfois frondeur, avec ses chants, ses cris » et les «jolis moments d'histoire écrits partout ». En vérité on voit bien que la chanson dit «jolis» ces moments souvent durailles, parce qu'ils sont d'histoire et du populo.

L'étape Grands Boulevards n'a pas duré longtemps. Craignant sans doute les conséquences de ressources s'amenuisant, l'hôtel nous a donné congé. A ce moment pour avoir les coudées franches face aux difficultés mon frère a été mis

en pension auprès de la famille Dupont qui tenait toujours l'hôtel Bon Séjour à Thollon. De son côté Papa a retrouvé (par quel miracle ?) un ancien copain de régiment, Zuili, propriétaire d'une petite galerie rue de Londres, et en a obtenu d'aller démarcher en province les tableaux des peintres affiliés, ce qui était mieux que d'avoir à livrer des canadiennes confectionnées dans l'atelier d'un autre copain de régiment, fourreur, Margolis, installé du côté de la rue Sainte-Cécile dans le ix^e arrondissement. Les tableaux représentaient surtout des paysages dépeuplés sous des cieux immenses qu'ils soient marins ou fluviaux peints par Pierre de Clausade¹. Et quant à Maman son rôle initial a consisté à nous trouver un toit. Les dernières munitions ont servi à accéder aux annonces de locations d'une officine en face de la Gare Saint-Lazare, puis à payer la caution et le loyer d'un studio situé 77 rue Fondary, qui appartenait à un employé laborieux dont nous avons attendu le retour du travail le soir après huit heures assises sur les marches d'escalier de son immeuble rue Saint-Placide.

Au 77, rez-de-chaussée sur cour surmonté par sept étages, à la lumière chiche d'une fenêtre munie de solides barreaux et au mobilier typé Galerie Barbès, pour la première fois j'ai vu ma mère avoir un coup de cafard. Nous avons roulé le tapis parsemé de petites croix gammées, fait disparaître tout ce qui était de couleur marron foncé et gardé l'essentiel. Comment y sommes-nous parvenues dans cet espace restreint ? A posteriori mystère et boule de gomme. C'est sur ce début que nous avons topographiquement progressé dans l'escargot des arrondissements parisiens du x^e au xv^e, tout en gardant pour ma part un pied dans le viii^e par l'entremise du lycée Racine où avant notre arrivée mon cousin René m'avait inscrite parce que sa situation centrale laissait tous les possibles.

La rue Fondary est longue, mais bien moins que la rue de Vaugirard qui bat tous les records. Le 77 est dans la partie comprise entre l'avenue Emile Zola et la

1. (1910-1976) Artiste autodidacte, Pierre de Clausade était membre de la Société Nationale des Beaux-Arts, Sociétaire du Salon d'Hiver et de l'Art Libre.

rue de La Croix Nivert. Quand nous sommes arrivés dans le x^v^e, Citroën n'avait pas encore été délocalisé et le quartier était à dominante ouvrière. J'y ai éprouvé, en particulier grâce à Madame Ayffre, dont le mari, carrossier chez Peugeot, réalisait à la main les prototypes, que «la solidarité de la classe ouvrière» n'était pas une légende. Rencontrée à l'occasion de petits achats que Maman faisait chez la mercière du coin, Paulette Ayffre lui a ouvert le monde invisible de la confection à domicile et partageait les occasions qui se présentaient. Sa générosité ne s'y arrêta pas et mettait la main à la poche, comme le jour, pour moi mémorable, où la perte au marché du porte-monnaie familial m'a laissée désemparée. Sa personne synthétise dans ma mémoire le va-et-vient de tous ces gens aux alentours de l'Opéra que distinguaient des ballots de tissu noir. Ceux-ci contenaient les vêtements dont les maisons de confection de la rue Réaumur leur confiaient la façon et prenaient au centre de Paris l'allure des baluchons ouvriers des récits historiques ou, ce qui revient au même, des grands romans du x^{ix}^e siècle.

La partie de la rue Fondary où nous habitions comportait du côté pair un grand terrain vague ceint par un mur qui portait la mention, rendue désuète depuis belle lurette par les tags, «*Défense d'afficher - loi du 29 juillet 1881*». Accolée, une épicerie qui faisait aussi bistro, ou peut-être bistro qui faisait aussi épicerie, port d'attache de Gaby la poivrote au grand cœur du coin que blaguaient les habitués. La suite du trottoir comportait quelques maisons vieillottes, formées de bric et de broc, donnant sur de petites cours pavées, sorties tout droit des photos d'Eugène Atget. Côté impair il y avait un poste de police et des immeubles moyens, dont le nôtre en deux corps de bâtiments en profondeur. Au bout Emile Zola il y avait un bar, dont la vente de figatelli et de petites boîtes de pâté de grive disait l'appartenance. Et quant au bout Croix Nivert, il était occupé par un petit hôtel, l'hôtel «franco-russe», qui entassait dans des chambres misérables, un peu moins terriblement que le bidonville de Nanterre, des travailleurs maghrébins. Étrangement il y avait là comme une sorte de répétition de notre

habitation à Tunis, l'immeuble double, le bar corse, même l'hôtel. Mais évidemment l'atmosphère, la situation n'étaient pas les mêmes. En 1951 le pays n'était pas vraiment sorti de l'après-guerre. Il y avait de la neige en hiver et du givre aux fenêtres. Le chauffage était au charbon. André Malraux n'était pas en poste de s'attaquer aux façades. La suie recouvrait leurs particularités. Paris était noir et sa population ne roulait pas sur l'or.

Elle ne roulait pas sur l'or, mais son humanité tissait la ville. Les anciens autobus dont la caisse était peinte en vert dit «moyen» et la moitié supérieure en ivoire semblaient avoir passé le temps et être tout droit revenus de la bataille de la Marne. Leur plate-forme arrière permettait de voir la ville comme d'un balcon ambulant quand l'affluence n'y serrait pas les voyageurs comme des sardines et que la pluie ne les trempait pas. Dans une ville où l'on court, même sans raison, la plate-forme permettait d'attraper le véhicule au vol ou d'en descendre en marche. A bord le receveur validait le voyage en oblitérant les tickets par un tour de manivelle au son de crécelle d'une petite machine qu'il portait à la ceinture. Il libérait pour le conducteur le démarrage de l'autobus en tirant deux fois sur une corde qui actionnait une clochette. A l'arrêt La Tour d'Auvergne, entre le frein desserré et l'enclanchement laborieux et grinçant du levier de vitesse, je me demandais à chaque fois si le 85 allait parvenir à s'arracher et à remonter la rue Rochechouart ou rater son coup et la redégringoler emporté par son pesant de voyageurs additionné à son propre poids. Sous terre, et non plus au-dessus, les wagons du métro étaient d'un beau rouge et d'un beau vert pour distinguer les premières classes des secondes. Les sièges étaient pour les unes rembourrés et en cuir et pour les autres en lattes vernies. Si mes souvenirs sont exacts, dans les deux cas, mais d'une façon différente, ils étaient surmontés de porte-bagages dont personne ne se servait. Le train de ville avait été calqué sur le train des champs. La fermeture et l'ouverture des portes, les départs, étaient commandés par un chef de train en tête du wagon de tête distinct du conducteur. Chaque

station de la ligne avait aussi un chef et au moins un guichet délivrant les moyens de transport. La régulation de l'affluence dans les rames était assurée en amont par des portillons automatiques barrant l'accès aux quais à l'arrivée des rames aux stations et aussi en personne par des poinçonneurs assis dans des guérites dont la demi-porte en pivotant avait valeur de stop. Cela n'empêchait pas aux heures de pointe les rames d'être prises d'assaut et l'entassement dans les wagons. Les poinçonneurs étaient surtout des «poinçonneuses» un peu partout, probablement aussi Porte des Lilas. Elles occupaient les temps morts généralement en tricotant, de sorte qu'on avait peine à imaginer qu'elles devenaient de fortes femmes redoutables qui s'interposaient avec succès aux resquilleurs. Toutes et tous avaient l'uniforme gris bleu de la RATP complété pour les hommes par une casquette et pour les machinistes des autobus par une lourde veste en cuir qu'ils suspendaient au dossier de leur siège en prenant leur service. Les trajets entre les stations déroulaient sur les murs des tunnels la publicité du vermouth Dubonnet sous la forme imaginée par Cassandre¹ (*Dubo, Dubon, Dubonnet*) ou de façon moins entêtante celle de la boisson chocolatée *Banania* dont le tirailleur sénégalais faisait pour «nous les Africains qui venions de pas si loin» quasiment partie de la famille. Les grands panneaux des couloirs et des quais formaient le lieu idéal pour les trouvailles de Savignac², Villemot³, ou Loupot⁴. Leur talent mettait l'affiche au rang d'art majeur. Et ce n'était pas seulement pour sa valeur esthétique. Roland Barthes, préfaçant le porte-folio intitulé *Savignac - Défense d'afficher* édité par Delpire, y voyait en 1971 l'inscription du monde qui se préparait.

1. Cassandre, pseudonyme d'Adolphe Jean Marie Mouron, (1901-1968), avait les multiples casquettes de graphiste, affichiste, décorateur de théâtre, lithographe, peintre et typographe. Sa création marquante encore présente est le logo de la maison de couture *Yves Saint-Laurent*.

2. Raymond Savignac (1907-2002) a marqué l'histoire de sa profession avec plus de 600 affiches publicitaires, dont les plus célèbres restent à ce jour *Monsavon*, qui signa sa consécration en 1949, *Bic*, *Aspro*, etc.

3. Bernard Villemot, (1911-1989) est connu pour ses affiches engagées comme *Quand les parents boivent* et celles issues de sa collaboration avec *Orangina*.

4. Charles Loupote (1892-1962) a élaboré la publicité pour l'apéritif *St Raphaël*, les vins *Nicolas*, *Lion Noir* et *Vichy Célestins*.

«Quelques images, il n'en faut pas plus à Savignac pour constituer sous nos yeux une petite encyclopédie de la modernité... L'art de Savignac est ainsi un art du futur imminent, la famille va se transformer en sièges, les bouches en micros ; et ce temps subtil, à la fois présent et futur (que les anglais appellent progressif) dont Savignac fait le ressort de ses métamorphoses, est bien celui de la France, en proie au «développement» technique; la France est en train de devenir machine, et c'est ce train qui est présent à la fois dans l'histoire actuelle de notre pays et dans la grammaire que Savignac a inventée.»

Mais pour l'heure, on n'en était qu'à la prémonition du passage. Ce n'était plus *Jour de fête*, mais *Les Vacances de Monsieur Hulot*, et pas encore *Mon oncle*, sans évidemment parler de *Playtime* et de *Trafic*¹. Roland Barthes n'a pas vécu assez longtemps pour repérer que dans le train du monde-machines la France allait perdre totalement les siennes, ni que les décombres accompagneraient les reconstructions d'après-guerre. Mais, à Paris, en surface, la police faisait encore office de feux tricolores avec une maestria, qui débrouillait sans ostentation les embouteillages les plus enchevêtrés et calmait les esprits les plus échauffés. Les automobilistes n'étaient pas interdits de klaxonner. Il n'était pas question de ceinture de sécurité, et les cyclistes, coureurs ou pas, sauf les pistards au Vél d'Hiv ou les pilotes des Derny dans la course Bordeaux-Paris, ne portaient pas de casque. Jean Robic avait ouvert les podiums aux grimpeurs de poche. La rivalité Gino Bartali-Fausto Coppi battait son plein. Les écarts se comptaient par poignées de minutes au lieu de secondes au terme d'étapes de montagne dantesques. L'accordéon d'Yvette Horner scellait les arrivées de virtuosités étourdissantes.

1. Ces trois films (1949, 1953, 1958) du cinéaste Jacques Tati (1907-1982) réfléchissent avec les suivants (*Playtime*, 1967 et *Trafic*, 1971) la progression des changements.

C'était l'époque de la radio. Nous avons pu acheter un petit poste, grâce au mandat que ma tante Lucie envoyait à Noël pour nous les enfants, lequel passait en général aussitôt dans les finances familiales. Le plus dur a été de franchir l'obstacle des postières inflexibles sur le règlement, car le mandat était à l'ordre de Taieb tout court, ne distinguant ni Madame ni Monsieur. Les façons détendues du protectorat ne nous avaient pas préparés aux rigorismes métropolitains. Enfin nous avons eu et l'argent et le poste. Au fil des jours, de la semaine et des saisons le Marconi «Baby» 4I, version blanc et or, ouvrait une multitude de mondes. Mon père était évidemment à l'affût de la *res politica*, au point de ne pas supporter qu'on l'en dérange. C'était surtout vrai pour la presse imprimée. Je n'ai jamais pu comprendre en quoi lui demander la feuille du feuilleton ou de la bande dessinée du jour pouvait le contrarier à ce point puisque ce n'étaient pas celles qu'il était en train de lire. Et jour après jour m'obstinant dans cette incompréhension je reproduisais les conditions de cette dissension. Sur un mode plus léger le dimanche à midi les chansonniers du Grenier de Montmartre se livraient à la satire politique et terminaient rituellement par le même couplet chanté par toute l'équipe : *«Pour informer le monde avec la voix des ondes, il y a, il y a, il y a les chansonniers. Au revoir, taratatata, au revoir, taratatata, notre émission est terminée, nous fermons notre Grenier. Au revoir, taratatata, au revoir, taratatata, nous fermons notre Grenier»*. La spécialité de mon frère était évidemment le sport. Il mettait le poste en sourdine et y collait son oreille. De temps en temps on l'entendait rire, se bidonner serait plus juste. On pouvait être sûr qu'il s'agissait des reportages sportifs assurés par Bruno Delaye de l'équipe de Georges Briquet alors chef du service des sports. Le débit très particulier du journaliste parvenait à rendre compte d'absolument tout ce qui se passait sur le terrain, le jeu dans les moindres détails, y compris ce qui n'en relevait pas comme le réajustement par un joueur de son flottant simultanément à sa course vers la cage adverse. De notre côté, Maman et moi, avons une prédilection pour *Au jour et aux lumières* de la comédienne Béatrix Dussane, *Les Grands Musiciens* du chef d'orchestre Jean Witold ou *Plaisir de la mu-*

sique du tandem Roland-Manuel/Nadia Tagrine tandis que les colères d'Antoine Goléa renvoyaient dans les cordes Jacques Bourgeois au cours de *Tribune des critiques de disques* continuées sans être égalées et que de son côté la radiodiffusion en direct des concerts bénéficiait des annonces définitivement distinguées de Jean Fontaine¹. Le soir était pour la famille toutes tendances confondues le moment des histoires spécifiquement radiophoniques ou «radiophonisées», le moment du générique étrange un peu angoissant composé par André Popp pour *Les Maîtres du mystère* la série réalisée par Pierre Billard et produite par Germaine Beaumont, le moment où les voix distinctes des personnages, leurs inflexions, leurs silences, leurs respirations même, donnaient au texte de leurs échanges un relief particulier qui nous plaçait dans leur espace auditif y compris son cadre et ses plans sonores². *India Song* enchantait la radio des bruits lointainement audibles d'une réception à l'ambassade dans un temps qui était celui que nous imaginions des colonies. Malgré Delphine Seyrig et Michael Lonsdale le film pourtant salué m'a au contraire ennuyée.

Le matin venu, au dehors, les marchandes des quatre-saisons installaient leurs charrettes dans les rues commerçantes, comme la bien nommée rue du Commerce, et les remisaient le soir. Les Halles étaient dans Paris sans en bouger depuis huit siècles. Mon père y avait même été précurseur de l'achalandage en crevettes roses, en l'espèce tunisiennes bien avant qu'elles ne viennent de Madagascar. Sans moyens ni appuis son initiative une fois de plus n'a pas débouché.

Boulevard de Grenelle, à l'abri du métro aérien, le marché découvert investissait trois fois par semaine le terre-plein central. L'arrivage des denrées dans un remue-ménage de véhicules, de chariots et de cageots, leurs étalages, signaient

1. Béatrix Dussane (1888-1969). Jean Witold - pseudonyme de Comte Jean Witold Jedlinski -, compositeur et critique musical (1913-1966). Roland Alexis Manuel Levy, dit Roland-Manuel, compositeur et musicologue (1891-1966). Nadia Tagrine, pianiste (1917-2003). Jean Fontaine, producteur et réalisateur d'émissions radio (1920-2001).

2. cf. «Entendre le théâtre. Un voyage sonore dans le théâtre français au xx^e siècle» (<http://classes.bnf.fr/echo/index.php>).

localement le branle-bas urbain, comme le rendait une vieille chanson de Marc-Antoine-Madeleine Désaugiers [1772-1827], *Tableau de Paris à cinq heures du matin*, avant que la vivacité légère d'*Il est cinq heures, Paris s'éveille*¹ ne s'en empare. Malgré le tremblement et le grondement du viaduc à chaque rame gagnant Dupleix dans un sens ou Cambronne dans l'autre, le battage des détaillants atteignait les chalands, récitatifs spontanés qu'au temps des polyphonies chorales Clément Janequin², Richard Dering, Thomas Ravenscroft, ou Orlando Gibbons³ avaient inscrits, sans le secours de l'UNESCO, au patrimoine artistique de l'humanité.

Côté boulevard Garibaldi, en fonction d'un calendrier mystérieux pour nous, mais pas pour eux, les forains installaient «cuite» de pralines, casse-boîtes, roues de la fortune et stands de tir. Mon frère faisait le détour en revenant du lycée, plus pour la visée à la carabine ou l'incertitude de la roulette que pour le lot gagné. Le dimanche, les camarades militants, postés dans tous les points populeux, en l'occurrence à proximité du métro et à la croisée de l'avenue Emile Zola et des rues du Commerce, Frémicourt et Fondary, lançaient à la cantonade «Demandez *L'Humanité Dimanche*»⁴. Le dimanche aussi, l'idée des guinguettes des bords de Marne survivait encore et l'on pouvait imaginer y rencontrer le Serge Reggiani de *Casque d'or* et le Mouloudji des chansons.

Nous avons vécu sept ans dans le xv^e. Pendant cette période la situation du lycée de jeunes filles Racine, enclavé entre la rue de Rome et la rue du Rocher, a fait de la gare Saint-Lazare mon second quartier. Essentiellement la gare. J'aimais son grand escalier côté Rome, la salle des Pas perdus pour tous les possibles au centre desquels elle se tenait : la banlieue avec les guichets côté quais, côté

1. Jacques Lanzmann, Anne Ségalen, Jacques Dutronc, Roger Bourdin (1968)

2. Clément Janequin (c. 1485-1558), *Voulez ouyr les cris de Paris* (c. 1530).

3. Richard Dering (c.1580-1630), Thomas Ravenscroft, (c 1590-1633), Orlando Gibbons (1583-1625) .

4. A cette époque le siège du journal se trouvait rue du Louvre, celui du PCF carrefour Châteaudun (place Kossuth) et Maurice Thorez en était le secrétaire général.

place l'ouest marin avec les accès grandes lignes¹, même si la gare de Lyon avec *L'Orient-Express* et *Le Train Bleu* de la Compagnie des wagons-lits emportait mes nuits jusqu'à Istanbul ou Rome; la grande horloge, le mouvement des départs et des arrivées ferroviaires, qui emmenaient des flots de banlieusards avec un rituel de changement de panneaux, de clignotants et de sonneries, ou les déversaient pressés de s'enfourner dans les bouches du métro ou de monter dans les autobus des lignes au terminus ou en circulation. Autre attraction, cour du Havre, dans la galerie des marchands, il y avait le *Cinéac*, salle de cinéma spécialisée dans la projection en continu et en boucle d'actualités filmées, affichées comme «le tour du monde en 60 minutes» et accessibles pour une entrée modique. Comme il n'y avait pas d'horaires, on prenait la projection en quelque sorte «en marche» et on en sortait, ou non d'ailleurs, de la même façon. Sur le même modèle il y avait une salle (ou plus ?) sur les Champs-Élysées dont les projections commençaient le matin. Maintenant si l'on voulait surplomber les voies et observer le trafic, le meilleur endroit était la place de l'Europe. En plus, alentour, il y avait les vitrines des luthiers de la rue de Rome d'où l'on entrevoyait l'intérieur, sorte de passage d'un milieu qui devenait nocturnement le décor de *La Bête humaine* à l'univers ambré des instruments à cordes.

Au lycée, en seconde, puis en première, vu notre petit effectif, même étoffé de deux A', qui ajoutaient les maths à la panoplie gréco-latine des A, nous étions logées dans un pavillon qu'on atteignait de la cour. Cette situation nous mettait à part des autres classes qu'on ne rencontrait vraiment qu'aux moments de la demi-pension. Le mélange était alors l'occasion d'aller au spectacle sans y aller.

1 . La gare est majoritairement consacrée au trafic de banlieue. Sa vocation internationale a tenu aux trains transatlantiques vers Le Havre-Maritime et Cherbourg-Maritime, en correspondances avec les paquebots pour New York. Le New York-Express de la Compagnie Générale Transatlantique a circulé jusqu'au retrait du France en 1974. Le Transatlantique-Express de la Cunard Line (pour les passagers du Queen Elizabeth 2, puis du Queen Mary 2) continue de circuler, même si la gare maritime (La Cité de la Mer) n'est plus directement desservie. Quant aux trains-bateaux Paris-Saint-Lazare - Dieppe-Maritime, en liaison avec les navires vers l'Angleterre, ils ont circulé jusqu'en 1994, remplacés par Eurostar. Les passagers vers l'Irlande par bateau continuent d'emprunter les trains Paris-Cherbourg.

Il y avait notamment une admiratrice de Luis Mariano, Claire Guibert, qui imitait à s'y méprendre l'air phare du *Chanteur de Mexico* et ses modulations façon youtses [yodels] suisses. Dans le même temps, à deux pas de la rue Saint-Lazare, *Violettes Impériales* triomphait au Théâtre Mogador avec Marcel Merkès sans Paulette Merval¹.

Parmi les A la prédilection n'était pas aux opérettes, mais aux chansons de Georges Brassens. Et moment insolite toute la classe a trouvé très malin d'aller chanter «*Quand Margot dégrafait son corsage...*» sous les fenêtres du censeur qui habilement n'a pas fait cas de l'impertinence. Plus sérieusement, les débats portaient sur les lettres sans être tout à fait exempts de considérations moins élevées où s'opposaient deux clans, les partisans de Gérard Philipe à celles de Jean Marais. Evidemment c'était plutôt l'attrait de leur physique respectif qui créait le clivage, avec un avantage pour *Le Prince de Hombourg* alias *Le Cid*. Pour ma part j'étais plus sensible aux grandes heures du TNP dans l'espace immense de Chaillot où les trompettes de Maurice Jarre annonçaient le début et la reprise du spectacle et où les décors minimalistes dans l'étendue de la scène faisaient le jeu des textes et miroiter leur somptuosité. Parfois l'imaginaire connaissait des limites. Monique Chaumette (la Reine) au douzième tableau de *La Tragédie du roi Richard II* invitant ses suivantes à se cacher dans le bosquet à l'arrivée du jardinier (Jean-Paul Moulinot) et celui-ci disant à ses aides d'en redresser les abricotiers achoppaient les spectateurs à la réalité unique d'un arbre en caisse perdu sur le plateau.

Une autre d'entre nous, Anne Herbillon, ne donnait pas dans les pâmoisons. Zélatrice du film de Marcel Carné et Jacques Prévert, *Les Enfants du paradis*, son enthousiasme introduisait au sein de l'encasernement du lycée le boulevard du Temple des années 1820 et la poésie lunaire d'un mime, le Baptiste d'un Jean-Louis Barrault ébloui par la Garance d'Arletty. Cet engouement faisait écho aux

1 . Marcel Merkès formait avec Paulette Merval un couple de chanteurs d'opérette sur scène et dans la vie.

spectacles de la Compagnie Renaud-Barrault au Théâtre Marigny. L'entrée en scène de Madeleine Renaud, Lioubov Andréïevna Ranevskaja revenant à la *Cerisaie*, est difficilement égalable. Son naturel y était tel qu'on ne savait plus laquelle de la pièce ou d'elle habitait l'autre. Alors voilà, par la grâce d'un accomplissement, spectateurs, nous nous trouvions confondus avec la troupe dans l'effervescence des arrivées, semblablement déphasés par le voyage, identiquement bousculés par les accueils et remués par le passé. Et même si Tchekhov indique que nous étions au mois de mai, que les cerisiers étaient en fleur, voire plus tard aux saisons ultérieures que la tache sombre des peupliers marquait les limites de la propriété, en même temps que s'exprimait l'agitation aimante des retrouvailles, un vent léger s'est comme levé dans la salle frissonnant les petites feuilles de bouleaux imaginés. Jusqu'à la fin. Jusqu'à ce que dans la maison vide le vieux Firss oublié s'étende, comme il dit, «un peu».

Cet instant théâtral ranime une autre arrivée. La nôtre. Cette fois dans le ix^e arrondissement, dernier de nos points de chute strictement parisiens. Topographiquement c'était en quelque sorte reprendre les choses depuis le début. Nous revenions dans l'environ des grands boulevards. En nettement mieux, mais aussi quelque part atteints. La sortie par étapes des difficultés n'effaçait pas la crise conjugale qui en était issue, ni non plus pour nous les enfants les éclats périodiques résultants. Elle en a tempéré la violence. Désormais nous avons la connaissance du bien et du mal. Pas dans la destination que l'Eternel lui assigne pour le genre humain, mais au sens où les bonheurs en sont désormais marqués.

On peut considérer que les domiciliations successives du bureau de papa ont préparé l'emménagement au 10 de la rue Bleue. Papa n'a jamais désespéré faire son trou en indépendant. Et même dans la période sombre des activités temporaires les plus disparates, il a toujours été inscrit au registre du commerce et payé patente. Il s'était débrouillé pour louer un coin de pièce rue d'Antin, à deux pas

du restaurant *Delmonico* à l'angle de l'avenue de l'Opéra. L'adresse l'objectivait négociant. En fait de négoce son activité se bornait à rechercher dans les brochures des Chambres de Commerce l'article susceptible d'une représentation. Avec un bon sourire goguenard son bailleur lui a un jour demandé, nous a-t-il raconté avec son propre bon sourire magnanime, «*Alors Monsieur Taieb vous trouvez votre bonheur ?*». Eh bien tenez-vous bien ! la conviction de mon père qu'il ne fallait malgré tout jamais désespérer de son étoile, que le sort savait ménager des surprises, comme la Loterie nationale bien inspirée avait su le dépanner une fois, comme les dixièmes hebdomadaires finiraient par le seconder à nouveau, même d'ailleurs mieux avec l'entier annuel du Grand Prix de l'Arc de Triomphe, eh bien tenez-vous bien ! la conviction paternelle a fini par se vérifier. Sans même l'intervention de la Loterie nationale «Monsieur Taieb» a trouvé son bonheur en repérant un article de bureau pour lequel il n'existait plus de fabrication française : les mécanismes qui constituent la pièce principale des classeurs à arceaux et à anneaux. Un bonheur n'arrivant jamais seul, sa proposition d'en être l'agent général a été acceptée par la firme autrichienne qui les fabriquait, la *Koloman Handler*. Nanti d'un petit prêt, qu'il a intégralement remboursé dès qu'il l'a pu exactement comme le faisait son père, et de l'adresse du transitaire *Inter Maritime et Fluvial* procurés par son cousin René Smadja, papa a quitté la rue d'Antin pour installer sa représentation au 1 rue Laffitte, ancienne rue d'Artois. Dans la foulée maman a laissé tomber la couture à domicile pour le secrétariat des «Etablissements Fernand Taieb». Avec ces promotions en cascade la famille passait de l'autre côté de la barrière. Elle devenait cliente des maisons pour lesquelles l'un avait démarché et l'autre avait travaillé à la pièce.

Le changement ne s'est évidemment pas fait du jour au lendemain. Bien qu'il ait débuté dans les années soixante il n'avait rien à voir avec la quête obligée des éléments obligés du bonheur décrite dans *Les choses*, le livre de Georges Perec. N'ayant pas comme le couple du roman fui de Paris pour Tunis, mais quitté

Tunis pour surmonter le fracas né de la guerre, mes parents avaient rigoureusement tout à faire. Et c'était là que résidait leur fierté. Simple.

Le bureau des «Etablissements Fernand Taieb» a d'abord tenu dans une pièce au rez-de-chaussée de la vaste cour du 1 rue Laffitte. Cette situation était tout aussi prestigieuse que la proximité de l'avenue de l'Opéra. La rue Laffitte commence au boulevard des Italiens et débouche au loin sur la rue de Châteaudun exactement en face de l'église Notre-Dame-de-Lorette dominée légèrement en décalé sur la droite par le Sacré-Cœur à l'aplomb des frondaisons entre lesquelles s'enfonce le Funiculaire. La superstition n'étant pas incompatible avec l'athéisme, sous de tels patronages cela commençait bien. Le porche franchi on arrivait dans la cour au bout d'un passage imposant, sur la gauche duquel donnait l'escalier principal. Il arrivait souvent que l'on croise à cet endroit un habitué des lieux toujours affairé que le concierge distinguait par un « Bonjour Monsieur Vandair ». Maurice Vandair était parolier et compositeur, sociétaire définitif de la SACEM [Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de Musique]. Il était d'un abord aisé et son intervention a facilité un stage estival de «secrétaire de direction» que j'y ai effectué. A l'époque la Sacem était située en haut de la rue Chaptal, à portée équidistante des places Clichy, Blanche et Pigalle, dont l'exploration donnait du pep à la pause déjeuner.

A une encablure de la rue Laffitte, au fond de la rue des Italiens, au numéro 5, le journal *Le Monde* occupait le bâtiment dont l'horloge monumentale, ancienne enseigne du quotidien *Le Temps*, orne toujours le faîte. Aujourd'hui, à force de déménagements, de substitutions, de travaux divers qui ne cessent que pour être remplacés par d'autres un peu plus loin le quartier a changé de physionomie. Annexé par la BNP le 1 rue Laffitte, qui est aussi le 20 boulevard des Italiens, a beau avoir été préservé, sa destination et le trop léché de sa rénovation extérieure en ont fait pour les passants un bâtiment mort, un décor, ou encore un édifice comme démarqué de la *Cité idéale* du panneau d'Urbino sans même ses aperçus de pay-

sages lointains et de plantes censés l'humaniser en agrémentant les fenêtres et en suggérant des terrasses. Du boulevard des Italiens, les fenêtres de la BNP sont comme les faux-semblants d'un néant intérieur.

Prédestination ou pas, le 1 rue Laffitte, dont le porche arbore, pour les deux fois rituels que nous sommes quand même¹, *Cité des Italiens*, avait, à partir de 1839, abrité la *Maison dorée*. Facilement plus célèbre que l'hôtel homonyme de Tunis, ce restaurant recevait le Tout-Paris de la politique, des lettres, des arts et de la galanterie². Je ne sais d'où nous venait l'ouï-dire que Marguerite Gautier, *La Dame aux camélias*, avait habité l'adresse. En fait c'était faux. La vraie Marguerite Gautier, Marie Duplessis, avait son domicile au 11 boulevard de la Madeleine. La confusion a pu venir des Alexandre Dumas. Le père, et non le fils, y a eu, pendant plus de trois ans, les bureaux de son quotidien littéraire *Le Mousquetaire*. Quant au restaurant, le *Grand Dictionnaire de cuisine*, toujours du père, consigne sept menus d'une vingtaine de convives qu'il y a offert. Evidemment, depuis longtemps cette époque était révolue, mais il restait encore en face, sur le boulevard, à l'angle de la rue Favart, le restaurant *Poccardi* auquel était accolé le cinéma le Marivaux. Le tout à deux pas de l'Opéra comique. A l'époque aussi Colette Renard chantait *Irma la Douce* à proximité au théâtre Gramont. Et là où la complainte d'Irma servie par la musicalité et la diction si parfaites de la chanteuse emmenait dans le Montmartre de Bruant, les malheurs de Gervaise (Maria Schelle) et les crises de délirium de Coupeau (François Périer) au Marivaux laissaient dans l'accablement de la condition

1 . Pour ceux qui l'ignorent, la Tunisie abritait une importante communauté italienne. Exemple de passage de l'Italien dans le parler tunsien *gassosa* ou *gazzosa*, limonade, donnait *la gazouse* pour toute boisson gazeuse.

2 . « On s'obstine à l'appeler la *Maison d'Or*,... mais cela ne l'empêche pas d'être un des excellents restaurants de Paris, où l'on déjeune beaucoup, où l'on dîne énormément, et où l'on soupe encore plus. Oh! les soupers de la *Maison-Dorée*! ils sont devenus classiques dans le monde des viveurs et des viveuses. Je crois que nulle part ailleurs on ne soupe autant que là, — spécialement les nuits des bals de l'Opéra. Les louis y fondent comme du beurre dans les mains des garçons — et des filles. Car les filles abondent chez les frères Verdier, — celles dont l'unique profession consiste à être belles et à s'en faire une vingtaine de mille francs de rentes, plus ou moins. C'est même un spectacle curieux, — je ne dis pas édifiant, — que celui des cabinets particuliers envahis vers minuit par elles. L'Égypte avait ses sauterelles, la *Maison-Dorée* a ses cocottes. » Delvau, Alfred (1825-1867). *Les plaisirs de Paris : guide pratique et illustré*. 1867.

ouvrière voulu par *L'Assommoir*.

La rue Laffitte a préfiguré notre emménagement, domicile et bureau, en 1958 dans un appartement ancien et lumineux situé au 2^e étage du 10 rue Bleue dans le 9^e arrondissement. La rue Bleue était sans cachet particulier. Mais à Paris les apparences ne veulent rien dire. Il suffit d'être attentif, car il est rare qu'un rappel d'histoire n'y subsiste ou qu'une Babel n'y ait fait son lit.

The proof of the pudding is in the eating. La rue Bleue a une existence ancienne. Elle est repérable dans la cartographie du XVII^e siècle au-delà de la clôture (porte Montmartre) sous le nom de rue d'Enfer¹. Elle n'était pas la seule de ce nom. Indépendamment de celle dans l'île de la Cité rattachée à la rue des Ursins, il y en avait une (actuelle rue Henri Barbusse), d'existence antérieure (avant 1569), quasi-symétrique, au sud de Paris, qui depuis la porte Saint-Michel longeait les jardins du Palais d'Orléans (actuel palais du Luxembourg) jusqu'à l'abbaye de Port-Royal (actuelle maternité de Port-Royal)². De ce que cette dernière et l'ancienne rue Bleue jouxtaient à peu près semblablement une communauté religieuse, d'un côté les Chartreux, de l'autre Saint-Lazare, on ne peut rien tirer d'éclairant sur le pourquoi cette dénomination, sauf qu'elle procurait à la rue de notre logement un avantage inattendu, disparu avec le changement de nom.

Qu'à la croisée du Faubourg Poissonnière, la rue Bleue soit prolongée par la rue de Paradis ne dit rien à personne. Mais si elle était encore d'Enfer elle ouvrirait les possibilités inédites que que l'enfer puisse devenir paradis ou qu'en sens inverse le paradis devienne enfer, qu'ainsi damnation et félicité perdent leur éternité et que leur frontière ne soit plus qu'une passoire. Cette combinaison urbaine était unique, car aux mêmes époques, du côté de la porte Saint-Michel, l'autre rue d'Enfer continuait les fossés alentour de l'enceinte et, s'il existait bien

1. Voyez Plan de Jouvin de Rochefort (1672), Plan de Nicolas de Fer (1676) *Lutetiae Parisiorum Universae Gallae Metropolis novissima & accuratissima delineatio* / per Ioannem de Ram, Amsterdam, 1690.

2. *Lutetia Paris* / [Signé Jacques Gomboust]. Paris, rue Neuve S. Honoré, près S. Roch, à l'hostel du S. Esprit... [s.n.], 1652.

à proximité une rue de Paradis, celle-ci débouchait sur sa parallèle, la rue Saint-Jacques. En comparaison, la rue Bleue était discrètement la seule à simuler pour les promeneurs le voyage du poète de *La Divine Comédie* ou le transport inverse d'Alceste s'offrant aux divinités du Styx à la place d'Admète son époux.

Les lieux restent, mais les noms changent et modifient le voyage. Avec la rue rebaptisée Bleue on ne passait plus des ténèbres à la lumière, mais, moins abruptement, de l'azur, soit d'un préparadis, au paradis tout court. Un document fige le temps et la substitution des intitulés. Il s'agit d'un plan publié par Nicolas Maire¹. A la feuille 3 du tableau d'assemblage² les deux dénominations, «rue Bleu ou rue d'Enfer», figurent, la première au-dessus du tracé de la voie et la seconde au-dessous. De leur côté les atlas parlent, mais ne disent pas tout, et les recherches historiennes ne rendent pas toujours raison de ce qu'ils disent ou ne disent pas. C'est ce qui est arrivé, me semble-t-il, pour la rue Bleue, apogée de nos propres périples domiciliaires intra-muros, après m'être soudainement mis en tête d'en connaître l'histoire.

L'élément qui a fixé les auteurs est le nom substitué, c'est-à-dire la *couleur*, la rue *Bleue*.

Pour Félix et Louis Lazare le fait déterminant aurait été l'établissement d'une fabrique de teintures, le *Dépôt des Boules de Bleu*. Cette entreprise exploitait un procédé servant à teindre rapidement tout tissu et grâce au bleu céleste anglais à vivifier le blanc, soit à obtenir avant le Bleu Reckitt «le Bleu qui fait blanc»³. Le hic c'est que la rue n'était déjà plus d'Enfer quand Côme-Joseph Wuy et l'inven-

1 . Nicolas Maire a publié pendant la première moitié du XIX^e siècle 35 plans principaux. Il est le principal ingénieur-géographe du début de ce siècle. A son actif, en 1803, le *Plan de la ville de Paris dressé géométriquement d'après celui de Delagrive avec ses changements et augmentations* au Cabinet topographique. Il se compose d'un tableau d'assemblage divisé en 20 planches. Cet ouvrage sera réédité quatre fois en 1808, 1813, 1824 et 1826. Parallèlement, à partir de 1816, Maire publie le *Plan de la ville de Paris, dédié et présenté au Roi*, réédité en 1822. En 1824, nouveau titre pour ce plan, intitulé *Nouveau plan itinéraire de la ville de Paris divisé en 12 arrondissements, avec tous les édifices publics*. Il sera réédité jusqu'en 1845.

2 . *La Topographie de Paris, ou Plan détaillé de la ville de Paris et de ses faubourgs, composé de vingt feuilles...* / par Maire. Paris, l'auteur, 1808.

3 . *Dictionnaire administratif et historique des rues de Paris et de ses monuments*. Paris, Felix Lazare, 1844. p. 79.

teur, William Story, se sont constitués en société et installés ¹.

Charles Lefeuve s'est lancé sur une autre piste. Celle-ci tient en deux propositions². Soit un galant à qui rien ne résiste et prêt à tout pour sa dulcinée. Soit encore un compliment en forme de «*Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*». Le bourgeois gentilhomme était un gentilhomme devenu bourgeois, Louis-Philippe-Joseph duc d'Orléans, ci-devant Philippe-Egalité, et la marquise Marguerite Françoise de Cepoy, belle-fille de Buffon. Quant au compliment, selon Charles Lefeuve, le duc aurait dit un jour : «*Comtesse, vos beaux yeux savent changer l'enfer en paradis, et ils sont bleus. Voulez-vous que la rue prenne la même couleur ? L'enfer en sera jaloux comme le diable ; mais j'ai par-là, grâce à Cagliostro, assez de crédit pour arranger l'affaire*».

Fait initial, la comtesse et sa mère ont habité rue Bleue. Ou peut-être plutôt la mère y a habité [avant la fille](#). C'est ce que révèle une lettre du 25 juillet 1790 du notaire parisien de la famille Buffon ³.

«Mme de Buffon, écrit-il, est actuellement à Paris, *dans la maison de Madame sa mère, rue Bleue*. Il s'est présenté chez moi quelqu'un de sa part, ces jours derniers, pour recevoir ses quartiers arriérés⁴».

Plus tard, en 1793, l'acte de divorce des époux Buffon spécifie que la comtesse elle-même a été domiciliée rue Bleue.

«Du lundi quatorzième jour de janvier 1793, l'an second de la république, acte de divorce de Georges-Louis-Marie Leclerc-Buffon, âgé de vingt-huit ans, né à Montbard... domicilié à Paris... et Marguerite-Françoise Bouvier-Cepoix, âgée de vingt-six ans, née à Paris, domiciliée à Paris, *rue*

1. 15 nivôse an 10 (5 janvier 1802), *Journal de Paris*, 8 germinal an 12. En attestent aussi deux publicités imprimées pour l'entreprise considérée, existantes au catalogue de la librairie *Traces écrites*, ref : 11813.

2. Lefeuve, Charles, *Les anciennes maisons de Paris. Histoire de Paris rue par rue, maison par maison*, T. 1 .Paris, C. Reinwald, 1875 . p. 480-486.

3. Aimable Boursier ou Boursier Jeune, en exercice du 05 déc.1783 au 14 déc. 1810. Sa lettre est adressée au jeune comte Buffon.

4. *Oeuvres complètes de Buffon*. Tome 14. Paris, 1884-1886. p. 344-345, n. 1. Les registres de l'étude comportent aussi des actes du duc d'Orléans.

Bleue, faubourg Montmartre...»¹.

Enfin, toujours en 1793 le procès-verbal d'une descente de police fait état de la même domiciliation.

«L'an mil sept cent quatre-vingt-treize, le seizième avril, second de la République française, dix heures du matin, nous Pierre... Pepin-Dégrouhette, président ; Jean-Baptiste Bolard, membre dudit comité révolutionnaire, en exécution de l'arrêté dudit comité du neuf de ce mois, nous nous sommes transportés, assisté du citoyen Berthe, secrétaire adjoint, et d'un détachement de la force armée, en *une maison sise rue Bleue, occupée par la citoyenne Marguerite-Françoise Bouvier-Cépoy, épouse divorcée du citoyen Georges-Marie le Clerc- Buffon...*»².

Second élément allant dans le sens de Charles Lefeuvre : selon les contemporains, le duc d'Orléans était «amoureux fou» de la comtesse de Buffon.

Mais en vérité une modification urbaine ne pouvait, pas plus sous l'Ancien Régime que maintenant, dépendre de jeux d'influence. Elle devait suivre une procédure qui commençait par une requête des intéressés adressée au Ministre du Roi qui la transmettait au Prévôt des marchands, qui lui-même la soumettait aux échevins du Bureau de la Ville, puis informait le Ministre de l'avis émis et ainsi de suite jusqu'à la décision prenant effet de l'arrêt du Conseil du Roi.

Pour que la rue d'Enfer du faubourg Montmartre devint rue Bleue il devait y avoir eu un arrêt. Cet arrêt existe, il est daté du 14 février 1789. Je ne cacherai pas que le retrouver aux Archives Nationales, au sein des minutes et des papiers rassemblés dans des chemises à sangle elles-mêmes incorporées dans d'épaisses boîtes de carton dur, a provoqué l'émotion très particulière d'entrer dans le monde d'où ces documents nous parviennent tout en étant dans le nôtre. A

1 . Cité in Humbert-Bazile, *Buffon, sa famille, ses collaborateurs et ses familiers* / Mémoires par M. Humbert-Bazile son secrétaire. Paris, Renouard, 1863, p. 209, note 1.

2 . Copie de l'expédition du Procès-verbal fait chez la citoyenne Cépoy, ci-devant Buffon, après la recherche ordonnée et faite par le Tribunal révolutionnaire de sa section Section du faubourg Montmartre. Comité de surveillance révolutionnaire et salut public.

la différence des voyages dans l'espace, si l'on ne compte pas le temps mis aux recherches, aux hypothèses des recherches, de où, quoi et comment rechercher, le passage est immédiat.

Voici l'arrêt. Je le cite en entier parce qu'il rend possible une autre version de la valse des dénominations que celles indéfiniment répétées dans les histoires des rues de Paris.

«Versailles 14 février 1789.

40.

LE ROI s'étant fait représenté en son Conseil Le mémoire par lequel les habitants de la rue D'Enfer, près celle Poissonnière, représentent que la dénomination de cette rue, n'ayant rien qui la distingue des deux autres rues d'enfer, dont l'une est près du Luxembourg & l'autre en la cité, cette conformité donne lieu à des malentendus qui leur sont préjudiciables, d'autant que de ces trois rues d'enfer celle qu'ils occupent est la moins connue; en consequence supplient Sa Majesté de vouloir bien faire changer le nom de cette rue & y faire substituer celui de rue Bleüe que ne porte aucune rue de Paris, & qui se retiendra plus facilement que Tout autre, attendu que dans le même quartier il y en a une qui porte celui de rue Verte ; l'expédition de la délibération prise par les Sieurs Prevôt des marchands & Echevins de la ville de Paris, le vingt huit Janvier dernier, par laquelle vu le dit mémoire ils ont déclaré qu'ils estimoient que le nom d'enfer donné à la rue dont il s'agit pouvoit sans aucun inconvenient être changé en celui de rue Bleüe ainsi que le proposent les dits habitants. Tout considéré & vu le rapport le Roi étant en son Conseil a ordonné et ordonne que la rue d'Enfer près celle Poissonnière quittera le nom d'enfer & s'appellera désormais rue Bleüe. Mande & ordonne Sa Majesté aux Prevôt des marchands & Echevins de la ville de Paris de tenir la main à l'exécution du présent arrêt lequel sera exécuté non obstant opposition ou empêchement quelconque

pour les quels ne sera différé.»¹

Barentin²

Point dans cet arrêt du regard d'une belle inspirant la galanterie d'un prince, point de jeux para-maçoniques pour obtenir une dénomination plus séante. Mais il existe certes dans l'arrêt un élément qui favorise l'idée d'une pièce à trois personnages sur le modèle de l'affaire du collier de la reine.

L'arrêt du Conseil du Roi récapitule que les habitants de la rue d'Enfer ont cité l'existence d'une *rue Verte dans le même quartier* à l'appui de la dénomination à laquelle ils ont pensé et qu'ils proposaient. Or, à la séparation des époux Buffon, la comtesse loua *rue Verte* un hôtel placé à l'angle opposé de celui qu'habitait le comte, au point que, dit le secrétaire de Buffon père, «les croisées des deux maisons se faisant face, on ne pouvait entrer dans l'une sans être vu par les habitants de l'autre»³. Pour éclairer un peu les choses, la rue Verte, actuelle rue de Penthievre, appartenait comme maintenant, au Roule, soit au faubourg Saint-Honoré, quartier limitrophe du faubourg Montmartre. Bien après coup avec les évolutions urbaines on peut être incité à penser que déménager de l'un pour emménager dans l'autre était en quelque sorte se déclasser. Re-nommer la rue d'une façon similaire à celle quittée aurait été une façon d'y obvier. De là, je pense, l'*idée* d'attribuer à deux personnes très en vue d'Ancien Régime qui s'y rencontraient le *primum movens* du changement réalisé.

Seulement, voilà, en ce qui les concerne, les dates ne concordent pas : il y avait belle lurette que l'arrêt avait été exécuté (1789) quand, avant même leur divorce, les époux Buffon s'étaient séparés (1791). Ensuite, madame de Buffon

1. Minute d'arrêt relevant du département du secrétaire d'Etat de la Maison du Roi, Archives Nationales, E 2653, janvier-juin 1789, n°40.

2. Signé Barentin (Charles-Louis-François de Paule de), Premier Président de la Cour des Aides, Garde des Sceaux.

3. *Buffon, sa famille, ses collaborateurs et ses familier* / Mémoires par M. Humbert-Bazile son secrétaire. Paris : Renouard, 1863. p. 209.

n'était pas une jeune femme intéressée. C'est ce que nous apprend une lettre de la duchesse d'Orléans à son mari en 1790¹ ou la correspondance qu'entretenait le comte de La Marck avec Mirabeau². Plus généralement enfin les deux quartiers n'étaient pas aussi différenciés qu'ils ne le sont devenus, comme les habitants de la rue d'Enfer l'argumentent eux-mêmes en situant la rue Verte « *dans le même quartier* ». Cela tenait à leur cadre initial et à leur urbanisation première.

Les plans dressés anciennement de Paris montrent que jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, et au-delà, le faubourg Roule et le faubourg Montmartre, reliés par la Ville l'Evêque, les Porcherons et la Nouvelle France, formaient un patchwork campagnard, un entrelacs rural de parcelles, de clos et de jardins parcouru par le Grand Egout au sein duquel se distinguaient les rues et les chemins qui s'y étaient formés et bâtis. D'une certaine manière l'anachronisme des Champs Elysées en forme de chemin de terre entre les herbes et les arbres que montre Jean Renoir dans son film *La Marseillaise* n'est pas si loin du compte. Cette représentation illustre ce que le géographe Jaillot restitue de la rue Verte à l'origine : « Rue du Chemin verd. Elle aboutit dans la rue du Fauxbourg S. Honoré & à la Ville-l'Evêque. Un chemin qui régne le long de l'égout, & qu'on appelloit le *Chemin verd* à cause de l'herbe qui y croissoit des deux côtés, a donné le nom à cette rue qui en a pris la place. Au siècle dernier, on la nommoit rue *des Marais*, & à présent la rue *Verte* »³.

1. « Je vous avoue que dans le principe de votre liaison avec elle [madame de Buffon], j'ai été au désespoir... La conduite de madame de Buffon, depuis que vous tenez à elle, m'a fait revenir sur les préjugés que l'on m'avait donnés contre elle ; je lui ai reconnu un attachement si vrai pour vous, un désintéressement si grand, et je sais qu'elle est si parfaite pour moi, que je ne puis pas ne pas m'intéresser à elle ». In *Correspondance de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, avec Louis 16, la reine, Montmorin, Liancourt, Biron, Lafayette, etc., avec des détails sur son exil à Villers-Cotterets*. Paris, 1800. p. 187-188.

2. « M. le duc d'Orléans fut très-sincèrement et très-vivement aimé par Mmc de Buffon. C'était une personne de peu d'esprit, mais qui avait beaucoup de grâce et une douceur pleine de charme. Elle était incapable d'intriguer ; elle n'en eut jamais la volonté, ni même le désir ». In *Correspondance entre le comte de Mirabeau et le comte de La Marck pendant les années 1789, 1790 et 1791*, t. 1. Bruxelles, Auguste Pagny, 1851. p. 55.

3. Jean-Baptiste-Michel Renou de Chauvigné dit Jaillot (1710?-1780), Géographe ordinaire du Roi. *Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris, depuis ses commencements connus jusqu'à présent*. 5 / ... Paris, 1772. p. 17

Marais pour marais, d'après le plan terrier de la censive de Sainte-Opportune ¹ la rue d'Enfer était la limite nord des Vallaroneux au-delà desquels était le Clos Cadet. Vallaroneux, écrit *le val Laroneux* dans une carte de Paris daté de 1682 de Johannes Janssionus, serait venu, selon Charles Lefeuvre, du latin *Vallis ad Ranas*, ou vallée aux Grenouilles. Il semble bien qu'il s'agisse derechef d'une vue de l'esprit même si marais et grenouilles ne sont pas antinomiques. Quoi qu'il en soit, les maisons, cours, hangars, baraques et jardins épars répertoriés de la rue par le plan terrier avoisinaient les marais au milieu du XVIII^e siècle. Au fond la rue d'Enfer était à un bout d'un chemin quasi rectiligne qui avait la rue Verte à l'autre bout² et dont le trajet de l'autobus parisien 43 entre les arrêts Miromesnil et Cadet est le décalque actuel³. Ainsi, loin d'avoir été le fait d'un prince, le changement de nom de la rue d'Enfer en rue Bleue a résulté d'une démarche collective des habitants qui suivirent la procédure en vigueur⁴.

De l'ensemble de la procédure il ne reste qu'une copie de l'arrêt et une lettre du Secrétaire d'Etat à la maison du Roi⁵ datant du 18 février informant le Prévôt des marchands que l'arrêt du Conseil avait été envoyé au Bureau de la ville. La teneur du mémoire des habitants n'est connue qu'à travers les attendus de l'arrêt. Celui-ci retient les malentendus préjudiciables dus au partage du même nom avec deux autres rues plus connues.

Argument principal, il était essentiel. En 1787 une demande similaire avait été formulée par les habitants de la rue Millet située faubourg Saint-Honoré⁶. Ceux-ci souhaitaient qu'elle prît le nom de Breteuil. Pour mettre toutes les

1. Archives Nationales, Catalogue général des cartes, plans et dessins d'architecture : Paris et le département de la Seine N/III/Seine/351.

2. Chemin du Roule aux Porcherons, de la rue des Porcherons, et de la rue Notre-Dame de Lorette d'antan (plan Vaugondy 1760).

3. Boulevard Haussmann, Saint-Augustin, rue de la Pépinière, rue Saint-Lazare, rue de Châteaudun, rue Lafayette.

4. Représentée en annexe par les documents produits aux pages 135 à 139.

5. Pierre-Charles Laurent de Villedeuil (1742-1828) nommé en remplacement du Baron de Breteuil (Louis Charles Auguste Le Tonnelier, baron de Breteuil, 1730-1807).

6. Archives Nationales, H//1958.

chances de leur côté ils avaient adressé leur placet au baron de Breteuil¹ en mettant en avant l'hôtel de la vicomtesse de Breteuil, «principal ornement» de la rue. Consulté, le Bureau de la ville a objecté que le nom de Breteuil était déjà destiné à une rue qui allait être percée, observé qu'un même nom pour deux rues était source de confusions et, pour ne pas désobliger le ministre, substitué le nom de Matignon à celui proposé².

Finalement, il semble bien que la comtesse de Buffon ne fût pour rien dans l'appellation poétique d'une rue où elle habita. Elle fut pour mieux. Qu'on parlât d'elle comme «la dame de la rue Bleue»³ a donné à cette rue ses lettres romanesques. Comme les personnages de la *Dame au petit chien*, la comtesse eut le plus compliqué et le plus difficile que Dmitri Dmitrich et Anna Sergueievna savaient qui les attendait. Elle l'eut immédiatement. Par la suite un remariage la tira de la grande pénurie où elle était tombée. Elle finit sa vie le 15 mai 1808... à côté, c'est-à-dire rue de Paradis, au 27, dans «une maison qui lui appartenait formant pavillon d'une autre maison sise rue d'Hauteville»⁴.

Publics et privés les documents qui conservent les traces et le cadre prérévolutionnaire de cette histoire dessinent une société verticale méjugant la brutalité soudaine qui va la saisir, par fonction les rouages administratifs traitant la routine des affaires, par habitudes la bonne compagnie déroulant impavide ses occupations. Un témoignage exprime en mots simples aux résonances troublantes cette déambulation au bord du précipice.

«Le 12 juillet 1789, un dimanche, j'étais allée⁵ avec le duc d'Orléans... et quelques autres personnages dîner et faire une partie de pêche au Raincy, château du duc, dans la forêt de Bondy. Nous revînmes à Paris dans la soi-

1. Voir note 4 p. 128.

2. En annexe les documents de la procédure.

3. François-Anatole Gruyer, *Les portraits de Carmontelle : Chantilly*. Paris, Plon-Nourrit, 1902. p. 162, n. 1.

4. Archives Nationales, Répertoire(s) de Adrien François ANTHEAUME
Répertoire. an II, thermidor - 1814 (MC/RE/CI/9) 9 juillet 1808 Inventaire après décès : Bouvyer de Cepoy, Marguerite-(ou Marie)-Françoise. Renouard de Bussierre, Raphaël-Julien (veuve de). Paradis (rue de), n° 27.

5. Il s'agit de Grace Dalrymple Elliott (1758?-1823).

rée, avec le projet d'aller à la Comédie-Italienne¹. Nous avons laissé Paris à onze heures dans le calme le plus parfait, mais en revenant à huit heures, à la Porte-Saint-Martin..., mon domestique me dit que je ne pourrais pas aller au spectacle, parce que tous les théâtres étaient fermés par ordre de la police; que Paris n'était que confusion et tumulte... que les gardes-françaises et le régiment Royal-Allemand... se battaient en ce moment sur le boulevard de la Chaussée-d'Antin... que beaucoup de cavaliers et de chevaux avaient été tués, et que le peuple promenait dans les rues les bustes du duc d'Orléans et de Necker en criant : *Vive le duc d'Orléans! vive Necker!* ... En arrivant au club², nous le trouvâmes fermé par ordre de la police, comme tous les autres dans Paris. Nous donnâmes alors l'ordre à mon cocher de nous mener à Monceaux chez le duc; mais comme en ce moment les troupes se battaient sur le boulevard, et que le sol était couvert de morts, d'hommes et de chevaux blessés, nous fûmes obligés de passer par le Carrousel et le long du jardin des Tuileries pour arriver à la place Louis xv. Nous la trouvâmes pleine de troupes à pied et à cheval ...

«Je n'oublierai jamais l'aspect effrayant mais superbe, que présentait en ce moment la place Louis xv. Les troupes étaient sous les armes, et le silence était si complet qu'on aurait entendu tomber une épingle.»³

Et, puisque je dévide les citations, j'en produit une dernière. Elle est tirée des *Mémoires d'outre-tombe*. Elle éclaire ces jours passés et aussi les jours présents.

«Lorsque, avant la Révolution, je lisais l'histoire des troubles publics chez divers peuples, je ne concevais pas comment on avait pu vivre en ces temps-là... La Révolution m'a fait comprendre cette possibilité d'exis-

1 . Le 12 février 1789 était un jeudi. Au programme *Fanchette*, ou *l'heureuse Epreuve*, Comédie nouvelle en deux actes, en prose, mêlée d'ariettes, suivie de *L'Amant jaloux*, Com. en trois actes; en prose, mêlée d'ariettes, par d'Hèle, musique de M. Grétry. In *Journal de Paris* n°43, 12 février 1789. p. 4

2 . Il s'agit du salon des Princes fréquenté par la noblesse.

3 . Holland, Henry Richard Vassall, *Souvenirs des cours de France, d'Espagne, de Prusse et de Russie sur sa vie pendant la révolution française... suivis du Journal de Mistress Elliott sur sa vie pendant la révolution française ...* Paris : Firmin-Didot frères, fils et Cie, 1862. p. 257-259.

tence. Les moments de crise produisent un redoublement de vie chez les hommes... Dans tous les coins de Paris, il y avait des réunions littéraires, des sociétés politiques et des spectacles... Les promenades au boulevard du Temple et à celui des Italiens,... les allées du jardin des Tuileries, étaient inondées de femmes pimpantes... Une multitude de voitures sillonnaient les carrefours où barbotaient les sans-culottes, et l'on trouvait la belle madame de Buffon, assise seule dans un phaéton du duc d'Orléans, stationné à la porte de quelque club.»¹

Au bout du compte, le xv^e arrondissement et la rue Fondary avaient été comme une sorte de redite de l'autour de notre appartement rue de Hollande à Tunis.

Le ix^e arrondissement et les rues Laffitte et Bleue ont contribué à en remémorer des moments intérieurs, ceux habités par les péripéties du *Joseph Balsamo* et du *Collier de la reine*, quand la torpeur estivale engourdissait Tunis laissant au carrelage des pièces la fraîcheur des oasis. A Paris, les senteurs délivrées par les épices de la boutique arménienne «Au Mont Ararat» y prédisposaient avec les tapis d'orient exposés dans les vitrines du magasin à l'angle de la rue de Trévise côté rue La Fayette². Papa préférait la petite boutique de «Fox» rue Bleue même, qui n'affichait rien et où il pouvait discuter des tapis sans tralala dans un grand déballage de poussière. Maman revenait en rigolant de l'épicerie Nizard. Installé rue Richer, presque en face de Goldenberg, l'épicier perpétuait l'aptitude méditerranéenne à annoncer le prix de produits puisés dans de grands fûts sans un regard pour le cadran de la balance et avec un tarif qui n'était affiché que dans sa tête. Et nous tracions nos retrouvailles gastronomiques depuis le 1 rue Saulnier avec les pâtisseries de Nathan, dont la devanture

1 . François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*. Paris, Garnier, 1910. Tome 1, p. 293-296.

2 . J'ai essayé de retrouver le nom de ce magasin à partir de deux films. Mais l'un ne montre que le portail du 17 en truquant la plaque de la rue Riboutté et l'autre, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, dont l'épicerie est dite s'y trouver a été tourné dans la rue de Cléry.

précisait qu'il ne s'agissait pas de n'importe quel Nathan, mais de «Nathan de Tunis», laissant derrière nous le bric-à-brac des confitures et des confiseries de la boutique historique «A la Mère de famille» pour gagner les pains et thon, les variantes, la bourtargue de mulot ou de thon rouge et les fricassées de «Douieb» au 11 bis rue Geoffroy-Marie jusqu'à parvenir après le passage Jouffroy au couscous de «Chez Phono» 17 rue de la Grange-Batelière, épatés de voir, à gauche, rue du Faubourg Montmartre, les serveuses et les serveurs de la Brasserie alsacienne en costume traditionnel, auxquels il ne manquait que les cigognes et leurs nids perchés sur les cheminées comme dans les illustrations de *L'Ami Fritz* de Erckmann-Chatrian, avec enfin un peu plus loin le Palace dont la devanture avant sa fermeture ne payait déjà plus de mine. Et, si l'on passait par la rue Cadet, la façade rideau du Grand Orient de France, ajoutait au mystère des rites maçonniques en appariant le bâtiment à la forge secrète de Cagliostro.



Épilogue

Parallèlement à cette persistance d'une terre dans l'autre, d'une vie dans l'autre, l'histoire urbaine a infiltré le récit familial. Les lieux, les quartiers de Paris ont fini par prendre le dessus sur les personnes, en ont ajouté ou substitué. Ceci à la différence de Balzac, qui peignait généralement le décor avant les caractères. Et, pressée alors d'aller aux personnages, à leurs relations, à ce qui allait arriver et leur arriver, en ce temps-là ces descriptions m'étaient interminables. Je ne comprenais pas qu'elles étaient essentielles. Allez ! on ne m'y reprendra plus ! Je vais enfin les lire plutôt que les relire. Les années accumulées ont ceci de bon qu'elles déchantent le regard, quoique, je ne suis pas dupe, l'intérêt pour les topographies et leur histoire puisse rester de lecture fastidieuse.

J'ai encore un regret, celui-là sans remède et sans qu'il me ronge, non plus.

C'est de ne pouvoir raconter à mes parents les histoires moins connues des quartiers où nous avons vécu.

Rue Bleue, ils avaient beau reconnaître le passé. Au dedans, aux boiseries de l'appartement, au poêle en faïence qui ne servait plus, à toutes les cheminées qui ne servaient plus non plus, incluse la monumentale en marbre Brèche d'Alep à pattes de lion qui classait le bureau de Papa, aux trumeaux, au décor des plafonds, au parquet en point de Hongrie. Au dehors, aux façades anciennes rescapées, sans se douter que derrière les fenêtres de l'immeuble d'en face, du II, avaient pu parfois s'apercevoir la silhouette de Marguerite de Buffon et pourquoi pas celles de son entourage et du duc d'Orléans. Ils n'auraient pas imaginé que nous vivions dans un cadre dont les mânes nous reliaient à la maison de l'intendant

Participe

du *Jardin royal des Plantes* où le *Muséum d'Histoire naturelle* logeait, coïncidence, en face de la Grande Mosquée, leur ami ingénieur horticole Jacques Verdier¹ et sa famille, avec laquelle nous retrouvions, le temps d'un après-midi, la gaieté de vivre d'outre-mer.

S'ils l'avaient su, ils auraient été emballés.



1. (1919-2011) Maître de conférences sous-directeur, chef de la chaire de Biologie végétale et appliquée et en charge de la création de l'Arboretum de Versailles-Chèvreloup (*Du Jardin au Muséum en 516 biographies*. Paris, Publications scientifiques du Muséum, 2004. p. 655).

Post-scriptum

Je ne me doutais pas qu'écrire m'était aussi nécessaire, que me manqueraient ses concordances approchantes dont l'élaboration est si longue et la compréhension si peu assurée. Mais sans autre capacité que maintenir des vivants jadis dans les mondes d'autrefois, à quoi désormais consacrer sa pratique ? Sinon à quelque chose du même ordre.

L'ouvrage de David Cohen, *Le Parler arabe des Juifs de Tunis*¹, me l'a offert. En fait c'est un peu un coup de bol. Je l'avais acheté pour le glossaire qu'il contient avec l'espoir d'y reconnaître quelques mots et expressions plus proprement autochtones du sabir tunisien. À la différence des italianismes et autres assimilations linguistiques, le but était aussi d'être assurée de leur exactitude acoustique et plus encore du sens que je leur prêtais. Mais pister un objet défini n'empêche pas les déports. C'est ainsi qu'au sein des textes recueillis, dont le glossaire est en partie la résultante, ceux relatifs à la majorité religieuse et à la naissance ont eu sur moi l'effet du chant des sirènes.

Leurs contenus et les préalables de l'auteur ont ritualisé ce que mon ignorance soit prenait pour de simples agréments que mon père avait retirés de sa *Bar-mitzvah*², soit conjecturait à partir de quelques images gardées de la circoncision de mon frère³.

Mon père est né le 16 mars 1906. Et la majorité religieuse judaïque est fixée à l'âge de treize ans et un jour. Si la tradition a été respectée, sa *Bar-mitzvah* a eu

1. Cohen, David (1922-2013), *Le Parler arabe des Juifs de Tunis, textes et documents linguistiques et ethnographiques*. Paris : Mouton et Cie (Paris, Impr. nationale), 1964.

2. Voir *supra* p. 12.

3. Voir *supra* p. 34.

lieu le 21 mars 1919, qui était un vendredi, soit selon le calendrier hébraïque le 19 Adar II 5679. Au sortir de la grande guerre, dans une famille nombreuse avec des hauts et des bas, mais sans croyance, il m'allait de soi que mon père ne s'étende pas sur la cérémonie religieuse et raconte plutôt ce que l'événement lui avait valu : un *costume*, dont le souvenir rejoignait celui d'un costume marin, sifflet compris, dont le port, enfant, l'avait rempli de fierté au point qu'il y revenait encore dans sa vieillesse ; la *balade en calèche* avec des copains ; enfin le *louis d'or* offert par l'oncle Abraham. Le texte sur le sujet, transcrit et traduit par David Cohen, m'a fait comprendre que ces trois éléments formaient avec la cérémonie à la synagogue un *système* et m'a fait voir où ma famille mettait ses limites. Ce n'est pas dans la répétition automatique de la geste religieuse, mais, contre toute attente, dans l'élimination de sa séquence profane. Mon père a dit qu'après la synagogue «ç'a[vait] été fini. *Il n'y a[vait] pas eu de fête.*» Or la fête, qui assemble parenté et voisinage, est un moment primordial dans une culture et sous un climat qui prêtent ensemble à la gaieté partagée.

Le passage qui suit relate de façon très représentative, et l'importance de sa préparation, et son ambiance familière bon enfant typique :

«Un peu avant la cérémonie, la maison est comme transformée. Cinq jours ou une semaine avant la cérémonie, il est temps pour la mère d'aller faire les invitations. Pour les cérémonies de majorité religieuse, on ne peut pas envoyer des cartes d'invitation il faut que la mère elle-même aille faire la tournée des parents. La veille de la cérémonie est toujours un dimanche ou un mercredi. On offre d'ordinaire des fèves et de la *minina* (omelette au poulet) et quelques *briks*. Les gens qui entrent (dans la maison) on leur donne un petit verre d'eau-de-vie de figue et un peu de salade de légumes confits dans le vinaigre et des olives vertes non cassées pour faire passer l'eau-de-vie. Et tout ceci en dehors du repas lui-même de la veille de la cérémonie. Pour le repas, il est habituel de faire de la *pkaila* (plat à base d'épinards) avec du *osben* (panse de mouton farcie). Donc, si on peut faire quelque chose de bien de la veille de la cérémonie, et aussi s'il n'y a pas eu de mort dans la famille dans le courant de l'année, on fait venir un orchestre ainsi qu'un coiffeur pour coiffer le jeune homme et ses amis, pendant que l'orchestre joue et que les chanteurs chantent des chants de louange. Le jeune homme est revêtu d'un costume neuf ou bien d'un pyjama et d'une paire d'escarpins brillants, d'une chemise de soie et d'une cravate rouge à faire plaisir. Les gens de l'orchestre, lorsqu'ils entrent dans la pièce où a lieu la fête, la trouvent prête :

il y a un canapé couvert d'étoffe rouge et jaune. Ils sont en tout quatre ou cinq : l'un a un violon, son compagnon a un *qanun* (cithare à boîte pincée et trapèze) l'autre a une *darbouka* (instrument de percussion). Quelquefois, il y a un luth et un *târ* (instrument à cordes pincées). Ainsi il y a comme un peu de tumulte, un peu de rire et de jeu dans la maison. Maintenant, la porte de la maison reste ouverte, et les voisins et toute la famille ne cessent d'entrer. Le petit garçon a déjà commencé à jouer avec ses cousins paternels ou maternels. Il y a ainsi trois ou quatre gosses qui vont et viennent d'une pièce à l'autre : ils mangent quelque petite chose qu'ils vont voler à la cuisine tandis que les grandes personnes bavardent dans la grande pièce. Et le garçon qu'on est en train de fêter est appelé de tous côtés pour qu'on l'embrasse et qu'on lui donne des cadeaux, car la veille de la cérémonie est la soirée des cadeaux.»¹

Concernant ce qu'a vécu mon père, on ne peut même pas voir dans la libéralité paternelle dont il a bénéficié un substitut individualisé à la collectivité de la fête. Son utilisation sous forme de promenade en calèche découverte en compagnie d'amis était traditionnelle² et sa destination, l'Ariana, un lieu de plaisance³ prisé⁴ ne l'était pas moins.

Toutefois j'observe que la limite n'a concerné que la fête et non les devoirs familiaux. C'est ce qui ressort de la recommandation faite à mon père de rendre visite à ses oncles. Il ne s'agissait pas d'une démarche intéressée que les circonstances familiales auraient pu déterminer, mais d'une convenance respectant l'oncle maternel, autrement dit respectant la relation avunculaire, autrement dit encore respectant l'un des quatre termes majeurs de la parenté : frère, sœur, père, fils. A cet égard, David Cohen note :

« Chez les Juifs comme chez les Musulmans d'Afrique du Nord, le personnage le plus proche de l'enfant, après sa mère, est souvent l'oncle maternel. L'oncle maternel est très fréquemment le recours contre la sévérité de l'autorité paternelle. Dans les cérémonies de l'accession à la majorité religieuse, c'est à l'oncle maternel que sont réservés souvent les honneurs du premier verre d'eau-de-vie ; c'est de lui que vient le cadeau le plus important; c'est lui qui ouvre l'accès à la société des hommes en offrant, comme l'indique ici l'informateur, sa première cigarette à l'enfant. »⁵

1. *Op. cit.* p. 31-32.

2. «Et ce jour, le jeune homme et ses amis peuvent fumer des cigarettes, et c'est l'oncle maternel lui-même qui leur en donne un paquet. Puis les garçons sortent, louent des fiacres et s'en vont se promener au Belvédère.»

3. Marc Knobel, « L'Ariana et la Tunisie racontées par ma mère, cette juive arabe », 08 décembre 2022. (<https://www.leaders.com.tn/article/34210-l-ariana-et-la-tunisie-racontees-par-ma-mere-cette-juive-arabe>)

4. Notamment Robert Hagège et Georges Cohen.

5. *Op. cit.* p. 27, n. 4.

Cela a été très précisément le cas avec le cadeau de l'oncle Abraham, frère aîné de la mère de mon père. La « première cigarette » mentionnée dans le texte donne le la du louis d'or reçu. Sa signification n'était pas d'argent, ni patrimoniale, mais symbolique du moment vécu.

J'abandonne la bar-mitzvah pour en venir à la circoncision. Je partirai cette fois du texte recueilli par David Cohen.

« Dès le moment où la parturiente a été délivrée heureusement, dans la maison (de l'accouchée) on prépare le siège où sont disposés les livres sacrés. Ensuite si elle a accouché d'une fille, on fait l'imposition du nom et on n'en parle plus. Mais si, Dieu bénisse, l'enfant est un garçon, la règle est plus difficile. Chez nous, à Tunis, il y a d'abord la soirée de la veillée qui est une fête avec invitations, musique et nourritures offertes (aux invités). Viennent aussi des rabbins qui lisent un peu de Zohar et qui chantent Bar-Yohay. Et ceci se passe la veille de la circoncision, c'est-à-dire le septième soir, puisque la circoncision a lieu le huitième jour.

Le lendemain matin a lieu la circoncision. L'opération même de la circoncision n'est connue que du circonciseur, mais le reste est aussi fête et rite. D'abord le jour de la veillée on envoie au Conseil de la Communauté demander la Chaise de la circoncision. C'est une chaise très haute. C'est le circonciseur qui s'en occupe. Et cette chaise, c'est sur elle que grimpe « le parrain », c'est-à-dire un parent qui soit, hélas! sans enfants, il tient le nouveau-né, il va s'asseoir sur cette chaise, prend l'enfant sur ses genoux lorsque arrive le moment de la circoncision. Mais déjà à ce moment les enfants qui chantent les *piyyoutim*¹ sont déjà venus, ont chanté. Il faut aussi qu'on donne à tous les assistants un brin de myrte béni.

Lorsque le circonciseur a fini son œuvre, un membre de la famille, quelque enfant, vient et lit la bénédiction de la circoncision en tenant un verre de vin, puis on fait circuler le verre parmi les assistants et chacun en boit une gorgée. Puis on distribue les fruits secs bénis dont il est recommandé de goûter. Ensuite on offre de l'orgeat et du pain d'Espagne.

Ensuite arrive la Troisième nuit, nuit d'Élie le Prophète, la troisième nuit après la circoncision... »

J'avais huit ans à la naissance de mon frère Camille. Il me semble avoir entendu dire que pour mon oncle Edmond il était hors de question qu'il ne soit pas circoncis. Même à cet âge et sans avoir d'avis sur quoi que ce soit et en particulier sur ce qui allait se passer la manifestation catégorique du sien et son poids tenaient du coup de tonnerre dans un ciel serein. Le texte m'apporte aujourd'hui

1 . Les *piyyoutim* (au singulier *piyyout*), du grec poiētēs « poète ») sont des poèmes liturgiques juifs.

la réponse : Edmond était le dernier de la «première génération» Taieb, il n'était pas marié, il était sans enfant, donc automatiquement suivant la tradition le seul à pouvoir «parrainer» le nouveau-né, et à ce titre le tenir pendant l'opération. Sa brusque importance, parce qu'il était en général effacé, révélait ou réveillait un caractère de la famille dont elle ne s'était jamais piquée, et encore moins mes propres parents pour la bonne raison qu'ils étaient l'un et l'autre, je pourrais dire, totalement incroyants si chacun d'eux ne trimbalait quelques superstitions liées à leurs milieux distincts.

Le second éclaircissement que le texte m'apporte a trait au seul élément que j'ai pu apercevoir d'une cérémonie qui a eu lieu sans Veillée préalable, ni Troisième nuit, ni même peut-être conformément au délai prescrit. Dans un remue-ménage inhabituel j'étais sans curiosité livrée à moi-même. Ce jour-là l'appartement s'est rempli d'inconnus qui se sont attroupés dans la salle à manger dont la table avait été débarrassée du châle qui la recouvrait pour y placer une chaise. Jusqu'à ce recueil de textes réunis par David Cohen je l'interprétais comme un dispositif scénique qui en dominant l'assemblée lui rendait le rite visible.

J'étais à côté de la plaque. L'assemblage est en fait à rapprocher de la chaise de circoncision où se tient le parrain et l'enfant, cette «chaise *très haute*» dont parle l'informateur. Elle est très haute, non en vue du public, mais pour faciliter la tâche du circonciseur. Ainsi conçue, il n'a pas besoin, comme l'illustrent certaines gravures, de s'agenouiller ou, d'autres, de se pencher pour sa pratique. J'ai testé a posteriori le substitut improvisé pour la ciconstance en plaçant une chaise sur une table et cela donne effectivement l'équivalent de ce que montre la carte postale d'une circoncision pratiquée à Tunis vers 1910¹. Vu les dimensions de la table dans celles de la pièce chez nous, je ne pense pas qu'il y ait eu une seconde chaise, vide, celle dévolue au prophète Elie. Et, si c'est bien le cas, cela cadrerait

1 . Provenance, musée d'art et d'histoire du Judaïsme, Collections. (<https://www.mahj.org/en/decouvrir-collections-betsalel/la-ceremonie-de-la-circoncision-8797>). Voir page suivante.

Participe

avec le fait qu'à la maison il n'y a pas plus eu de Troisième nuit que de Veillée.

N'étant pas dans la pièce, je n'ai rien vu de tout ce que le texte détaille, et du dehors je n'ai pas souvenir de ce que j'aurais pu en entendre. Les participants ont disparu comme ils étaient apparus. Il n'est plus demeuré que mon petit frère pleurant sa douleur sur le lit de la chambre à coucher, ses petites jambes encore attachées l'une à l'autre au niveau des chevilles par un ruban de taffetas vert, pendant qu'ailleurs mes parents, perplexes, se demandaient que faire du morceau de peau retranché qu'il aurait appartenu, entorse de plus aux règles, au rabbin d'enterrer.

Alors quoi ? Comment considérer la présence, même étique, de traditions spécifiques au sein d'une famille largement détachée de leur principe ? Pour moi, comme une fidélité, sans détour ni tambour ni trompette, aux origines sémitiques de notre identité¹.



1. C'est peut-être à cette fidélité qu'on peut rapporter une information concernant mon grand-père que j'ai découverte à la rubrique « Carnet » du journal *Le Réveil Juif*, numéro du 17 juin 1927, p.2 :

« FIANÇAILLES - C'est, avec le plus vif plaisir que nous avons appris les fiançailles de notre ami M. Alfred Taieb, de l'Agence de Publicité Raoul, de Tunis, fils de M. Jacques Taieb, trésorier de la Fédération Sioniste de Tunisie, avec Mlle Yvette Dana, fille de M. Paul Dana, agent maritime à Tunis. »

Passé

Annexe

Participe

Ancien Régime, 1787.

Voies publiques : changement d'appellation.

doc. 34. Le Placet des habitants (sans date)

À Monseigneur le Baron de Breteuil,

La rue Millet, faubourg St. Honoré, réputée nouvelle, quoique déjà ancienne, et cependant à peine connue sous ce nom (du particulier qui le premier y a fait bâtir, lequel depuis est devenu insolvable) semble réclamer actuellement une dénomination plus noble. 1° Parce que l'hôtel qui en fait le principal ornement appartient à Madame la Vicomtesse de Breteuil. 2° En ce qu'elle procure une communication très nécessaire du dit faubourg aux Champs Elisées. 3° Enfin, parce qu'elle vient de recevoir un accroissement d'habitations qui exige plus que ci devant sûreté et propreté : objets dont la Police de cette capitale s'occupe dans des quartiers bien inférieurs à celui-ci.

Les nouveaux habitants de cette rue supplient, en conséquence, Monseigneur de vouloir bien l'honorer de son nom, et de donner des ordres pour qu'elle soit comprise au nombre des rues de la capitale, et entretenue sur les fonds destinés pour le pavé, ainsi que pour l'enlèvement des boues et pour l'établissement des lanternes.¹

1. En marge : Vu le mémoire cy contre, le renvoy a nous fait d'iceluy par Mr le Prevot des Marchands, endatte du 15 janvier dernier, Nous avocat et procureur du roy en la ville de paris n'empêchons que les différentes parties des demandes cy énoncées soient accueillies favorablement suivant la forme ordinaire, et sans augmenter les charges de la ville, ny rien innover à ce qui se fait ordinairement Nous requérons en outre que le nom de rüe de Matignon soit substitué à celui de rüe Millet conformément aux vœux des nouveaux habitans de cette rüe, Fait a Paris le 17 janvier 1787 [signé :] de Corny (Dominique Louis Ethis de Corny, avocat et procureur du roi et de la ville, 1736-1790).

doc. 33. Le Ministre du Roi au Prévôt des Marchands.

Versailles 12 janvier 1787

Vous trouverez ci-joint, Monsieur, un memoire par lequel les habitants d'une rue située faubourg St Honoré et connu sous le nom de Millet, demandent qu'elle soit appelée Rue de Breteuil. Je n'attache pas une grande importance à ce qu'elle reçoive cette nouvelle dénomination. Je vous prie cependant de communiquer ce memoire au bureau de la ville et de m'envoyer l'expédition de la Délibération qui sera prise à ce sujet.

J'ai l'honneur d'être avec un sincere attachement, votre très humble & très obéissant serviteur ¹

[signé :] *Le ... de Breteuil*

doc. 32. Le Prévôt des Marchands au Ministre du Roi².

M. le Baron de Breteuil 24 janvier 1787

Monsieur

J'ai envoyé au bureau de la ville le memoire par lequel les habitants de la rue Millet demandent que ce nom soit changé et qu'il y soit substitué celui de Breteuil. Le Bureau très décidé à faire ce qui pourra vous être agréable à cet égard ma seulement prié de vous observer que le nom de Breteuil est déjà destiné à une des nouvelles rues qui vont être percées sur le terrain de l'hôtel de Boynes, Voulez-vous bien me marquer ce que vous désirez qui soit et j'auray l'honneur de vous adresser une délibération qui y sera contenue.

1 . En marge : Monsieur le procureur du roy je vous prie de donner des conclusions conformes au vœu des habitants de cette rue dont le mémoire est cy elui Paris ce 15 janvier 1786. [signé] : illisible

2 . Louis Le Peletier de Mortefontaine, marquis de Montmélian (1730-1799) est l'avant-dernier prévôt des marchands de Paris.

doc. 31. Le Ministre du Roi au Prévôt des Marchands.

Versailles 28 janvier 1787

Je pense, Monsieur, que le nom de Breteuil étant destiné à l'une des rues qui vont être percées sur le terrain de l'hotel de Boynes, il est inutile de substituer ce même nom à celui de la rue Millet, mais puisque le bureau de la ville veut bien s'en rapporter à ce qui me sera le plus agréable à cet égard, je vous prie de vouloir l'engager à donner à la rue Millet le nom de Matignon en lui témoignant en même temps combien je suis sensible à sa déférence.

Vous retrouverez ci-joint le mémoire des habitants de cette rue.

J'ai l'honneur d'être avec un sincere attachement, Monsieur, vôtre très humble & très obéissant serviteur.

[signé :] *Le... de Breteüil*

doc. 30. Délibération du Bureau de la ville.

Mardi six fevrier mil sept cent quatre vingt sept

Ce Jour Nous Prevot des Marchands
et Echevins de la ville de Paris assemblés au Bureau
avec le Procureur du Roy et de la Ville

Monsieur le Prevôt des Marchands a fait part d'une lettre que Monsieur le Baron de Breteüil Ministre et Secetaire d'Etat au Département de Paris lui avoit adressée le 12 du mois dernier, ainsi que d'un Mémoire qui y étoit joint, et par lequel les habitants de la rüe Millet située au faubourg saint honoré demandoient que cette rüe, qui devient considérable par le grand

nombre des nouvelles habitations qui la décorent, et très intéressante d'ailleurs par la communication qu'elle procure du faubourg saint honoré avec les Champs Elisées, soit, d'après cette double considération, classée au nombre de celles qui sont annuellement entretenues sur les fonds destinés à la construction et réparation du pavé, ainsi qu'à l'enlèvement des boües et à l'établissement des lanternes, qu'en outre sa dénomination soit changée et que cette rüe ne soit à l'avenir indiquée au public que sous le nom de Breteüil au lieu de celui Millet qu'elle a porté jusqu'à ce jour.

M. le Prevôt des Marchands a dit ensuite qu'en réponse à cette lettre du Ministre, après l'avoir assuré du desir qu'auroit dans tous les temps le Bureau de la Ville de faire quelque chose qui lui soit agréable, Il avoit crû devoir lui observer que son nom étant déjà destiné à l'une des rües qui doivent être percées sur le terrain de l'hôtel de Boynes¹, il y auroit peut-être de l'inconvénient à le donner encore à une autre rüe, par la raison des méprises fréquentes qui résultent en pareil cas de la similitude des noms, qu'il ne pouvoit pas douter que cette observation n'eût été approuvée de Monsieur le Baron de Breteüil, puisqu'en y adhérant, il sembloit que la nouvelle lettre que ce Ministre lui avoit écrite le 28 janvier dernier et dont la lecture a été faite au Bureau qu'il bernoit son voeu, à ce que le nom de Matignon fut substitué à celui de Millet que porte actuellement la rüe dont il s'agit de changer la dénomination.

D'après cet exposé M. le Prevôt des Marchands a conclu à ce qu'ayant égard à la requête des habitants de la rue Millet, ainsi qu'à la proposition de Monsieur le Baron de Breteüil et au réquisitoire du Procureur du Roy de

¹¹⁻³ rue d'Antin Paris 11e. En 1729, Etienne Bourgeois, seigneur de Boynes, trésorier de la Banque royale, s'était fait bâtir un hôtel particulier par l'architecte Jean-Baptiste Leroux (1677-1746). Des décors intérieurs furent confiés à Nicolas Pineau (1684-1754). Les peintres Sébastien 11 Le Clerc et Noël Coypel réalisèrent les trumeaux des portes, allégories de la Danse, la Musique et la Géographie. En 1754, l'hôtel fut vendu à Duval de l'Epinoy, secrétaire du Roi. Son descendant, le marquis Gallet de Mondragon, conseiller d'Etat, y résida jusqu'à la Révolution.

la Ville le Bureau adoptât la nouvelle désignation d'après laquelle cette rue porteroit dorénavant le nom de Matignon, et quant aux autres demandes insérées dans le placet des habitants et relatives à l'entretien de la dite rue, il a observé que leur objet ne pouvant être considéré comme faisant partie de leur compétence, il pensoit qu'il n'y avoit pas lieu de délibérer sur les dites demandes.

Sur quoi la Matière mise en Délibération Nous d'un commun accord Estimons qu'il n'y a nul inconvénient à se prêter au désir que témoignent les habitants de la rue Millet, et qu'en conformité de leur demande et de la proposition de Monsieur le Baron de Breteüil, le nom de Matignon peut être substitué à celui que porte actuellement cette rue en observant toutefois que ce changement ne peut être opéré que par des Lettres Patentes que nous nous empresserons de faire mettre à exécution dès qu'après leur enregistrement elles nous seront adressées.

Fait et arrêté au Bureau de la Ville, les Jour, Mois et An que dessus.

[Signé :] *Le Peletier, Goblet, Delavoiepierre, Guyot, Dorival¹, Ethis de Corny.*

Le Roi, 8 septembre 1787.

Louis, etc., à nos amés et féaux conseillers, les gens tenant notre cour de Parlement, séant à Troyes, salut, etc.; ordonnons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER. — Approuvons et autorisons l'ouverture de la nouvelle rue faite sur le terrain du sieur Millet, donnant d'un côté sur la rue du Faubourg-Saint-Honoré, de l'autre sur les Champs-Élysées ; voulons toutefois que la largeur de la dite rue soit portée à 30 pieds, en prenant autant que besoin sera sur le côté des terrains qui ne sont pas encore bâtis.»

ART. 2. — La dite rue sera nommée rue de Matignon, etc.

¹ Les échevins : Pierre Goblet, Denis de La Voiepierre, Jean-Baptiste Guyot, Jean-Baptiste Dorival

Participe

Donné à Versailles, le huitième jour de septembre, l'an de grâce 1787, et
de notre règne le quatorzième.

[Signé :] *Louis*.¹

¹ *Recueil des lettres patentes, ordonnances royales, décrets et arrêtés préfectoraux concernant les voies publiques / ville de Paris* ; dressé sous la direction de M. Alphand,... ; par MM. A. Deville,... Hochereau,... Paris, 1886-1902. T. 1, p. 45.